

11: 72.



VIES 1502 II

DES HOMMES CÉLÈBRES.

*Biblioteka Szkoły Białostockiej
D. 7 Maria 1820 R.*



DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN,
Rue des Mathurins S.-J., hôtel de Cluny.



VIES

DES HOMMES CÉLÈBRES

DE

TOUTES LES NATIONS,

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE,

Faisant suite au *Plutarque de la Jeunesse*,
et rédigé par le même Auteur.

TROISIÈME ÉDITION.

ORNÉE DE PORTRAITS.

TOME SECOND.



Detail A
Znak 132
2520

A PARIS,

Chez LE PRIEUR, Libraire, rue des Mathurins-
Saint-Jacques, Hôtel de Cluny.

1818.



VIES

DES HOMMES CÉLÈBRES.

VAUGELAS,

ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1585.

CLAUDE FAVRE, seigneur de Vaugelas et baron de Pérages, s'est fait un nom dans la littérature par le soin qu'il prit d'épurer notre langue, qui n'était pas encore formée. On dit qu'il mit trente années à traduire *Quinte-Curce*, et à corriger le style de sa traduction. Il a donné, en outre, des *Remarques sur la Langue française*, peu consultées aujourd'hui, mais qui ont produit une grande sensation dans le temps. Il fut l'un des premiers académiciens. La nature lui avait donné une figure aussi heureuse qu'il avait l'esprit juste. Sa conversation était agréable et utile en même temps. On a cité mille fois une repartie de

lui : Le cardinal de Richelieu, ayant fait rétablir une pension de 2000 liv. qu'on ne lui payait plus, lui dit en riant : Vous n'oublierez pas du moins dans le Dictionnaire le mot de *pension*. Non, monseigneur, répondit Vangelas, et encore moins celui de *reconnaissance*. Quoiqu'il eût reçu de la fortune de son père, qu'il eût été estimé de la cour, qu'il fût très-réglé dans sa dépense, et qu'il n'eût pas négligé ses intérêts, il mourut cependant dans une sorte de pauvreté. Il avait alors soixante-quinze ans.

TOIRAS, MARÉCHAL DE FRANCE,

Né en 1585.

JEAN DU CAYLARD DE S.-BONNET, marquis de TOIRAS, fut l'un des plus grands hommes de guerre de son temps. Ce fut à force de grandes actions qu'il parvint à obtenir le bâton de maréchal de France. Richelieu, mécontent de la faveur que lui donnaient ses services, s'y opposait, et chercha toujours à lui nuire dans l'esprit de Louis XIII. Ses frères ayant embrassé le parti du duc d'Orléans, ennemi du car-

dinal, il en porta la faute, fut disgracié en 1633, privé de ses pensions et de son gouvernement. Le ennemis de la France, plus éclairés sur son mérite que ses compatriotes, cherchèrent à l'attirer à leur service ; mais Toiras aima mieux être malheureux que mauvais Français. Après avoir voyagé en Italie, il entra au service de Victor Amédée, duc de Savoie, qui le fit lieutenant-général d'armée. Il remplissait ce poste avec sa valeur ordinaire, lorsqu'il fut tué, en 1636, devant Fontanette, forteresse du Milanais.

LE GUIDE, PEINTRE ITALIEN,

Né en 1585.

LE GUIDE, ou GUIDO RENÉ, était fils d'un joueur de flûte, et apprit d'abord la musique ; mais la peinture eut pour lui plus de charmes ; et après en avoir étudié les premiers principes sous un peintre flamand, il se perfectionna dans l'école des Carraches. Son grand talent lui donna bientôt des ennemis, et des ennemis, mais en même temps d'illustres protecteurs. Paul V lui donna un équipage et une forte pension. Il eût pu

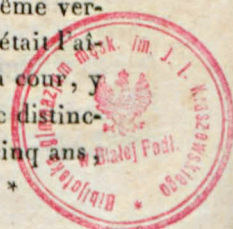
rendre tous ses jours heureux, s'il n'eût pas eu la terrible passion du jeu, qui le ruina. Il se vit obligé, sur la fin de sa vie, de travailler pour vivre : ses tableaux, faits alors trop rapidement, furent négligés des connoisseurs. A cette passion il joignit la manie de mettre à son art une importance qui allait jusqu'au ridicule ; il ne travaillait que magnifiquement habillé et entouré de ses élèves, qui, se tenant dans un respectueux silence, nettoyaient ses pinceaux et broyaient ses couleurs. Du reste, il avait d'excellentes qualités. Il mourut de chagrin, à soixante-deux ans.

LA FAMILLE ARNAULD.

CETTE famille a fait beaucoup trop de bruit dans son temps pour la passer sous silence ici. *Antoine Arnauld*, avocat-général de la reine Catherine de Médicis, en fut le chef : lui-même obtint, par ses talens, une réputation distinguée parmi ses contemporains. Pendant la ligue, il se conduisit en homme ferme et en bon Français. Il eut de son épouse, Catherine *Marion*, vingt enfans, dont dix moururent en

bas âge ; les dix qui restèrent étaient quatre garçons et six filles. Ces dernières furent toutes religieuses ; et perdirent en mystiques niaiseries une vie qu'elles eussent pu utiliser comme mère de famille. *Angélique Arnauld* fut la plus célèbre de ces sœurs : abbesse de Port-Royal-des-Champs à onze ans, elle mit à dix-sept la réforme dans son abbaye. Elle composa l'*Image de la religieuse parfaite et imparfaite*, et le *Chapelet secret du S.-Sacrement*. A ces puériles compositions, elle ajouta des disputes interminables au sujet de la grande querelle élevée par *Jansénius*. Ses sœurs, qui étaient dans le même monastère, ne lui cédèrent en rien sous ce dernier rapport. Ces pauvres femmes se tourmentèrent beaucoup, et s'attirèrent mille disgrâces pour satisfaire cette misérable passion, qu'elles croyaient fort essentielle à leur salut.

Les frères furent attaqués du même vertige. *Robert Arnauld d'Antilly* était l'aîné ; il parut de bonne heure à la cour, y eut des emplois qu'il remplit avec distinction, et se retira, à cinquante-cinq ans,



dans la solitude de Port-Royal, où il acheva une longue vie dans les exercices de la piété, dans la culture des lettres et celle du jardin du monastère. Il envoyait tous les ans à la reine-mère des fruits, que Mazarin appelait en riant des *fruits bénis*. Il mourut à quatre-vingt-cinq ans. Il a fait plusieurs traductions d'ouvrages de piété; mais on ne connaît aujourd'hui que celle qu'il a faite de l'*Histoire des Juifs*, de *Josephe*; elle est élégante, très-correcte pour le temps, mais, selon quelques sçavans, quelquefois infidèle.

Henri Arnauld, le second frère, fut peut-être le plus pacifique de la famille : ses vertus et ses talens l'élevèrent à l'épiscopat; il devint évêque d'Angers, et ne remplit sa place que pour le bonheur de ses diocésains. Les pauvres étaient *ses enfans*; et ce mot-là, dans son cœur et ses actions, n'avait pas une signification vaine. On ne le voyait jamais qu'occupé des soins de son ministère. Quelqu'un lui représentant qu'il devait prendre un jour par semaine pour se délasser, il répondit : *J'y consens, pourvu que vous me donniez un*

jour où je ne sois pas évêque. Il signa le fameux *Formulaire*, après l'avoir d'abord refusé. La ville d'Angers s'étant révoltée en 1652, il calma la reine-mère, qui s'avavançait pour l'en punir. Il avait été, en 1645, avant qu'il ne fut prélat, envoyé extraordinaire de France à Rome, et avait rempli sa mission avec succès. Ses *négociations* sont recueillies en cinq volumes in-12. Il mourut dans sa quatre-vingt-quinzième année.

Antoine Arnauld fut celui que l'on surnomma *le grand*. C'était un véritable génie, mais un esprit ardent qui ne sut pas jouir d'un instant de repos. Il se créa des maux et des persécutions pour de vaines chimères, aujourd'hui universellement méprisées. Il n'était encore qu'écolier lorsqu'il montra cette ardeur insurmontable pour la dispute. Son professeur de théologie dictait un traité sur *la Grace*; Arnauld combattit les sentimens de son maître, et le fit avec une éloquence et une énergie qui apprirent ce qu'il devait être. Nous n'entrerons pas dans le détail de ses longues et inutiles disputes; celles

sur *la Grace* furent les principales : elles lui attirèrent tant d'ennemis, qu'il fut contraint de s'ensevelir dans la retraite, et fut exclu de la faculté. L'archevêque de Sens et l'évêque de Châlons firent sa paix avec la cour de Rome, et le présentèrent au nonce. Louis XIV, instruit de cette visite, voulut aussi voir le docteur, l'accueillit très-bien, et l'engagea à écrire contre les protestans. Arnauld tourna en effet ses armes contre eux ; et il eût pu les combattre et vivre fort tranquille, si ses chères idées sur *la Grace* l'eussent laissé plus indifférent. Il y revint par un penchant irrésistible, et parut bientôt suspect par les nombreuses visites qu'il recevait. Louis XIV, qui, au milieu des grandes choses qu'il exécutait, mettait encore trop d'importance aux petites, le crut dangereux : Arnauld fut forcé de se cacher, et ensuite de fuir dans les Pays-Bas. C'est là qu'il vécut jusqu'à quatre-vingt-deux ans, dans une retraite ignorée, inconnue, sans fortune, même sans domestique, lui dont le neveu avait été ministre d'Etat, lui qui aurait pu être cardinal ; mais dans ses

revers il montra toujours une ame forte ; inébranlable, et n'en disputa pas moins. On rapporte une anecdote qui peint bien son caractère : *Nicolas* son compagnon d'armes, mais né plus doux, lui représentait qu'il était las de se battre la plume à la main, et qu'il voulait jouir du repos. *Comment, jouir du repos !* reprend impétueusement le docteur ; *eh ! n'aurez-vous pas pour vous reposer l'éternité entière ?* Il mourut en 1694. C'était un homme véritablement éloquent, et les lettres auront toujours à regretter qu'il ait perdu un talent si rare à composer les ouvrages les plus inutiles du monde. On se souvient toujours de lui, mais on ne le lit plus, pas même les jansénistes, si jansénistes existent encore.

Simon Arnauld, marquis de Pomponne, fils du traducteur de *Joseph*, acquit aussi quelque célébrité, mais par des moyens différens de ceux de ses parens : il suivit la carrière diplomatique, et fut, dès l'âge de trente-deux ans, employé comme négociateur en Italie. Il y conclut plusieurs traités, et fut ensuite intendant des ar-

mées du roi à Naples et en Catalogne, ambassadeur à la Haye en 1662, et en 1665 ambassadeur extraordinaire en Suède. Louis XIV, satisfait de ses services, et voyant en lui un homme d'une probité universellement reconnue, lui confia le ministère des affaires étrangères; mais, suivant l'expression de ce monarque, son emploi se trouva trop grand et trop étendu pour lui : il fut privé de ce ministère, sans cependant être disgracié. Il mourut secrétaire-d'état en 1699, à quatre-vingt-un ans. Son fils, *l'abbé de Pomponne*, fut aussi revêtu des plus grands emplois, et cultiva les lettres dans ses momens de loisir. Il mourut en 1756, à quatre-vingt-sept ans. On vivait vieux dans cette famille, sans doute parce que les mœurs y étaient pures et réglées.

HOBBS, PHILOSOPHE ANGLAIS,

Né en 1588.

THOMAS HOBBS fut un philosophe hardi pour le temps où il écrivit : il y a sans doute des idées barbares dans ses écrits, mais si on les lisait aujourd'hui, on leur rendrait

plus de justice qu'autrefois; on n'y verrait pas du moins matière à le persécuter, comme il le fut en son temps. Ce ne fut qu'au rétablissement de Charles II sur le trône, qu'il put vivre paisible dans sa patrie. Le roi, à qui il avait enseigné les mathématiques, lui donna une pension. Hobbes était né à Malmesbury en 1588, et mourut à quatre-vingt-douze ans. On l'a accusé d'athéisme, parce qu'il a écrit que nous ne pouvions concevoir la Divinité, et que la religion naissait naturellement de la crainte.

RACAN, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1589.

HONORAT DE BEUIL, marquis de *Racan*, tient une place honorable parmi nos premiers poètes : la poésie pastorale lui a dû quelque éclat. Ce fut Malherbe qui lui enseigna les règles et les principes de l'art. Son plus grand mérite est une simplicité qui plaît, et l'art difficile d'exprimer avec grace les plus petits détails; quand il veut s'élever, on sent aussitôt sa faiblesse. Il dut peu à l'étude, et jamais il ne put ap-

prendre la langue latine. Né en 1589, à la Roche-Racan en Touraine, il y mourut en 1670, dans sa quatre-vingt-unième année.

THÉOPHILE, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1590.

THÉOPHILE, surnommé *Viaud*, fils d'un avocat, s'attira bien des chagrins par ses mœurs déréglées et ses écrits trop libres : il fut obligé de passer en Angleterre en 1619. Ses amis lui ayant obtenu son rappel, il quitta le calvinisme, dans lequel il avait été élevé : malheureusement il ne put quitter de même ses premières inclinations, et on lui attribua généralement un recueil aussi obscène qu'impie, intitulé *le Parnasse satyrique*. Cet ouvrage le fit flétrir : on le déclara criminel de lèse-majesté divine, et il fut condamné à être brûlé, ce que l'on exécuta en effigie. En même temps on le poursuivit avec ardeur ; il fut arrêté au Catelet en Picardie, ramené à Paris, et renfermé dans le même cachot où Ravallac avait été mis. Son affaire fut examinée de nouveau ; et sur les

assurances réitérées de son innocence, le parlement se contenta de le condamner à un bannissement. Ce malheureux poète mourut à trente-six ans, dans l'hôtel du duc de Montmorenci, qui lui avait donné un asile. On a de lui trois tragédies, *Socrate mourant*, *Pasiphaé*, et *Pyrame et Thisbé* ; elles sont très-médiocres : ses autres poésies sont des *élégies*, des *odes*, des *sonnets*, etc. ; il a aussi composé un traité de *l'Immortalité de l'ame*, en prose et en vers. La poésie de Théophile est pleine d'irrégularités et de négligences ; mais on y remarque de la grace, beaucoup de facilité, et de l'imagination.

LE GUERCHIN, PEINTRE ITALIEN,

Né en 1590.

FRANÇOIS BARBERI, dit *le Guercin*, parce qu'il était louche, naquit à Cento près de Bologne. Dès l'âge de huit ans il commença à peindre, et se perfectionna dans la suite à l'école des Carraches. Une académie qu'il établit en 1616 lui attira un grand nombre d'élèves de toute l'Europe. Le roi de France lui offrit la place

de son premier peintre ; mais il aima mieux accepter un appartement dans le palais des ducs de Modène. Le Guerchin avait toutes les qualités qui font l'homme de bien. Il mourut à soixante-dix-sept ans. Son talent consistait à rendre avec vérité les objets de la nature , mais souvent sans correction et sans noblesse.

VOUET, PEINTRE FRANÇAIS,

Né en 1590.

SIMON VOUET, né à Paris, peut être regardé comme le fondateur de l'école française de peinture. Il fut premier peintre du roi Louis XIII. Ses ouvrages sont très-nombreux ; mais souvent il se contentait d'en faire les dessins ; ses élèves les peignaient ; il retouchait ensuite : aussi la plupart de ses tableaux sont peu estimés. Dans ceux qu'il a faits entièrement , on remarque de l'invention , l'imitation de la nature , et un pinceau frais et moelleux , mais presque toujours des teintes grises. Ses principaux élèves furent *Lebrun* , *le Sueur* , et *Mignart*. Il mourut à cinquante-neuf ans , en 1649.



Le Guerchin



Vouet



Callot



Balzac



Chapelain



Malleville

CALLOT, GRAVEUR,

Né en 1593.

JACQUES CALLOT naquit à Nancy d'un héraut d'arme de Lorraine, et se livra, malgré son père, à l'art qui le maîtrisait. son désir de s'instruire dans le dessin était si vif, qu'à l'âge de douze ans il abandonna la maison paternelle pour faire un voyage à Rome, et qu'il aima mieux, lorsque l'argent lui manqua, se joindre à une troupe de Bohémiens, que de renoncer à son entreprise. Cette passion le conduisit à acquérir le grand talent qui le distingua comme dessinateur et comme graveur. On connaît la bizarrerie et l'esprit de ses compositions ; en trois ou quatre coups de burin il rend l'action, la démarche et le caractère particulier de ses personnages. Ses *Foires*, ses *Supplices*, ses *Misères de la guerre*, ses *Sièges*, sa grande et sa petite *Passion*, son *Parterre*, et ses *Tentations de S. Antoine*, seront toujours recherchés, et paraîtront toujours de la plus grande originalité. Callot a laissé la mémoire d'un trait qui fait voir que

son ame était aussi belle que son esprit inventif : Louis XIII, qui lui avait déjà fait graver quelques sièges, l'engagea à graver aussi la prise de Nancy, dont il venait de se rendre maître : *Je me couperais plutôt le pouce*, répondit l'artiste, *que de rien faire contre l'honneur de mon prince et de mon pays*. Louis XIII admira cette noble réponse, et n'en donna pas moins une forte pension à Callot. Ce graveur mourut à Nancy, en 1635, dans sa quarante-deuxième année.

BALZAC, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1594.

JEAN-LOUIS HUEZ, seigneur de Balzac, naquit à Angoulême, et se fit d'abord connaître par un *recueil de lettres*. Le public, qui possédait alors peu de bons livres, fit un accueil extraordinaire à cette production : l'enflure, déplacée partout, mais plus encore dans des lettres, parut de l'éloquence ; les antithèses étonnèrent ; quelques pensées, que l'auteur savait amener à propos, parurent profondes ; et Balzac fut regardé comme l'un des meil-

leurs écrivains qui eussent encore paru dans aucune langue : on le surnomma *le grand Epistolier*. Cela n'empêcha pas qu'on ne l'assaillît de critiques : il eut le bon esprit de ne point s'en fâcher ; il fut même jusqu'à prier le chancelier Séguier de ne point s'opposer à la publication d'une nouvelle censure qu'on allait lancer contre lui. « J'ai déjà, dit-il, une petite bibliothèque de ces ouvrages ; je suis presque bien aise qu'elle se grossisse, et je prends plaisir de faire un montjoie des pierres que l'envie m'a jetées sans me faire de mal. » Il a publié, outre ses lettres, quelques autres ouvrages qui ne valent guère mieux : *le Prince*, *le Socrate Chrétien*, des poésies latine, et *Aristippe*. Ce dernier, qui est un ouvrage de morale et de politique, est le plus estimé aujourd'hui. Malgré ses défauts, Balzac fut cependant utile à notre langue ; il donna à la prose une harmonie et une noblesse qu'elle n'avait point encore ; ses phrases ne disent presque rien, mais elles plaisent à l'oreille. Il mourut dans sa terre de Balzac, en 1654 ; il fut enterré à l'hôpital d'An-

goulème, auquel il avait laissé douze cents livres. Il fonda, par son testament, un prix à l'Académie française, dont il était membre : c'était la médaille d'or qu'on distribuait tous les ans le jour de Saint-Louis. Richelieu, qui goûtait beaucoup Balzac, lui donna une pension de deux mille livres, et le brevet de conseiller-d'état et d'historiographe du roi.

CHAPELAIN, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1595.

JEAN CHAPELAIN, né à Paris, fut l'opprobre des poètes de son siècle, après en avoir été l'oracle pendant quarante ans. Il dut ce revers à la publication de sa *Pucelle*. Ce poème épique, qui devait avoir vingt-quatre chants, dont il n'a paru que douze, avait d'abord séduit par le plan présenté en prose ; mais tout fut perdu quand le poète se montra. Chapelain, accablé sous le ridicule, fut forcé de convenir lui-même qu'il n'avait aucun talent pour la poésie. C'était cependant un assez bon littérateur ; et s'il n'eût pas donné sa *Pucelle*, son nom aurait été conservé

avec honneur à côté des premiers académiciens. Richelieu, qui à la vérité était fort mauvais juge en littérature, l'estima, et le pria, un jour qu'il voulait réfuter un ouvrage, de lui prêter son nom, offrant de son côté de lui prêter sa bourse dans l'occasion. Outre son grand poème, qui lui coûta vingt ans de travail, Chapelain fit quelques autres poésies, parmi lesquelles on distingue une ode passable adressée au cardinal de Richelieu. On sait quelle est la dureté de ses vers ; sa prose vaut un peu mieux. Son avarice le rendit presque aussi ridicule que sa *Pucelle* : il jouissait d'une pension de mille écus, avait amassé du bien, et n'en portait pas moins un habit si râpé, qu'on lui avait donné le surnom de *Chevalier de l'Araignée*. Jamais il ne faisait de feu l'hiver ; Costar disait qu'il voyait toujours la même bûche dans sa cheminée : cette avarice causa sa mort. Un jour, qu'il avait beaucoup plu, et que les ruisseaux étaient gonflés, il aimait mieux se mouiller pour les traverser, que payer pour passer à pied sec sur une planche. Ce fut une épargne de deux

liards ; mais une fluxion de poitrine l'emporta quelques jours après , et il eut le plaisir de laisser bien intacte une somme de cinquante mille écus à des héritiers dont il se souciait fort peu. Il avait alors soixante-dix-sept ans.

MALLEVILLE, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1597.

CLAUDE DE MALLEVILLE, natif de Paris, et l'un des premiers de l'académie française, ne fut pas un des plus mauvais poètes de son temps ; il tournait assez bien un vers, et avait l'esprit délicat ; mais il ne savait pas corriger. Il a fait des *chansons*, des *stances*, des *élégies*, des *épigrammes*, des *rondeaux*, et surtout des *sonnets*. Celui qu'il composa sur la *Belle Matineuse* eut le plus grand succès dans le temps : on ne s'en souvient plus aujourd'hui.

MANSARD, ARCHITECTE FRANÇAIS,

Né en 1598.

FRANÇOIS MANSARD, natif de Paris, fut un des plus célèbres architectes français



Mansard



Le Bernin.



Voiture.



Bochart.



Gomberville.



Tristan l'hermite.

Parmi ses ouvrages, on distinguait le *portail de l'église des Feuillans*, rue Saint-Honoré; *l'église des Filles Saint-Marie*, le *portail des Minimes*, *l'église du Val-de-Grace*, etc. C'est lui qui a inventé cette sorte de couverture qu'on nomme *mansarde*. Mort en 1666.

Jules-Hardouin Mansard, son neveu, fut aussi célèbre que lui, et obtint les titres de premier architecte du roi, de chevalier de Saint-Michel, et de surintendant et ordonnateur-général des bâtimens, arts et manufactures du roi. C'est sur ses dessins que l'on construisit la *galerie du Palais-Royal*, la *place de Louis-le-Grand*, et celle des *Victoires*. Il a fait le *dôme des Invalides*, a donné le plan de la *cascade de Saint-Cloud*, du *château de Versailles*, de la *Chapelle*, etc. Il mourut en 1708, à soixante-neuf ans.

LE BERNIN, ARCHITECTE ITALIEN,

Né en 1598.

JEAN-LAURENT BERNINI, natif de Naples, réussit également dans l'architecture, la peinture et la sculpture. Louis XIV

l'appela de Rome à Paris en 1665, pour travailler aux dessins du Louvre. Ce prince magnifique lui fit fournir des équipages pour son voyage, lui donna, outre cent vingt livres par jour pendant huit mois qu'il resta en France, un présent de 150 mille livres, avec une pension de 2000 écus, et une de 500 pour son fils. Ses dessins cependant ne furent pas exécutés; on leur préféra ceux de *Claude Perrault*. On ne continua pas moins de traiter le Bernin avec magnificence : la veille de son départ on lui porta une somme de 3000 louis, avec le brevet d'une pension de 12,000 livres. Il reçut, dit-on, le tout avec beaucoup d'indifférence. C'était pourtant payer très-généreusement un homme qui n'avait rien fait. Claude Perrault, qui exécuta le projet pour lequel le Bernin avait été appelé, fut récompensé beaucoup moins libéralement; et *Boileau*, qui ne savait rien voir au-delà de ses vers, y ajouta encore le mépris; mépris qui, à la vérité, retombe tout entier sur le poète injuste. Le Bernin mourut à Rome en 1680.

VOITURE, LITTÉRATEUR FRANÇAIS,

Né en 1598.

VINCENT VOITURE, natif d'Amiens, se fit une grande réputation par ses *Lettres*, qu'on regarda dans le temps comme des chefs-d'œuvre. Il ne prit point le ton emporté de Balzac, il chercha à se montrer léger, délicat, spirituel, et ne fit souvent voir que le travail, la contrainte et l'abus de l'esprit : les pointes et les jeux de mots sont ses grandes ressources. Comme Balzac, il était quelquefois quinze jours à composer une de ces lettres. On en pourrait encore aujourd'hui lire quelques-unes; mais le recueil entier n'est plus connu de personne. Ses poésies eurent aussi un grand succès, et ne valent pas mieux : on y voit cependant quelques jolis traits. Voiture possédait au suprême degré l'art de plaire aux grands : *Gaston d'Orléans*, frère de Louis XIV, voulut l'avoir en qualité d'introducteur des ambassadeurs et de maître de cérémonie. Il brilla beaucoup à l'hôtel de Rambouillet. Ces succès lui gâtèrent le cœur et l'esprit; il fut haut et tran-

chant avec ses égaux , et finit par oublier sa naissance. Ses ennemis ne manquèrent pas de la lui rappeler : il était fils d'un marchand de vin ; et personne n'y eût fait attention s'il n'eût eu la sottise d'en rougir. Les emplois qu'il avait occupés , et ses pensions , l'auraient mis dans l'opulence s'il n'eût pas eu la passion du jeu et celle des femmes. Il mourut à cinquante ans.

BOCHARD, SAVANT,

Né en 1599.

SAMUEL BOCHARD, né à Rouen , fut ministre de la religion réformée à Caen. Il avait les plus grandes dispositions pour apprendre les langues ; et il sut le latin , le grec , l'hébreu , l'arabe , le syriaque , le chaldéen et même l'éthiopien. Cette immense érudition ne lui servit qu'à commenter les passages difficiles de la Bible : il fit divers traités sur les animaux , les plantes et les minéraux dont l'Ecriture fait mention ; il fit même l'histoire du Paradis terrestre : c'était bien la peine d'avoir tant étudié !

GOMBERVILLE, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1599.

MARIN LE ROI DE GOMBERVILLE fut un des longs et lourds romanciers de son temps. Son meilleur roman est *Polexandre*, en cinq gros volumes in-8°. On y trouve de l'imagination et des caractères assez fièrement tracés ; on le lirait encore si le style était moins languissant et si les conversations étaient plus courtes. Les poésies du même auteur n'offrent que trois ou quatre morceaux dignes d'être connus. Il fit quelques autres ouvrages tout-à-fait oubliés. Sa mort arriva en 1674.

TRISTAN, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1599.

FRANÇOIS TRISTAN , surnommé *l'Ermite*, né au château de Souliers , dans la province de la Manche , eut trois passions , le jeu , les femmes et les vers , qui ne contribuèrent pas à sa fortune. Quoiqu'il eût été gentilhomme ordinaire de Gaston d'Orléans , et qu'il eût passé une partie de sa vie à la cour , il mourut dans une sorte

d'indigence, à cinquante-quatre ans. Parmi un grand nombre de vers qu'il laissa, on ne remarque plus que sa tragédie de *Mariamne*, qui eut dans son temps le plus brillant succès. Un célèbre comédien d'alors, nommé *Mondory*, mit tant de chaleur dans le rôle d'Hérode, qu'il en perdit la vie.

SCUDÉRY, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1599.

GEORGES DE SCUDÉRY, né au Havre, est un des poètes que Boileau a marqués du sceau d'une célébrité honteuse; car ses ouvrages l'auraient laissé dans le plus profond oubli: il fit cependant seize *tragédies*, cent un *sonnets*, trente *épigrammes*, des *stances*, des *rondeaux*, des *élégies*, etc., des *discours*, des *harangues*, des *traductions*, et un poème épique, le fameux *Alaric*, que l'on met à côté de la *Pucelle*. Cet homme était le plus insupportable fanfaron que l'on pût rencontrer; il critiqua Corneille, comme s'il eût eu affaire à un autre Scudéry. A l'entendre, il était le premier poète et le premier gentilhomme de la France. Il fut de l'Académie fran-



Scudéry.



Champagne.



Sarrazin.



La Rochefoucault.



Teniers.



Mezerai.

çaise, et gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde; *gouvernement*, disent *Chapelle* et *Bachaumont*:

Gouvernement commode et beau,
A qui suffit, pour toute garde,
D'un Suisse avec sa hallebarde;
Peint sur la porte du château.

Après avoir vécu dans une espèce d'indigence, il mourut en 1667.

PHILLIPPE DE CHAMPAGNE, PEINTRE,

Né en 1602.

CE fut un des bons peintres de son temps; il se perfectionna sous *Duchesne* et *Poussin*. Ses tableaux ont de l'invention, son dessin est correct, sa couleur d'un bon ton, et ses paysages agréables; mais on trouve de la froideur à ses compositions, et peu de mouvement à ses figures. Il était né à Bruxelles, et mourut à Paris en 1674.

LEMOINE, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1602.

PIERRE LEMOINE, né à Chaumont en Bassigni, entra chez les jésuites, et s'oc-

cupa de la littérature. Son principal ouvrage est *S. Louis*, poème en dix-huit chants, où l'on trouve tout ce qu'une imagination vive et déréglée peut inventer. Il a fait quantité d'autres poésies également défectueuses, et des livres de dévotion aussi originaux que ses vers. *Pascal*, dans ses *Lettres provinciales*, s'est beaucoup moqué de la *Dévotion aisée* de ce Père. Il mourut en 1672.

DES BARREAUX, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1602.

JACQUES VALLÉE, seigneur des Barreaux, s'annonça de bonne heure comme un déterminé épicurien. Il ne croyait à rien, et ne regardait que le plaisir comme une chose essentielle : en conséquence, pour s'y livrer entièrement, il quitta sa charge de conseiller au parlement de Paris. Ses vers, ses chansons et sa gaieté le faisaient rechercher partout. Sur la fin de sa vie, il eut des mœurs plus réglées. Dans une maladie, il fit un sonnet qui eut long-temps de la vogue ; c'est un morceau faiblement écrit, et dont le style n'a rien au-dessus

des cantiques qu'on fait chanter aux gens de la campagne. Des Barreaux mourut en 1673.

SARRAZIN, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1603.

JEAN-FRANÇOIS SARRAZIN naquit aux environs de Caen. C'était un homme et un littérateur aimable, qui savait se plier à tous les tons. Il fut long-temps secrétaire du prince de Conti, et mourut de chagrin d'avoir encouru la disgrâce de ce prince : il avait alors cinquante-un ans. Ses poésies sont des *églogues*, des *élégies*, des *stances*, des *sonnets*, des *épigrammes*, etc. Boileau disait de Sarrazin qu'il avait en lui la matière d'un excellent esprit, mais que la forme n'y était pas.

CALPRÉNÈDE, ROMANCIER FRANÇAIS,

GAUTIER COSTES, seigneur de la Calprénède, s'est fait un nom par ses romans de *Cassandre*, *Cléopâtre* et *Pharamond*, qui ont chacun dix ou douze énormes volumes *in-octavo*. Il faut un grand fonds de patience pour les lire ; il s'est ce-

pendant trouvé des écrivains qui ont eu le courage de les abrégés. *Cléopâtre*, ainsi resserrée, a survécu. La Calprénède a fait aussi quelques tragédies : *le Comte d'Essex*, *la Mort de Mithridate*, *la Mort des enfans d'Hérode*, et *Edouard*. Cet auteur était Gascon. Il mourut en 1663.

LA ROCHEFOUCAULD, MORALISTE,

Né en 1603.

FRANÇOIS, duc de la RocheFoucauld, est depuis long-temps oublié comme l'un des plus ardens partisans de la guerre de la Fronde ; mais il vivra toujours comme auteur des *Maximes et Réflexions morales*. Ce petit ouvrage, fruit de ses dernières années, est un flambeau qui porte dans le cœur humain une lumière souvent désagréable, mais toujours sûre ; la vérité fondamentale de ces réflexions est que *l'amour-propre est le mobile de tout*. La RocheFoucauld a aussi fait imprimer des *Mémoires sur la Régence d'Anne d'Autriche* ; tableau fidèle de ces temps orageux, et d'autant plus précieux, que l'auteur fut un des principaux personnages de

l'action. Le duc de la RocheFoucauld recherchait la société des gens d'esprit, et avait fait de sa maison un rendez-vous où il se plaisait à les rassembler. Il mourut en 1670, à soixante-sept ans.

MAIRET, POÈTE TRAGIQUE,

Né en 1604.

JEAN MAIRET, né à Besançon, avait un grand nom, comme poète tragique, avant que Corneille eût écrit. A seize ans il composa *Chriséide*, sa première pièce de théâtre ; à dix-sept la *Sylvie* ; à vingt-un la *Sylvanire* ; à vingt-trois le *Duc d'Ossone* ; à vingt-quatre la *Virginie*, et à vingt-cinq la *Sophonisbe*. C'est cette dernière pièce qui a consacré son nom : sans doute elle n'est pas excellente, mais c'est véritablement un chef-d'œuvre pour le temps où elle fut faite. Quand Corneille parut avec tant d'éclat, Mairet se retira ; et, quittant même Paris, il alla achever une longue vieillesse dans Besançon ; sa patrie. Il ne put voir sans jalousie la gloire de celui qui lui avait succédé, et il fit connaître ses sentimens en critiquant le poète, qu'il ne pouvait égaler. Il

mourut en 1686, à quatre-vingt-deux ans. C'était un homme d'esprit : il s'était distingué dans deux batailles auprès du duc de *Montmorency*, dont il était gentilhomme, contre *Soubise*, chef du parti huguenot. Le duc lui avait donné une pension de 15,000 livres. Cette libéralité ne satisfait point l'ambition du poète. Dans la suite il obtint plusieurs gratifications considérables, et n'en fut pas plus content. Il est vrai qu'ami des plaisirs et de la bonne chère, il n'avait jamais de trop pour se livrer à tous ses goûts. Il avait des talens pour les négociations, et on le chargea deux fois de ménager une suspension d'armes avec la Franche-Comté.

GODEAU, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1605.

ANTOINE GODEAU, né à Dreux, d'une bonne famille, se fit ecclésiastique, parce qu'une demoiselle qu'il aimait beaucoup avait refusé de lui donner sa main. Il n'avait pas, à la vérité, une figure très-avantageuse, et sa taille était fort petite. A l'hôtel de Rambouillet, où il brilla par la

suite, on le nommait *le Nain de Julie* (1). On prétend que, pour le plaisir de faire un jeu de mots, le cardinal de Richelieu, qui lui avait déjà donné une place à l'Académie, le fit nommer à l'évêché de Grasse. Godeau avait présenté une traduction en vers du cantique *Benedicite* au cardinal, et celui-ci lui répondit : *Vous m'avez donné Benedicite ; moi je vous donne Grasse*. Il obtint par la suite l'évêché de Vence. Attaché à ses devoirs de prélat et aux plaisirs que procurent les lettres, il ne quitta presque pas son diocèse, et passa une partie de sa vie dans son cabinet. Nous avons eu peu de poètes aussi féconds. Il a traduit en vers les *Psaumes de David* ; il a composé des *Eglogues chrétiennes*, plusieurs *Poèmes* et les *Fastes de l'Eglise* en quinze à seize mille vers. Il en faisait deux ou trois cents, comme dit

(1) *Julie* était le nom que l'on donnait à mademoiselle de Rambouillet. C'est sous ce nom que les beaux esprits qui fréquentaient sa maison, lui dédièrent chacun une pièce de vers dont le recueil est appelé la *Guirlande de Julie*.

Horace, *stans pede in uno* ; malheureusement ce n'est pas ainsi qu'on fait les bons. Sa versification , en général , a de la douceur ; mais elle est lâche et sans couleur : les mêmes tours de phrases et d'idées se représentent à chaque instant. De tant de vers, il en est resté à peine une douzaine. Godeau écrivait en prose avec autant de facilité : on ferait une petite bibliothèque de ses *traductions* et de ses *paraphrases*. Son principal ouvrage est une *Histoire ecclésiastique*, plus agréable à lire que celle de Fleury, mais moins exacte et moins estimée. Sa prose vaut beaucoup mieux que ses vers. Il mourut à Vence, en 1672, à soixante-sept ans.

PERROT D'ABLANCOURT, TRADUCTEUR,

Né en 1606.

NICOLAS PERROT D'ABLANCOURT, né à Châlons-sur-Marne, d'une famille distinguée dans la robe, fut reçu avocat au Parlement de Paris dans sa dix-huitième année, et abjura solennellement, au même âge, le calvinisme, qu'il embrassa de nouveau, sept à huit ans après. Sans avoir

rien composé il s'est fait un nom dans la littérature. Ses traductions furent regardées dans le temps comme des chefs-d'œuvre de style ; et, à la vérité ; on n'avoit alors que très-peu de livres écrits aussi élégamment. Cette élégance, qu'il recherchait, lui fit de temps en temps commettre quelques infidélités à ses auteurs originaux ; aussi appelait-on communément ses traductions de *belles infidèles*. Les principales, et celles que l'on recherche encore, sont celles de *Lucien*, la *Retraite des dix mille*, les *Stratagèmes de Frontin*, l'*Histoire d'Afrique de Marmol*, et les *Commentaires de César*. Il fut de l'Académie française, et eut une pension de mille écus. Il mourut à cinquante-neuf ans, dans sa terre d'Ablancourt.

GEORGES MONCK, GÉNÉRAL ANGLAIS.

Né en 1608.

MONCK, après s'être signalé dans les troupes de Charles I^{er}, roi d'Angleterre, devint, après la mort de ce prince, lieutenant-général des troupes de *Cromwel* en Ecosse. Cromwel étant mort, il fit pro-

clamer protecteur *Richard*, fils de l'usurpateur ; mais Charles II l'ayant attiré dans ses intérêts, il ruina le parti du protecteur, et remit Charles sur le trône. Ce service signalé lui valut les premiers emplois et des richesses immenses. Il mourut en 1679.

TORRICELLI, MATHÉMATICIEN,

Né en 1610.

EVANGÉLISTE TORRICELLI, né à Faenza, s'est fait un grand nom dans la géométrie et la physique. Il étoit fort jeune lorsqu'il composa son *Traité du mouvement*. Il perfectionna les lunettes d'approche, fit le premier des microscopes, et inventa les expériences du vif-argent avec le tuyau de verre dont on se sert pour les faire, et qui porte son nom. Il eût sans doute fait de plus grandes choses, si la mort ne l'eût enlevé en 1647, dans sa trente-neuvième année.

ROTRON, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1610.

JEAN DE ROTRON fut un des cinq

auteurs que *Richelieu* pensionnait pour faire les pièces qu'il avait grossièrement imaginées. Il se distingua dans la carrière dramatique. On joue encore avec succès sa tragédie de *Wenceslas*. Il composa trente-sept pièces : les meilleures, après celles que nous venons de nommer, sont *Cosroès* et *Antigone*. Ses caractères, en général, sont assez bien tracés, ses sentimens sont élevés, et son style est tragique ; mais son langage est incorrect, et ses plans n'ont point de régularité. Rotron n'avait rien de cette basse envie qui dégrade tant d'écrivains : il fut encore l'ami de *Corneille* quand il s'en vit surpassé, et ne voulut jamais, malgré l'invitation du cardinal, entrer dans la ligue des petits auteurs qui critiquaient le *Cid*. Son cœur avait tous les nobles sentimens qu'il mit dans ses ouvrages. Il avait acheté la charge de lieutenant-particulier au bailliage de Dreux, sa patrie. En 1650, une maladie épidémique ayant emporté une partie des habitans de la ville, il fut du nombre de ceux qu'elle frappa. Ses amis l'avaient beaucoup pressé de s'éloigner pendant le

danger ; mais il leur avait répondu qu'é-
tant, dans cette triste circonstance, le seul
qui pût maintenir le bon ordre, il serait
un mauvais citoyen s'il disparaissait. Il
avait quarant-un an à sa mort.

DAVID TÉNIERS, PEINTRE FLAMAND,

Né en 1610.

TÉNIERS imita la nature, mais dans ce
qu'elle a de bas et de bizarre. Ses tableaux
représentent, pour l'ordinaire, des fêtes
flamandes, où l'on voit des ivrognes, des
gens qui se battent, qui chantent, mangent
ou font toute autre opération aussi na-
turelle. Ses figures, quoique très-expres-
sives, ne sont volontiers que des grotesques.
Louis XIV, qui n'aimait que ce qui se
présente avec une sorte de noblesse, ne
voyait que des *magots* dans les person-
nages de Téniers, et il fit ôter de sa
chambre quelques ouvrages de ce peintre,
qu'on y avait placés. Il faut bien se garder
de juger comme le monarque. Téniers se
plaisait à peindre des espèces de *charges* ;
mais ses compositions sont pleines d'esprit,
et font très-grand plaisir à regarder ; l'en-

semble, en général, est de la plus grande
vérité. Il se moque d'ailleurs du costume
et des mœurs ; *L'Enfant prodigue* est ha-
billé à la flamande, et *S. Pierre* paraît
tout étonné de se voir dans un corps-
de-garde d'Espagnols. Téniers mourut à
quatre-vingt-quatre ans, après avoir joui
de la fortune et des honneurs que son ta-
lent lui mérita.

MÉZERAÏ, HISTORIEN FRANÇAIS,

Né en 1610.

FRANÇOIS-EUDES DE MÉZERAÏ, fils d'un
chirurgien de Ry en Basse-Normandie,
se livra d'abord à la poésie, mais sans au-
cun succès. Ses liaisons avec *Baudoin*,
auteur d'une *Histoire de France*, déci-
dèrent de son goût pour la même étude :
il s'enferma au collège de Sainte-Barbe,
au milieu des livres et des manuscrits, et
travailla avec tant d'ardeur, qu'il publia
à trente-deux ans le premier volume in-
folio de sa grande *Histoire de France* ; les
deux autres parurent successivement en
1645, et 1651. Il donna en 1668 un abrégé
de la même histoire, qui vaut mieux que

la grande, et qui fut beaucoup plus recherché. Le style de ses ouvrages est dur, incorrect et sans graces, mais souvent énergique. Mézerai exprime sa pensée avec force, sans s'inquiéter si sa phrase est bonne ou mauvaise : on voit qu'il ne songe pas à briller; il veut dire la vérité, et flétrir tout ce qui lui paraît condamnable; et c'est cette franchise qui plaît surtout en lui. C'est aussi cette franchise qui lui fit du tort auprès du gouvernement. Dès la publication de son premier volume, *Richelieu* lui avait fait une pension de quatre mille livres; mais *Colbert*, mécontent de ce qu'il avait marqué l'origine des impôts, et plus mécontent qu'il n'eût pas effacé ces traits dans une seconde édition, supprima la pension. Mézerai, quoiqu'à son aise, murmura beaucoup de cette rigueur, et n'écrivit plus. Il a fait, outre son *Histoire de France*, quelques autres ouvrages qui ne valent pas la peine d'être cités. C'était un homme singulier et bizarre dans sa manière de vivre. Il ne travaillait toujours qu'à la chandelle, même en plein jour, et avait alors une bouteille de vin sur sa

table; son habillement était toujours sale, usé et en désordre : ce qui, joint à sa mauvaise mine, le faisait quelquefois prendre pour un mendiant; aussi fut-il arrêté un jour par les archers des pauvres. La bévue au lieu de l'irriter, le charma; car il aimait les aventures extraordinaires. Il leur dit qu'il était trop incommode pour aller avec eux à pied; mais que dès qu'on aurait mis une nouvelle roue à son carrosse, il les suivrait partout où il leur plairait. De tous ses travers, aucun ne lui fit plus de tort dans le public que l'attachement qu'il eut pour un cabaretier de la Chapelle, nommé *le Faucheur*, chez lequel quelques-uns de ses amis le menèrent un jour. Il prit tant de goût à la franchise de cet homme et à ses discours, que, malgré tout ce qu'on put lui dire, il passait les journées entières chez lui; il le fit même, à sa mort, son légataire presque universel. Mézerai fut secrétaire de l'Académie française, et eut beaucoup de part à la confection du *Dictionnaire*. Il mourut en 1683.

SCARRON, POÈTE BURLESQUE,

Né en 1610.

PAUL SCARRON, fils d'un conseiller au parlement, se vit forcé par son père de prendre l'état ecclésiastique, et n'en fut pas plus réglé dans ses mœurs. Sa santé l'avertit bientôt du danger des excès, et la perte d'une partie de lui-même l'obligea de réformer entièrement sa conduite. Il était allé passer, en 1638, le carnaval au Mans, dont il était chanoine; un jour, s'étant masqué en sauvage, cette singularité le fit poursuivre par tous les enfans de la ville. Obligé de se réfugier dans un marais, un froid glaçant pénétra ses veines; une lymphie âcre se jeta sur ses nerfs, et le rendit *un raccourci de la misère humaine*. Ce malheur, et les souffrances qui le suivirent, n'altérèrent point sa gaieté, qui était souvent excessive. Il se fixa alors à Paris, et attira chez lui, par ses plaisanteries, les personnes les plus spirituelles de la cour et de la ville. La perte de sa fortune suivit de près celle de sa santé: la seconde femme de son père, étant de-

venue veuve, lui intenta plusieurs procès, et se conduisit de façon qu'elle lui enleva les biens qui lui revenaient de son père, il se trouva alors assez malheureux, et ne vécut plus que du produit de ses ouvrages et des gratifications que les grands lui faisaient. *Mazarin*, qu'il avait loué, lui donna une pension de 1500 liv.; mais ce cardinal ayant reçu dédaigneusement la dédicace du poëme de *Typhon*, Scarron composa la *Mazarinade*, et vit sa pension supprimée. En 1561, il épousa mademoiselle *d'Aubigné*, si célèbre depuis sous le nom de madame *de Maintenon*. Ce mariage lui attira meilleure compagnie qu'auparavant, et ne l'en mit que plus mal à son aise. Sa gaieté continua d'être ce qu'elle avait toujours été, sans soucis, sans crainte pour l'avenir: il eut recours au théâtre; et ses pièces, qui eurent un succès considérable, lui devinrent une ressource. Pour surcroît de bonheur, le généreux *Fouquet* lui donna une pension de 1600 liv., et il eût pu voir couler paisiblement sa vieillesse, si la mort ne l'eût abrégé en l'enlevant, en 1660, à cinquante

un ans. Ses principaux ouvrages sont des *comédies* plutôt burlesques que comiques ; *l'Enéide travestie*, ouvrage bizarre et du genre le plus détestable ; et son *Roman comique*, qui vaut mieux, et qui eut un succès des plus brillans : c'est aujourd'hui le seul de ses ouvrages qu'on lise encore.

BENSERADE, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1611.

ISAAC BENSERADE est encore un de ces beaux esprits qui jouirent de la plus grande réputation avant que le bon goût fût connu : il partagea avec Voiture les grands honneurs de l'hôtel Rambouillet. Ils divisèrent même un instant la cour et Paris aux sujets de deux misérables sonnets, dont on ne se souvient qu'à cause du bruit qu'ils firent : celui de Benserade était sur *Job*, et celui de Voiture sur *Uranie*. Les partisans du premier s'appelaient les *Jobelins*, et ceux du second les *Uranien*s. Au commencement de l'inclination de Louis XIV pour mademoiselle de la *Valière*, cette demoiselle chargea ce poète d'écrire pour elle au prince. Le roi, flatté

des éloges dont Benserade l'enivrait, combla de bienfaits le poète courtisan, et lui donna 24,000 liv. pour les gravures de ses *Métamorphoses en rondeaux*, ouvrage pitoyable, qui ne méritait pas un semblable générosité. Le seul genre où Benserade réussissait était les vers galans qui accompagnaient les ballets de la cour avant que l'opéra fût à la mode. Ces petit vers, les flatteries qu'il adressa au cardinal *Mazarin*, et ses lettres pour mademoiselle de la *Valière*, lui valurent d'excellens revenus ; il pouvait avoir une douzaine de mille livres, tant en pensions qu'en bénéfices ecclésiastiques, sans compter les gratifications. C'était le plus grand faiseur de pointes de son temps. Il mourut en 1691, à soixante dix-huit ans.

MIGNARD, PEINTRE FRANÇAIS,

Né en 1611.

PIERRE MIGNARD, fils d'un officier, fut d'abord destiné à la médecine, mais son génie l'entraîna vers la peinture. Au sortir de l'école de *Vouet*, il alla en Italie, où il demeura vingt-deux ans. De retour en France, il y obtint les plus grands

succès , surtout dans le genre du portrait , qu'il possédait éminemment. Ses autres ouvrages, quoique du premier mérite, offrent des incorrections de dessin; mais on y trouve une composition riche, un beau coloris et une touche très-agréable. Le roi lui donna des lettres de noblesse, et le nomma son premier peintre, après la mort de *Lebrun*. Ce peintre avait une conversation animée, et possédait le talent précieux de dire des choses flatteuses avec esprit. Il se trouvait souvent avec *Racine*, *Boileau*, *Molière* et *Chapelle*. Il vécut quatre-vingt-cinq ans, et mourut en 1795.

GÉRARD-DOW, PEINTRE FLAMAND,

Né en 1613.

GÉRARD-DOW a laissé de petits tableaux finis avec le dernier soin; il faut une loupe pour en suivre les travaux. Malgré ce précieux, les figures et les scènes sont pleines d'expression et de mouvement, et son coloris a beaucoup de fraîcheur et de force. Il mettait une grande lenteur dans son travail, et avait coutume de faire payer ses ouvrages à raison du temps qu'il y

employait; il évaluait ce temps à vingt sous du pays par heure.

LE NÔTRE, DESSINATEUR DE JARDINS,

Né en 1613.

ANDRÉ LE NÔTRE se fit une grande réputation par la décoration des jardins. Ce fut par ceux de *Fouquet* qu'il commença à se faire connaître: on vit alors, pour la première fois, des portiques, des berceaux, des labyrinthes embellir et varier le spectacle des grands jardins. Il avait succédé à son père dans l'intendance des jardins des Tuileries; le roi lui donna encore la direction de tous ses parcs. Le Nôtre embellit, par son art, Versailles, Trianon, fit à Saint-Germain cette terrasse qu'on voit toujours avec une nouvelle admiration, et décora plusieurs autres jardins. Louis XIV l'aimait, et se plaisait à entendre ses naïvetés et ses éloges pleins de franchise; il lui donna des lettres de noblesse et la *croix de S. -Michel*. Le Nôtre mourut en 1700.

MÉNAGE SAVANT,

Né en 1613.

GILLES MÉNAGE fit de mauvais vers en grec , en latin , en italien et en français. Il fut de l'académie française , s'il n'eût pas fait sa *Requête des Dictionnaires*, satyre assez plaisante contre le dictionnaire de cette compagnie. Son humeur caustique lui fit beaucoup d'ennemis; c'était un pédant citant sans cesse du grec et du latin , et toujours prêt à disputer sur quelque point de littérature. Il avait formé chez lui une société littéraire qui se tenait tous les mercredis , et que , pour cette raison , il appelait ses *Mercuriales* ; elle eut lieu pendant quarante années , et plusieurs hommes de mérite en furent. Son meilleur ouvrage est un *Dictionnaire étymologique* , ou *Origines de la Langue française* , en deux volumes *in-folio*. Cet ouvrage estimé le serait d'avantage encore , s'il ne s'y trouvait pas tant d'étymologies fausses ou bizarres. Il a fait un travail semblable pour la *langue italienne*.



Ses autres ouvrages et ses poésies sont tombées dans le plus profond oubli. Ménage avait d'abord été avocat, et fut ensuite ecclésiastique. Divers bénéfices qu'il réunit le mirent dans l'aisance. Il mourut en 1692, à soixante-dix-neuf ans. On a publié un *Ménagiana*, ou recueil de ce que disait Ménage, et de ce qui se disait chez lui.

SAINT-ÉVREMONT, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1613.

CHARLES DE SAINT-DENYS, seigneur de *Saint-Évremont*, se distingua dans sa jeunesse comme militaire. Le prince de *Condé*, charmé de sa bravoure et de son esprit, lui donna la lieutenance de ses gardes, afin de l'avoir toujours auprès de lui. Saint-Évremont ne conserva pas longtemps sa faveur. Le prince aimait à plaisanter les autres, et ne pouvait supporter la raillerie; ayant appris que Saint-Évremont ne le ménageait point dans ses entretiens secrets, il lui retira aussitôt sa lieutenance. Cette disgrâce ne corrigea point Saint-Évremont sur son humeur caustique; il fut mis trois fois à la Bastille,

pour quelques plaisanteries faites à table contre le cardinal *Mazarin*. La guerre civile s'étant allumée, Saint-Évremont resta fidèle au roi, qui le fit maréchal de camp, avec une pension de mille écus. Le traité des Pyrénées mit fin à toutes ces hostilités. Saint-Évremont écrivit à ce sujet au maréchal de Créquy, et sa lettre était la satire du traité. Il y eut aussitôt un ordre pour le mettre encore une fois à la Bastille. Il en fut instruit à temps, et se réfugia en Angleterre, où Charles II l'accueillit suivant son mérite. Il acheva paisiblement sa vie à Londres, et y mourut en 1703, à quatre-vingt-dix ans. On l'enterra à Westminster, parmi les rois et les grands hommes d'Angleterre. C'était un philosophe un peu épicurien; il aimait le plaisir, mais avec sagesse. « J'ai vécu, dit-il, dans une condition méprisée de ceux qui ont tout, envie de ceux qui n'ont rien, et goûtée de ceux qui font consister le bonheur dans leur raison. Jeune, j'ai haï la dissipation, persuadé qu'il fallait du bien pour les commodités d'une longue vie: vieux, j'ai de la peine à souffrir l'écono-

mie, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand on a peu de temps à être misérable. Je me loue de la nature, et ne me plains point de la fortune. Je hais les crimes, souffre les fautes, et plains les malheureux. » Il aimait la bonne chère; mais, en ce point, il recherchait moins la somptuosité que la délicatesse. Sa religion était simplement le déisme; dans sa dernière maladie, il refusa de voir des prêtres. Cependant il ne lui échappait jamais rien contre le christianisme: *La seule bien-séance, disait-il, et le respect qu'on doit à ses concitoyens, ne le permettent pas.* Ses ouvrages décèlent un homme de beaucoup d'esprit, et qui pense; le style en est délicat, mais trop plein d'antithèses, et sans aucun de ces mouvemens qui marquent le génie et constituent l'éloquence. Ce qu'il a écrit sur les Grecs et les Romains, et sa conversation du maréchal d'*Hocquincourt* avec le Père *Canaye*, sont ce qu'il a fait de mieux. Ses comédies sont sans comique, et ses vers sans poésie.

LES DEUX PERRAULT.

Ces deux frères, l'aîné surtout, doivent être placés parmi les hommes les plus célèbres du siècle de Louis XIV : leurs travaux et leurs actions leur méritent cette distinction honorable ; et l'âme se soulève d'indignation quand on lit les misérables vers que la haine et la basse envie ont dictés contre eux à Boileau. Ce grand poète alors ne paraît plus qu'un méprisable rimeur, dévoré de la plus vile des passions.

Claude Perrault, né à Paris en 1613, s'appliqua d'abord à la médecine, et ensuite à l'architecture. Avant d'en venir à la pratique de cet art, il traduisit *Vitruve*, et l'accompagna de belles figures qu'il dessina lui-même. C'est à lui que nous devons *la colonnade et la façade du Louvre*, l'un des plus magnifiques ouvrages des temps modernes ; le grand arc de triomphe qui était au bout du faubourg Saint-Antoine, et l'*Observatoire*, furent aussi élevés sur ses dessins. Le Bernin, appelé d'Italie par Louis XIV, ne put s'empêcher de regarder l'artiste français comme un des plus grands

artistes dans son genre. il était encore mécanicien, physicien et naturaliste. On a de lui un *Recueil de plusieurs machines* qu'il avait inventées, des *Essais de Physique*, en 2 vol. in-4°, et des *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des Animaux*, quelquefois cités par Buffon. Comme médecin, il était très-instruit, et rendit la santé à plusieurs personnes, notamment à Boileau. Son désintéressement, sous ce rapport, est digne des plus grands éloges ; et il ne mit même sa science en pratique que pour sa famille, ses amis et les pauvres. Avec tant de talens divers et de vertus, comment a-t-il donc pu exécuter contre lui la bile de Despréaux ? Voici le fait : il s'était déclaré contre la satire, trouvait ce genre odieux, et pensait qu'on pouvait faire des critiques utiles au goût et à la langue, sans répandre le fiel sur les auteurs. Boileau, qui d'ailleurs était si honnête homme, n'avait pas assez de noblesse dans l'âme pour être de cet avis ; il trouvait qu'il était beaucoup plus beau de mystifier Chapelain, de plaisanter sur la misère de Colletet, et de dire des injures grossières

à Perrault lui-même. Il fit plus : après avoir appelé *assassin* celui qui lui avait sauvé la vie, et *maçon* l'auteur du plus beau monument de Paris, il chercha à enlever à son ennemi la gloire qu'il avait acquise ; il voulut prouver que le dessin de la colonnade n'était point de Perrault. Les honnêtes gens alors virent la bassesse dans toute sa pauvreté. Claude Perrault mourut en 1688, à soixante-quinze ans. L'académie des Sciences l'avait admis au nombre de ses membres.

Charles Perrault, son frère, né en 1633, mérita au moins un peu la mauvaise humeur du satyrique : il était très-faible poète, et s'avisa de critiquer les anciens sans avoir assez d'érudition et de goût. Boileau, qui, par un autre travers, idolâtrait jusqu'aux fautes des auteurs grecs et latins, tomba de toutes ses forces sur *Charles*, et lui prouva facilement toute son ignorance. S'il eût mis dans ce combat plus de modération et de politesse, il n'y aurait sans doute aucun reproche à lui faire ; mais cela ne le justifierait pas encore des invectives qu'il avait vomies contre *Claude*, qui laissait les

Latins et les Grecs jouir en paix de leur gloire. Charles Perrault était d'un caractère fort doux ; et dès qu'il vit la guerre allumée, il tacha de la terminer : après avoir répondu à son antagoniste avec le ménagement et les égards que d'honnêtes gens se doivent, il proposa la paix, et elle fut conclue. Sa probité et ses connaissances dans les arts le firent choisir par Colbert pour contrôleur des bâtimens. Aimé et considéré de ce ministre, il employa sa faveur auprès de lui pour l'utilité des arts et de ceux qui les cultivaient. L'Académie Française lui dut un logement au Louvre ; l'académie de Peinture, de Sculpture et d'Architecture fut formée sur ses mémoires et animée par son zèle. Ses principaux ouvrages sont plusieurs *poèmes*, entre autres celui du *Siècle de Louis-le-Grand* ; son *Parallèle des anciens et des modernes*, et les *Éloges historiques des grands Hommes* qui ont illustré le 17^e. siècle. Ce dernier ouvrage est son meilleur. Il mourut en 1703, à soixante-dix ans. Son fils, *Perrault d'Armanecourt*, est auteur des *Contes de Fées*, le *Petit - Poucet*, le *Chaperon rouge*,

Cendrillon, etc. Ces contes ont une naïveté qu'il est encore difficile de saisir quand on ne l'a pas reçue de la nature.

LE CARDINAL DE RETZ,

Né en 1614.

JEAN-FRANÇOIS-PAUL DE GONDY, cardinal de *Retz*, était d'origine italienne : son trisaïeul était venu en France avec *Catherine de Médicis*. Il eut pour précepteur le bienfaisant *Vincent de Paule*, et fut destiné par son père à l'état ecclésiastique, quoiqu'il ne se sentit de vocation que pour les armes. Il en résulta qu'il se conduisit dans sa jeunesse plutôt comme militaire que comme prêtre ; il se battit plusieurs fois en duel, même dans le temps qu'il recherchait les plus hautes dignités de l'Eglise. Il n'avait que vingt-neuf ans quand il fut nommé coadjuteur de l'archevêque de Paris. Dès qu'il vit le cardinal *Mazarin* à la tête du ministère, il se déclara contre lui ; et, abusant de l'ascendant que lui donnait sa dignité, il précipita le parlement dans les cabales, et le peuple dans les séditions. Il leva un régi-

ment qu'on nommait le *régiment de Corinthe*, parce qu'il était archevêque titulaire de Corinthe. On le vit prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on apercevait la poignée. Quand il vit le moment favorable pour lui de terminer les troubles, il se réunit secrètement avec la cour, et stipula qu'on lui obtiendrait le chapeau de cardinal : il l'eut en effet en 1651 ; mais il n'en continua pas moins ses cabales. Il fut alors arrêté au Louvre, conduit à Vincennes, et de là dans le château de Nantes, d'où il se sauva. Après avoir erré en Italie, en Hollande et en Angleterre, il revint en France en 1661, fit sa paix avec la cour en se démettant de son archevêché, et obtint en dédommagement l'abbaye de *S.-Denys*. Il avait vécu jusqu'alors avec une magnificence extraordinaire : il prit le parti de la retraite pour payer ses dettes, ne se réservant que vingt mille livres de rente. Il remboursa à ses créanciers plus de onze cent dix mille écus, et se vit en état, à la fin de ses jours, de faire des pensions à ses amis. Il mourut en 1679.

« On a de la peine, observe *Hesnault*, à comprendre comment un homme qui passa sa vie à cabaler n'eut jamais de véritable objet. Il aimait l'intrigue pour intriguer.... Il fit la guerre au roi ; mais le personnage de rebelle fut ce qui le flattait le plus dans sa rebellion. »

« Il avait une grande présence d'esprit, dit *la Rochefoucauld*, qui fut à même de le bien connaître ; et savait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offrait, qu'il semblait les avoir prévues et désirées. » Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cet homme audacieux et bouillant devint, sur la fin de sa vie, doux, paisible, sans intrigue, et l'amour de tous les honnêtes gens : comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit et des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue ses mémoires. « Ils sont écrits, dit *Voltaire*, avec un air de grandeur, une impétuosité de génie et une inégalité qui sont l'image de sa conduite. Il les composa dans sa retraite, avec l'im-

partialité d'un philosophe qui ne l'a pas toujours été. Il ne s'y ménage point, et n'y ménage pas plus les autres.... Le style est d'ailleurs incorrect, et quelquefois louche et embarrassé. »

CHAPELLE, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1616;

ET BACHAUMONT,

Né en 1624.

Claude-Emmanuel Luillier naquit à la *Chapelle*, près de Paris, dont on lui donna le nom. Il était fils naturel de *François Luillier*, maître des comtes, qui ne négligea rien pour son éducation. Sa conversation spirituelle, sa gaieté, sa philosophie joyeuse, et quelque jolis vers lui firent une réputation qu'il ne cherchait pas. Il fut l'ami et le compagnon de plaisir de *Boileau*, *Molière*, *Racine*, *La Fontaine* et *Bernier*. Les plus grands seigneurs le cherchaient, mais il se gardait bien de leur sacrifier jusqu'à sa liberté. Le grand Condé l'ayant un jour invité à souper, il aima mieux suivre des joueurs

de boules avec lesquels il se trouva et s'enivra. Le prince lui en faisant des reproches : *En vérité, monseigneur, répondit-il, c'étaient de bonne gens, et bien aisés à vivre, que ceux qui m'ont donné à souper.* On a de lui un petit recueil de vers qu'il faisait sans peine au milieu même du plaisir ; quelques morceaux seulement valent quelque chose : mais on estime généralement et on lit toujours le jolie *Voyage* qu'il fit et écrivit en société avec *Bachau-mont*. Les deux noms de ces aimables épicuriens sont aujourd'hui presque confondus. Chapelles, content de 8000 livres de rente, vécut sans ambition, et mourut en 1686, à soixante-dix ans.

François le Coigneux de Bachaumont fut d'abord conseiller-clerc du parlement de Paris, et se mêla des troubles de la Fronde ; mais, devenu plus sage, il ne songea dans la suite qu'à jouir des agrémens de la vie. Comme Chapelles, son intime ami, il fit plusieurs petites poésies dans l'occasion ; mais rien de lui n'a été imprimé, si ce n'est sa part du *Voyage*, qu'on ne sait point reconnaître de celle de Chapelles.



Paul Scaron.



Benserade



Mignard.



Gérard-Douw.



Le Nôtre.



Menage.

Il mourut en 1702, à soixante-douze ans. Sa vieillesse fut beaucoup plus réglée que le milieu de sa vie ; il devint même dévot, et disait à ceux qui s'en étonnaient, qu'un *honnête homme* devait vivre à la porte de l'église, et mourir dans la sacristie.

BRÉBEUF, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1618.

GEORGES DE BRÉBEUF, né à Thorigny en Basse - Normandie, aurait peut-être été du nombre des meilleurs poètes français, s'il eût eu plus de goût et de patience. Sa traduction de la *Pharsale* de *Lucain* offre nombre de traits énergiques et à la manière de Corneille ; mais sa versification est lâche, son style incorrect, et il a encore enchéri sur l'enflure de son original. Il doit une grande partie de ses défauts à la rapidité avec laquelle il fit cet ouvrage ; il ignorait ce que c'est que corriger. Quoi qu'il en soit, on lit encore quelques morceaux de son poëme. Avant de traduire *Lucain* en vers héroïques, il s'était amusé à mettre le premier chant en vers burlesques ; il traduisit aussi de cette manière

le septième chant de l'Enéide; mais ces essais, ainsi que ses autres poésies, sont aujourd'hui parfaitement oubliés. Brébeuf fut, pendant vingt ans, tourmenté d'une fièvre opiniâtre, et mourut à quarante-trois ans.

LES VOSSIUS.

La famille des *Vossius* tient un rang distingué parmi les érudits. *Gérard Vossius*, d'une famille considérable de Pays-Bas, est le premier; son nom est *Vos*, qu'il latinisa, suivant l'usage du temps. Il fut habile dans le grec et le latin. Il tira des bibliothèques d'Italie et traduisit en latin plusieurs manuscrits des Pères grecs. Il mourut en l'an 1609.

Gérard-Jean Vossius, son parent, se fit aussi une grande réputation comme savant. Il eut la direction du collège de Dordrecht, professa ensuite à Leyde l'éloquence et la chronologie, et remplit dans les derniers temps une chaire d'histoire à Amsterdam. Nous avons de lui six volumes *in-folio* écrits en latin, sur l'origine de l'idolâtrie, sur la grammaire, la poésie, la rhétorique, et sur l'histoire grecque et

romaine. Ce savant mourut en 1634, à soixante-douze ans, et laissa cinq fils qui se distinguèrent dans la carrière qu'il avait parcourue.

Isaac fut le plus jeune et le plus célèbre de ces cinq fils : il naquit à Leyde en 1618, et passa en Angleterre, où il devint chanoine de Windsor. Ses ouvrages répandirent son nom par toute l'Europe. *Colbert*, instruit de son mérite, lui envoya, au nom de Louis XIV, une lettre de change comme *une marque de l'estime et de la protection du monarque*. Ce savant avait beaucoup de doutes au sujet de *la révélation*, et fut un des premiers qui soutinrent que l'histoire de la Chine remontait à des temps bien antérieurs aux plus anciens marqués par Moïse. Il a écrit sur diverses matières. Un commentaire qu'il donna sur *Catule* est rempli d'obscénités et de choses répréhensibles. Il mourut dans les sentimens qu'il avait toujours professés dans ses conversations : il ne voulut point communier, suivant l'usage de l'église anglicane, malgré même les remontrances de son doyen et d'un de ses con-

frères, qui lui disaient que, *s'il ne le faisait pas pour l'honneur de Dieu, il le fit au moins pour l'honneur du chapitre*. Vossius ne crut pas que l'honneur du Chapitre fût une chose assez importante pour l'engager à être hypocrite au dernier instant de sa vie. Sa mort arriva en 1689, dans sa soixante-onzième année.

DE MAROLLES, TRADUCTEUR,

Né en 1600.

MICHEL DE MAROLLES, abbé de Vaugeois et de Villeloin, fut un des plus laborieux et des plus maussades écrivains du dix-septième siècle. Il a traduit *Lucain, Ovide, Virgile, Plaute, Térence, Lucrèce, Catulle, Tibulle, Horace, Juvénal, Perse, Martial, Stace, Aurélius-Victor, Athénée, Ammien-Marcellin, Grégoire de Tours, le Bréviaire romain, la Bible, etc.* Il a fait une suite à l'*Histoire Romaine de Coëffeteau*, un *Abrégé de l'Histoire de France*, ses *Mémoires* en trois volumes, et, ce qui est plus terrible que tout cela, cent trente-trois mille cent vingt-quatre vers, où l'on n'en trouverait



peut-être pas dix de bons. Cet abbé était très-savant, mais absolument dépourvu de goût. On lui doit cependant quelque reconnaissance pour avoir fait passer dans notre langue plusieurs auteurs anciens qui n'y avaient pas encore paru. La plupart des traducteurs qui sont venus après lui, se sont moqués de ses ouvrages : ils auraient mieux fait d'avouer qu'ils leur avaient été fort utiles. Au surplus, Marolles était un véritable ami des lettres ; il ne les cultivait que pour elles-mêmes, et ne chercha jamais à s'en faire un moyen de fortune. Il mourut en 1681, à quatre-vingt-un ans. Il aimait beaucoup les estampes : il en fit un recueil de près de cent mille, qui est aujourd'hui un des ornemens du cabinet impérial. Il donna deux *catalogues* d'estampes, qui sont curieux et recherchés des amateurs. Il fit aussi graver plusieurs tableaux, et donna son recueil sous le titre de *Tableau du temple des Muses*.

THÉVENOT, VOYAGEUR,

Né en 1621.

MELCHISÉDECH THÉVENOT a laissé deux volumes *in-folio* de *Voyages*, et ne vit cependant jamais qu'une partie de l'Europe ; mais l'étude des langues, et le soin qu'il prit de s'informer avec exactitude des mœurs et des coutumes des différens peuples, le rendirent peut-être plus habile dans la connaissance des pays étrangers, que s'il y eût voyagé lui-même. Le soin qu'il eut aussi de recueillir des livres et des manuscrits rares, fit qu'on lui confia la garde de la bibliothèque du roi. Il fut aussi chargé de négocier avec Gènes, en qualité d'*envoyé*, et assista, sous ce titre, au conclave tenu après la mort d'Innocent X. Il mourut en 1691, à soixante-onze ans.

BERGERAC, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1620.

SAVINIEN CYRANO DE BERGERAC, d'une famille noble de Périgord, fit ses études sous *Gassendi* avec *Molière*, *Chapelle* et *Bernier*. Il a fait quelques pièces de théâtre,

le *Pédant joué*, et une tragédie d'*Agrippine*, qui furent bien reçues du public dans le temps. Il a aussi donné l'*Histoire comique des états et empires de la Lune*, ouvrage qu'on trouva singulier et spirituel, et qui n'est guère que bizarre. La conversation de Bergerac était, comme ses écrits, pleine de gaieté, de saillies et de pointe. Il avait commencé par porter les armes, et son courage, ou plutôt sa témérité, le fit surnommer l'*Intrépide* : il n'y avait pas de jour qu'il ne se battît, non pas pour lui, mais pour ses amis. Cent hommes s'étant attroupés un jour sur le fossé de la porte de Nesle, pour insulter une personne de sa connaissance, il dispersa lui seul toute cette troupe, après en avoir tué deux et blessé sept. Deux blessures qu'il avait reçues, l'une au siège de Mouzon, l'autre au siège d'Arras, et son amour pour les lettres, lui firent abandonner la carrière militaire. Il mourut en 1655, à trente-cinq ans, d'un coup qu'il avait reçu à la tête quinze mois auparavant.

RAPIN, POÈTE LATIN,

Né en 1621.

RÉNÉ RAPIN, né à Tours, entra dans la société des jésuites, et s'y distingua par ses poésies latines. Ses *églogues* et son poème des *Jardins* parurent aux savans des ouvrages dignes du siècle d'Auguste : reste à savoir ce qu'Horace aurait pensé du latin du Père Rapin. Ce jésuite mourut en 1619.

WAUWERMANS, PEINTRE,

Né en 1620.

PHILIPPE WAUWERMANS, né à Harlem, excella dans les paysages, qu'il ornait de chasses, de haltes, de campemens, et d'autres sujets ou l'on pouvait placer des chevaux, qu'il dessinait dans la dernière perfection. Il mourut pauvre, dans sa patrie, en 1668.

PUGET, SCULPTEUR FRANÇAIS,

Né en 1623.

PIERRE PUGET, né à Marseille, fut, comme *Michel-Ange*, peintre, architecte et sculpteur. A seize ans, il construisit une galère, et ce fut lui qui, dans la suite,

inventa, pour orner les vaisseaux, ces belles galeries que les étrangers ont imitées. Le généreux *Fouquet*, instruit de ses grands talens comme sculpteur, l'envoya en Italie pour y choisir deux blocs de marbre. La disgrâce de *Fouquet* arrêta la fortune de l'artiste, et le retint même plusieurs années loin de sa patrie. ce fut *Colbert* qui le rappela, et qui lui fit donner une pension de 3600 livres. Les plus beaux morceaux sortis de ses mains peuvent être comparés à l'antique, pour le goût et la correction du dessin, pour la noblesse et l'expression de ses caractères, pour la beauté de ses idées et la fécondité de son génie. Louis XIV, qui l'estimait beaucoup, l'appelait *inimitable*. Il mourut à Marseille en 1694.

BERGHEM PEINTRE HOLLANDAIS,

Né en 1624.

NICOLAS BERGHEM, né à Amsterdam, fut un des meilleurs peintres de paysages de son temps. Ses tableaux sont remarquables par la richesse et la variété de ses dessins, et par un coloris plein de grace et de vérité. Il mourut en 1683,

DUHAMEL, PHYSICIEN FRANÇAIS ,

Né en 1624.

JEAN-BAPTISTE DUHAMEL, né à Vire en Normandie, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra à l'étude des mathématiques et de la physique. Un voyage qu'il fit en Angleterre, et l'occasion qu'il eut de voir le célèbre *Boyle*, agrandirent ses idées, et augmentèrent la source de ses connaissances. Les ouvrages qu'il fit sur la physique furent très-favorables aux progrès de cette science; mais aujourd'hui on les consulte peu : ils sont déjà trop anciens, comparés aux lumières qu'on a acquises depuis. Duhamel mourut en 1706, dans sa quatre-vingt-deuxième année, honoré de l'estime générale.

PÉLISSON, ÉCRIVAIN FRANÇAIS ,

Né en 1624.

PÉLISSON FONTANIER, d'une famille de robe, fut élevé dans la religion réformée, et destiné au barreau. Il y paraissait déjà avec éclat lorsqu'il fut attaqué de la petite-vérole. Cette maladie affaiblit ses yeux et

son tempérament, et le rendit d'une telle laideur, que mademoiselle *Scudéri*, son amie, disoit en plaisantant, qu'il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids. Son esprit lui resta : il s'en servit bientôt pour se faire connaître avantageusement. Il possédait les meilleurs auteurs grecs, latins, espagnols, italiens et français; mais ce qu'il tenait de la nature était encore au-dessus de ce qu'il avait acquis par l'étude. Son *Histoire de l'Académie française* lui concilia l'esprit des académiciens; et, quoiqu'il n'y eût alors aucune place de vacante, ils s'empressèrent de l'accueillir parmi eux, et lui permirent d'assister à leurs séances, jusqu'à ce qu'il eût le droit d'y venir comme membre de l'académie. Cette *histoire*, qui eut le plus grand succès, était parfaitement écrite pour le temps, mais superficielle et minutieuse. « Péliisson acheta une charge de secrétaire du roi, et s'attacha tellement aux affaires, qu'il passa bientôt pour un des hommes les plus intelligens en ce genre. Fouquet, instruit de son mérite, le choisit pour son premier

commis, et lui donna toute sa confiance. Péliſſon conserva au milieu des trésors la désintéressement de son caractère, et dans les épines des finances les agrémens de son esprit. Ses soins furent récompensés, en 1660, par des lettres de conseiller-d'état. L'année suivante lui fut moins heureuse. Il avait eu beaucoup de part aux secrets de Fouquet; il en eut aussi à sa disgrâce. Il fut conduit à la Bastille, et n'en sortit que quatre ans après, sans qu'on pût jamais corrompre sa fidélité pour son bienfaiteur. On crut que, pour découvrir d'importans secrets, le meilleur moyen était de faire parler Péliſſon. On apostâ un Allemand, simple et grossier en apparence, mais fourbe et rusé en effet, qui feignait d'être prisonnier à la Bastille, et dont la fonction était d'y jouer le rôle d'espion. A son jeu et à ses discours Péliſſon le pénétra; mais ne laissant point voir qu'il connût le piège, et redoublant au contraire ses politesses envers l'Allemand, il s'empara tellement de son esprit, qu'il en fit son émissaire. Il eut par-là un commerce journalier de lettres avec mademoiselle Scudéri.

Il employa le temps de sa prison à lui écrire et à se défendre. Ce fut alors qu'il composa trois *Mémoires* pour Fouquet, qui sont trois chefs-d'œuvre. Si quelque chose approche de *Cicéron*, dit *Voltaire*, ce sont ces trois *factum*. Ils sont, dans le même genre que plusieurs discours de ce célèbre orateur, un mélange d'affaires judiciaires et d'affaires d'état, traitées solidement, avec un art qui paraît peu et une éloquence touchante. Péliſſon, à qui ces apologies éloquentes auraient dû procurer la liberté, n'en fut que resserré plus étroitement. On lui retira le papier et l'encre: il se vit réduit à écrire sur des marges de livres avec le plomb de ses vitres ou avec une espèce d'encre qu'il imagina, en délayant de la croute de pain brûlée dans quelques gouttes de vin qu'on lui servait. Privé du plaisir de s'occuper, il fut réduit à la compagnie d'un Basque stupide et morne, qui ne savait que jouer de la musette. Il trouva dans ce faible amusement une ressource contre l'ennui. Une araignée faisait sa toile dans un soupirail qui donnait du jour à sa prison; il entreprit de

L'apprivoiser. Il mit des mouches sur les bords de ce soupirail, tandis que son Basque jouait de la musette. Peu à peu l'araignée s'accoutuma au son de cet instrument. Elle sortait de son trou pour courir sur la proie qu'on lui exposait. Ainsi, l'appelant toujours au même son, et mettant sa proie de proche en proche, il parvint après un exercice de plusieurs mois, à apprivoiser si bien cette araignée, qu'elle partait toujours au signal pour aller prendre une mouche au fond de la chambre, et jusque sur les genoux du prisonnier. »

« Pélisson avait conservé dans ses malheurs une foule d'amis qui lui obtinrent sa liberté. Le roi le dédommagea de cette captivité par des pensions et des places. Il le chargea d'écrire son histoire, et l'emmena avec lui dans sa première conquête de la Franche-Comté. Pélisson méditait depuis long-temps d'abjurer la religion protestante; il exécuta ce dessein en 1670. Peu de temps après il entra dans les ordres, fut sous-diacre, et obtint l'abbaye de Gimont et le prieuré de Saint-Orens, riche



bénéfice du diocèse d'Auch. » (*Diction. hist.*) Il se montra ensuite zélé pour la conversion des calvinistes, et ce zèle lui valut les éconômats de Cluny, de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Denis. Il mourut en 1693. Ses principaux ouvrages sont, outre ses trois *mémoires pour Fouquet*, une *Histoire de l'Académie française*, quelques fragmens de l'histoire de Louis XIV, qu'il ne faut pas consulter pour savoir la vérité; un *Abrégé de la vie d'Anne d'Autriche*, qui ne mérite pas plus de confiance; des *poésies galantes*, qui offrent de l'esprit, du naturel, mais peu d'imagination; des *poésies chrétiennes*, qui valent moins; et plusieurs écrits sur la religion, qui ne méritent pas d'être exhumés.

NICOLE, MORALISTE CHRÉTIEN.

Né en 1625.

PIERRE NICOLE, né à Chartres, fut un des plus célèbres soutiens de Port-Royal. Lié intimement avec *Arnauld*, il écrivit beaucoup pour la gloire du jansénisme; mais il était bien plus paisible que le docteur, et cherchait moins à foudroyer

ses ennemis qu'à les convaincre par des raisonnemens. Cela ne l'empêcha pas de partager les persécutions du fougueux Arnauld. Il fut obligé de quitter son pays pendant quelque temps. Parmi ses nombreux ouvrages, on ne cite aujourd'hui que ses *Essais de Morale*; et encore, dans ces *Essais*, ne distingue-t-on que son *Traité des moyens de conserver la paix dans la société*. Son style en général est clair, ses raisonnemens parfaitement suivis; mais il est sans chaleur, et d'une sécheresse souvent rebutante. Nicole ne fut jamais prêtre, et ne reçut que le sous-diaconat. C'était dans sa conduite un homme d'une simplicité à peu près semblable à celle de La Fontaine; il parlait assez mal, était fort timide, et n'avait presque aucun usage de la société: aussi passait-il une partie de sa vie dans la retraite. Quoique janséniste il avait peur de mourir; il n'osait presque pas paraître dans les rues de Paris, sans cesse tourmenté de la crainte qu'une cheminée ne l'écrasât. Pour prévenir ce malheur imaginaire, il avait soin, dans ses courses, de tenir sur sa tête un parasol dé-

ployé. Il mourut en 1695, à soixante-dix ans.

HERBELOT, SAVANT FRANÇAIS,
Né en 1625.

BARTHELEMY D'HERBELOT, né à Paris, montra dans son enfance les plus grandes dispositions pour les langues orientales, et parvint à s'y perfectionner. Nous avons de lui la *Bibliothèque orientale*, un *Dictionnaire turc*, et quelques *traités* relatifs à l'étude, qui l'occupa toute sa vie. Il fut professeur royal en langue syriaque, et eut, outre les appointemens de sa place, quinze cents livres de pension. Sa mort arriva en 1695. C'était un homme plein de probité, et un savant sans pédantisme.

SEGRAIS, POÈTE FRANÇAIS,
Né en 1625.

JEAN REGNAULT DE SEGRAIS, est plus connu aujourd'hui par l'éloge que lui donna Boileau, comme poète pastoral, que par ses poésies mêmes. Né à Caen, il fut amené par le comte de Fresque à Paris, et fut d'abord attaché à la maison de mademoiselle de Montpensier, avec
D*

le titre d'aumônier ordinaire. N'ayant point approuvé le mariage de cette princesse avec M. de Lauzun, il se retira de chez elle, et fut chez madame de la Fayette, qui lui donna un appartement. Ses poésies et son goût pour la littérature le firent admettre à l'Académie française. Enfin, lassé du grand monde, il retourna dans la ville qui l'avait vu naître, y épousa une de ses parentes, riche héritière, et y coula des jours heureux jusqu'en 1701, qu'il mourut à soixante-seize ans. Ses principaux ouvrages sont une traduction en vers des *Géorgiques* et de l'*Enéide* de Virgile, très-bien accueillie à sa naissance, aujourd'hui complètement oubliée, et des poésies, parmi lesquelles on distingue ses *églogues*. Elles ont de la douceur, un naturel qui convient au genre, et présentent quelques images champêtres pleines de grace. Il eut quelque part aux romans de *Zaïde* et de la *Princesse de Clèves*. Madame de la Fayette, qui ne vouloit pas d'abord se faire connaître, donna le premier sous le nom de *Segrais*.

LA QUINTINIE, CÉLÈBRE JARDINIER,

Né en 1626.

UN bon jardinier est certainement plus utile qu'un poète médiocre, et mérite bien que l'on conserve aussi son nom. *Jean de la Quintinie* se fit d'abord recevoir avocat; mais, entraîné par un penchant irrésistible vers l'agriculture, il lut tout ce que l'on avait écrit sur cette science, et s'y livra tout entier. Il fut le premier qui donna la bonne méthode pour bien tailler les arbres fruitiers, et découvrit aussi que les arbres transplantés ne reçoivent leur nourriture de la terre que par les nouvelles petites racines qu'ils ont poussées depuis la transplantation. Ses découvertes précieuses et son goût pour le jardinage le firent connaître avantageusement, et Louis XIV créa en sa faveur la charge de directeur-général des jardins fruitiers et potagers de toutes ses maisons royales. Il mourut en 1700. Nous avons de lui des *Instructions pour les Jardins fruitiers et potagers*.

GIRARDON, SCULPTEUR FRANÇAIS.

Né en 1628.

FRANÇOIS GIRARDON, né à Troyes, mérita, par ses talens, de succéder à *Lebrun* dans la charge d'inspecteur de tous les morceaux de sculpture. Il balança la réputation de *Pujet*. Le malheur est que, trop occupé pour pouvoir travailler lui-même à ses marbres, il abandonna cette partie essentielle de la sculpture à des artistes qui, quoique habiles, n'ont pas mis dans l'exécution tout l'esprit, toute la vérité que la main de l'auteur y avait imprimés. Il mourut à quatre-vingt-huit ans, en 1715.

BOYLE, PHYSICIEN IRLANDAIS.

Né en 1628.

ROBERT BOYLE naquit à Lismore en Irlande. Son penchant pour la physique et le désir de s'instruire l'engagèrent à voyager en France et en Italie. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés et consultés des savans. Nous lui devons l'invention de la *machine pneumatique*. Il profita de l'estime que lui témoignèrent les

rois *Charles II*, *Jacques II* et *Guillaume III*, pour les engager à favoriser les sciences. C'est à lui principalement qu'on doit l'établissement de la Société royale de Londres. Il mourut en 1691, à soixante-un ans.

RAY, NATURALISTE ANGLAIS,

Né en 1628.

JEAN RAY, né dans le comté d'Essex, s'est distingué parmi les naturalistes par ses nombreuses recherches, et par les grands services qu'il a rendus à l'histoire naturelle. Ses ouvrages, presque tous écrits en latin, sont très-volumineux. Il voyagea dans la plus grande partie de l'Europe. Sa mort arriva en 1706. Il était ministre anglican.

BOUHOURS, GRAMMAIRIEN FRANÇAIS,

Né en 1628.

DOMINIQUE BOUHOURS, né à Paris, entra dans la société des jésuites, et se distingua par les services qu'il rendit à la langue française. Ses *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, en un volume, eurent beaucoup de succès à leur naissance. *Barbier*

d' *Aucour* en fit une critique fort agréable, sous le titre de *Sentimens de Cléanthe*, et remarqua que le fonds était peu de chose, et le style d'une élégance affectée. Les *Remarques et doutes sur la Langue française* offrirent quelques observations judicieuses, parmi un grand nombre de puériles. La *Manière de bien penser sur les Ouvrages d'esprit* parut son meilleur ouvrage. Il a fait encore quelques livres dont il n'est plus question depuis long-temps. On distinguait parmi ceux-ci la *Vie de saint Ignace* et celle de *saint François-Xavier*. Il comparait le premier à *César*, et le second à *Alexandre*. Ces comparaisons parurent très-plaisantes, même aux jésuites. Il racontait aussi avec beaucoup de gravité que quand Ignace était dans sa classe, son esprit s'envolait dans le ciel, et que c'est là une des grandes raisons pour lesquelles le fondateur des jésuites fut ignorant toute sa vie. Le Père Bouhours mourut en 1782.

COYPEL, PEINTRE FRANÇAIS, *Né en 1628.*

La famille des *Coytel* a fourni plusieurs peintres de mérite. *Noël Coytel*, né à Paris en 1628, en est le chef. Il étudia sous *Fouet*, et a laissé plusieurs ouvrages que l'on admire. La mort l'enleva en 1707. Il eut deux fils qui marchèrent sur ses traces.

Antoine Coytel et *Noël-Nicolas*. Ce dernier mourut trop tôt pour avoir eu le temps de se distinguer. *Antoine* devint premier peintre de Louis XV, et reçut des lettres de noblesse. Outre la peinture, il avait le talent d'écrire, et composa plusieurs discours sur son art. Né en 1661, il mourut en 1722. Son fils *Charles-Antoine*, né en 1694, sut comme lui écrire et peindre; il fit aussi des *Discours académiques*, et quelques pièces de théâtre. Il fut le premier peintre du roi et du duc d'Orléans, et directeur de l'académie de Peinture. Sa mort arriva en 1752.

HUYGHENS, MATHÉMATICIEN HOLLANDAIS,

Né en 1629.

CHRÉTIEN HUYGHENS vit le jour à la Haye, et montra dès l'enfance les plus grandes dispositions pour les mathématiques. C'est à lui que nous devons les horloges pendules, et la cycloïde inventée pour en rendre toutes les vibrations égales. On lui doit aussi des télescopes plus parfaits que ceux qu'on avait avant lui. Il découvrit, le premier, un anneau et un quatrième satellite autour de Saturne. Après avoir parcouru le Danemarck, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, il fut fixé à Paris par une forte pension que Colbert lui fit donner, et par une place à l'académie des Sciences. Il était déjà de la Société royale de Londres. Sur la fin de sa vie il retourna à la Haye, et y mourut en 1695. Ses *OEuvres*, écrites en latin, sont recueillies en quatre volumes in-4°.

LAURENT ESCHARD, HISTORIEN ANGLAIS,

Né en 1630.

LAURENT ESCHARD, né à Bassam, dans

le comté de Suffolk, exerça successivement le pastoral dans diverses églises. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, sont une *Histoire d'Angleterre jusqu'à la mort de Jacques I^{er}*, in-fol., estimée; une *Histoire Romaine* plus estimée encore, et une *Histoire générale de l'Eglise* moins recherchée.

SANTEUIL, POÈTE,

Né en 1630.

JEAN-BAPTISTE SANTEUIL ou *Santeul*, natif de Paris, s'est acquis un grand nom par ses poésies latines, surtout par ses *odes* et ses *hymnes*. Il entra à vingt ans chez les chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor, et resta toujours au sous-diaconat qu'il avait pris. Il avait commencé par des poésies que les dévots appellent *profanes*, parce qu'on y emploie les ornemens offerts par la mythologie. Bossuet l'engagea à consacrer ses talens à chanter les Saints et les mystères du christianisme. Santeuil se rendit à ce conseil, et fit des hymnes pour le bréviaire de Paris; il en fit aussi pour ce-

lui des clunistes. Ces moines en furent si satisfaits, qu'ils lui donnèrent des lettres de filiation, et le gratifièrent d'une pension. Santeuil revenait cependant de temps en temps à des sujets profanes : Bossuet recommença ses leçons. Le poète, qui, au génie près, n'était qu'un fou, fit une nouvelle pièce où il exprimait son repentir, et s'avisa de placer à la tête une gravure, où il était représenté avec une corde au cou, et faisant amende honorable devant le portail de l'église de Meaux. Cette folie flatta beaucoup l'orgueil du prélat. Santeuil, si l'on doit adopter seulement une partie des aventures qu'on lui impute, était un fort bizarre personnage, qui n'avait que des accès de bon sens. C'était un de ces hommes d'une gaieté bruyante, de caractère mobile, en un instant calme et emporté, doux et violent. Quoique moine, il lui importait fort peu de se donner en spectacle. Son orgueil était excessif, et ses vices n'avaient rien de délicat : il n'était pas rare qu'on le trouvât dans l'ivresse. Tous ses défauts cependant ne l'empêchaient pas d'être recherché par les hom-

mes les plus spirituels et les plus distingués de son temps. Il était avec le duc de Bourbon aux états de Bretagne, lorsqu'il mourut en 1697, à soixante-six ans. Sa grosse joie et son intempérance invitaient quelquefois ses amis à lui faire des plaisanteries : une personne crut réjouir la compagnie en glissant dans le verre du moine déjà ivre une forte dose de tabac d'Espagne ; cette espèce de poison lui donna une colique horrible ; et l'enleva au bout de quatorze heures.

HUET, SAVANT FRANÇAIS,

Né en 1630.

PIERRE-DANIEL HUET fut compté de bonne heure au nombre des savans. En 1678, Bossuet ayant été nommé précepteur du dauphin, Huet fut choisi pour sous-précepteur. Il conçut alors le plan des éditions si connues sous le titre de *Ad usum Delphini*, et en dirigea lui-même une partie. Ses services furent récompensés par l'abbaye d'Aunai en 1678, et en 1685 par l'évêché de Soissons, qu'il permuta pour celui d'Avranches. Son ardeur

pour l'étude le porta ensuite à se démettre de cet évêché, et il obtint en place l'abbaye de Fontenay près de Caen. Il travailla avec la plus grande assiduité jusqu'à sa mort, arrivée en 1721, à quatre-vingt-onze ans. Ses ouvrages sont nombreux ; mais, en général, on y trouve plus d'érudition que d'esprit et de choses pensées. Les principaux sont une *Démonstration évangélique*, in f°, en latin ; un *Traité de la Situation du Paradis terrestre*, très-savant, mais parfaitement inutile ; une *Histoire du Commerce et de la Navigation des anciens*, qui a bien une autre importance, et un *Traité de l'Origine des Romains*, plein de recherches et fort curieux. Ses poésies grecques et latines et ses autres ouvrages ne sont plus lus de personne.

NANTEUIL, CÉLÈBRE GRAVEUR FRANÇAIS,

Né en 1630.

ROBERT NANTEUIL, fils d'un pauvre marchand de Reims, apprit à dessiner et à graver, tout en faisant ses études. Il se trouva assez avancé pour faire lui-même



(93)

la gravure qui accompagna la thèse qu'il soutint en philosophie. Il se livra ensuite tout entier à son penchant. Il joignit à la gravure le dessin au pastel. Son double talent dans le portrait lui mérita bientôt une réputation. Son burin a une netteté et une précision admirables : il travaillait cependant très-vite ; car le recueil de ses ouvrages est considérable , et il mourut à quarante-huit ans. Ses gains furent proportionnés à ses talens : il avait amassé une somme de cinquante mille écus, qu'il dépensa dans les plaisirs , qu'il aimait beaucoup.

RICHELET , GRAMMAIRIEN FRANÇAIS,
Né en 1630.

CÉSAR-PIRRE RICHELET naquit à Cheminon en Champagne , et se fit recevoir avocat à Paris. La plus grande occupation de sa vie fut l'étude de la langue française, que cependant il écrivit toujours fort mal. Il a composé un grand *Dictionnaire* en trois volumes in-f^o, où il a mis tous les mots , bons ou mauvais , décens ou obscènes, dont on se sert dans notre langue.

Il a su y fourrer aussi des traits satyriques : par exemple , quelques habitans de Grenoble lui donnèrent des coups de canne, et il a grand soin de dire dans son Dictionnaire que *les Normands seraient les plus méchantes gens du monde , s'il n'y avait pas de Dauphinois*. Il a aussi fait un *Dictionnaire des Rimes*, dont les rimailleurs font un très-grand usage. Nos mille et un vaudevillistes en ont, dans ces derniers temps, usé quelques éditions. Richeliet mourut en 1698.

PUFFENDORF,

Né en 1631.

SAMUEL DE PUFFENDORF naquit à Fleh, petit village de Misnie, d'une famille luthérienne. Son père était ministre de ce village. « Après avoir fait de grands progrès dans les sciences à Léipsick, il tourna toutes ses études du côté du droit public, et des intérêts respectifs de l'empire et des différens souverains dont l'Allemagne est composée. Il joignit à cette étude celle de la philosophie de Descartes et des mathématiques. Son mérite lui procura la

place de gouverneur du fils de Coyer, ambassadeur du roi de Suède, à la cour de Danemarck. Il se rendit avec son élève à Copenhague ; mais à peine y fut-il arrivé, que la guerre s'étant allumée entre le Danemarck et la Suède, il fut arrêté avec toute la maison de l'ambassadeur. Pendant sa prison, qui dura huit mois, il réfléchit sur ce qu'il avait lu dans le traité du *Droit de la Guerre et de la Paix*, de *Grotius*, et dans les écrits de *Hobbes*. Il mit ensuite ses réflexions en ordre, et les publia à la Haye, en 1660, sous le titre d'*Elémens de la Jurisprudence universelle*. Ce premier essai lui acquit une telle réputation, que *Charles-Louis*, électeur palatin fonda en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'*Heidelberg*. Puffendorf demeura dans cette ville jusqu'en 1670, que *Charles XI*, roi de Suède, lui donna une place de professeur en droit naturel à Londres, le fit son historiographe et l'un de ses conseillers, avec le titre de baron. Plusieurs souverains se disputèrent l'avantage de posséder un tel homme. Puffendorf donna la

préférence à l'électeur de Brandebourg ; qui le fit conseiller-d'état , et le chargea d'écrire l'histoire de l'électeur *Guillaume le Grand*. Il mourut à Berlin en 1694 , à soixante-trois ans , avec une grande réputation , qu'il soutint autant par ses mœurs que par son savoir. » (*Dict. hist.*) Ses principaux ouvrages sont une *Introduction à l'Histoire des principaux Etats qui sont aujourd'hui dans l'Europe* ; un *Traité du Droit naturel et des Gens* ; le même , abrégé , sous le titre de *Devoirs de l'Homme et du Citoyen* , et quelques *Histoires*.

DRYDEN, POÈTE ANGLAIS,

Né en 1631.

JEAN DRYDEN est un des meilleurs poètes anglais. Ses *tragédies* ne sont pas plus régulières que celles de Shakespeare ; mais elles offrent de même des traits sublimes. Ses *comédies* sont souvent libres jusqu'aux obscénités. Ses meilleures poésies sont des *odes* ; celle sur le *Pouvoir de l'Harmonie* est surtout célèbre. Il a fait une traduction en vers des ouvrages de

Virgile , qui est très-estimée des Anglais ; il a traduit en vers les *Satyres de Perse* et de *Juvénal* , et a composé des fables. Enfin ce poète s'est signalé dans presque tous les genres de poésie. Ses ouvrages sont pleins de détails naturels à la fois et brillans , animés , vigoureux , hardis , passionnés. Le malheur est qu'il avait une trop grande facilité , et qu'il en a abusé : il est souvent d'une égalité qui étonne. Sa vie fut tour à tour heureuse et tourmentée ; ses envieux et ses critiques , comme l'on pense bien , ne furent pas les derniers à répandre l'amertume sur ses jours : c'est là le sort de tout homme qui réussit. Sous le roi *Jacques II* , à la cour duquel il était très-bien accueilli , il se fit catholique. Ce changement de religion lui fit tort sous le règne suivant : *Guillaume* lui retrancha ses pensions ; et ce grand homme , qui a fait tant d'honneur à sa patrie , mourut dans la misère , en 1701.

SPINOSA, PHILOSOPHE,

Né en 1632.

LE nom de *Spinosa* a fait grand bruit

dans le monde , mais ce nom est maintenant tout ce qui reste de lui : personne n'a le courage de lire ses obscurs et dangereux ouvrages. C'est à Amsterdam que naquit *Baruch de Spinosa* : son père était juif et marchand de profession. Après avoir étudié la langue latine sous un médecin , il employa quelques années à l'étude de la théologie , et se consacra ensuite à la philosophie. Sa manière de penser, qu'il ne prenait pas toujours la peine de cacher, lui fit des ennemis mortels des juifs , et surtout des rabbins. Un misérable , furieux de fanatisme , lui porta un coup de couteau comme il sortait de la synagogue. *Spinosa* alors se retira tout-à-fait de la communion des juifs. « Ce changement fut la cause de son excommunication , qu'on ne prononça cependant contre lui qu'après qu'il eut paru devant les anciens de la synagogue. Il avait été accusé de mépriser la loi de *Moyse* ; mais il s'en défendit toujours et le nia constamment , jusqu'à ce qu'on produisit contre lui des témoins avec lesquels il s'était expliqué sur ses véritables sentimens , et qui déposèrent qu'ils

l'avaient oui se moquer des juifs , comme de gens superstitieux , nés et élevés dans l'ignorance , qui ne savent ce que c'est que Dieu , et qui néanmoins ont l'audace de se dire son peuple , au mépris des autres nations ; que pour la loi elle avait été instituée par un homme plus adroit qu'eux , à la vérité , en matière de politique , mais qui n'était guère plus éclairé dans la physique , ni même dans la théologie ; qu'avec une once de bon sens on en pouvait découvrir l'imposture , et qu'il fallait être aussi stupide que les Hébreux du temps de *Moyse* , pour s'en rapporter à lui. Ces paroles excitèrent l'indignation de la synagogue , qui , après lui avoir donné un délai , suivant la coutume , prononça contre lui la sentence d'excommunication , et le retrancha de son corps. » (*Niceron.*) Il embrassa alors la religion dominante du pays où il vivait , et fréquenta les églises des Arméniens. Il ne fut pas meilleur chrétien que juif : son esprit se porta bientôt à des réflexions plus hardies ; il en vint jusqu'à nier l'existence même de la Divinité. Suivant lui , la substance existe par elle même ; et ses diffé-

rentes modifications ont produit les astres, les hommes, les animaux, les plantes, etc. Ainsi l'univers n'est autre chose que la *substance*, ou *Dieu* avec tous ses attributs, c'est-à-dire toutes ses modifications. Ce système bizarre n'était pas précisément nouveau; mais Spinoza prit la peine de le rédiger et de le présenter sous une forme géométrique. Il jeta en avant les principes de sa manière de penser, dans son *Traité théologico-politique*, et développa le système en entier dans un ouvrage qui ne parut qu'après sa mort. Un pareil système excita une indignation générale contre sa mémoire. On nous représente Spinoza comme un homme petit, jaunâtre, ayant quelque chose de noir dans la physionomie, et portant un caractère de réprobation; mais ennemis et partisans, tout le monde s'accorde à dire qu'il était d'un caractère fort doux, affable, officieux et plein de probité: sa conversation était agréable, et jamais il ne disait rien qui pût blesser la pudeur ou la réputation de personne. Quand on lui apprenait qu'un ami le trahissait ou le calomniait, il répondait que les pro-

cédés des méchans ne doivent point nous empêcher d'aimer et de pratiquer la vertu. Ses mœurs étaient extrêmement réglées; il était si sobre qu'il ne buvait guère qu'une pinte de vin en un mois. Son désintéressement lui fit remettre aux héritiers de *Jean de Wit* une pension de deux cents florins que lui avait fait ce grand homme. Enfin l'on va jusqu'à dire qu'il ne parlait jamais de la Divinité qu'avec le plus grand respect. La retraite lui plaisait beaucoup: il demeura long-temps à la campagne aux environs d'Amsterdam, où il était quelquefois trois mois sans sortir de son logis. Il s'amusa de temps en temps à faire des microscopes et des télescopes. Son tempérament était très-faible; il fut vieux de bonne heure, et mourut à quarante-cinq ans, en 1677.

MABILLON, SAVANT FRANÇAIS,

Né en 1632.

JEAN MABILLON naquit à Saint-Pierre-Mont, auprès de Mouzon, de parens pauvres, qui purent cependant le faire étudier. Il entra dans la congrégation des

bénédictins de Saint-Maur, et fut envoyé à Saint-Denys pour montrer aux étrangers le trésor et les monumens antiques de cette abbaye. Cet emploi convenait très-peu à un homme savant, et qui haïssait le mensonge. Heureusement il eut la maladresse de casser un petit miroir, que les ignorans prétendaient avoir appartenu à Virgile ; il en prit occasion de se retirer, et se livra entièrement aux sciences. Ses ouvrages, presque tous écrits en latin, sont très-nombreux et pleins d'une érudition peu ordinaire. On y distingue le recueil des *Actes des Saints de l'ordre de Saint-Benoît*, en 9 volumes in-folio ; les *Annales des Bénédictins*, 4 vol. in-folio ; des *Analectes*, in-folio ; le *Musæum italicum*, 2 volumes in-quarto, et de la *Diplomatique*, en 2 volumes in-folio. Ce dernier ouvrage est le meilleur et le plus utile. Le docte bénédictin avait beaucoup de sagacité pour démêler ce qu'il y a de plus confus dans la nuit des temps, et pour approfondir ce que l'histoire offre de plus difficile. Il fut le premier qui réunit les règles de la diplomatique sous un seul point de vue : il donna des principes pour

l'examen des diplômes de tous les âges et de tous les pays. Nous avons encore de lui un ouvrage français intitulé : *Traité des Etudes monastiques*. Il le fit en réponse à un livre du fameux *Rancé*, portant pour titre : *de la Sainteté des Devoirs de l'état monastique*. Ce religieux bizarre, plus misanthrope que chrétien, prétendait que les moines ne devaient ni lire ni écrire. C'était faire l'apologie de l'ignorance, et ajouter au fléau de l'état monastique la nullité absolue d'une multitude d'hommes qui auraient rongé la société sans lui rendre aucun service. Le bénédictin répondit avec sagesse à cet étrange sentiment du réformateur de la Trappe. Quoique savant et judicieux, Mabillon ne put s'empêcher de payer le tribut à sa robe : il a fait imprimer une *Lettre sur la vérité de la sainte larme de Vendôme*. Ce savant était un véritable modèle de vertu : quoique moine, il était sobre ; et quoique bien venu des grands, il ne songea jamais à sa fortune. *Colbert* voulant lui donner une pension de deux mille livres, il la refusa, en disant : *Que penserait-on si, étant pauvre et né de*

parens pauvres, je recherchais dans la religion ce que je n'aurais pas obtenu dans le siècle ? Il était de la modestie la plus grande. Un étranger ayant été consulter le savant *Ducange*, celui-ci l'envoya à *Mabillon*; son ami et son rival en érudition. *On vous trompe quand on vous adresse à moi*, dit le bénédictin; *allez voir M. Ducange. C'est lui-même qui m'adresse à vous*, observa l'étranger. *Il est mon maître*, répliqua *Mabillon*: *si cependant vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sais.* Ce savant, si célèbre et si modeste, mourut à Paris, dans l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, en 1707, à soixante-quinze ans, d'une rétention d'urine.

LEUWENHOECK, PHYSICIEN,

Né en 1632.

ANTOINE DE LEUWENHOECK, né à Delft, s'acquit une grande réputation par ses expériences et ses découvertes en physique. On a de lui en latin les *Secrets de la Nature découverts*, 4 vol. in-quarto, et des *Lettres* à la Société royale de Londres. Il

excellait à tailler des verres pour les microscopes et les lunettes. Il mourut en 1723, à quatre-vingt-onze ans.

LULLI, CÉLÈBRE MUSICIEN,

Né en 1633.

JEAN-BAPTISTE LULLI fut amené très-jeune, par un de nos officiers, de Florence, sa patrie, en France, où il commença à donner le goût de la bonne musique. Il jouait supérieurement du violon; et Louis XIV, qui le prit à son service, lui donna l'inspection sur ses musiciens qui jouaient de cet instrument. En 1672, l'abbé *Perrin* lui céda son privilège pour le spectacle de l'Opéra. Ce fut alors que sa réputation s'étendit, et qu'il fut connu comme l'un des meilleurs compositeurs de son temps. Le roi l'ennoblit, et il obtint encore de ce prince d'être reçu secrétaire à la chancellerie, malgré l'opposition de tous les membres de cette compagnie. Comme *Louvois* reprochait à Lulli sa témérité de briguer une place dans un corps auquel ce ministre était associé, lui qui n'avait d'autre recommandation que celle de faire rire :

Eh tête-bleue ! répondit Lulli, *vous en feriez autant si vous pouviez.* La modestie n'était pas sa vertu favorite : ses mœurs aussi n'étaient rien moins que réglées ; et il avait tout l'empirement puéril et les manies qu'on reproche à plusieurs musiciens. C'était un fort bon mime et un excellent amuseur de société, si je puis me servir de cette expression. Molière lui disait quelquefois : *Lulli, faisons nous rire.* Son physique et son genre d'esprit prêtaient beaucoup à cette sorte de talent : il était petit, d'assez mauvaise mine et d'un extérieur négligé, ou plutôt en désordre. Ses petits yeux bordés de rouge, qu'on voyait à peine, marquaient ensemble beaucoup d'esprit et plus de malignité encore. Il mourut à Paris en 1687, à cinquante-quatre ans, pour s'être frappé rudement le bout du pied en battant la mesure avec sa canne. Le genre de corruption que la débauche avait mis dans son sang fit empirer le mal. Au premier danger, Lulli consentit à livrer à son confesseur un opéra nouveau, *Achille et Polyxène.* Le confesseur le brûla. Quel-

ques jours après, Lulli se portant mieux, un prince, qui aimait ce musicien, fut le voir. Eh quoi ! Baptiste, lui dit-il, tu as jeté ton opéra au feu ? Tu étais bien fou de croire un janséniste qui rêvait, et de brûler une si belle musique. *Paix ! paix ! monseigneur,* lui répliqua Lulli à l'oreille ; *je savais bien ce que je faisais ; j'en avais une seconde copie.* Une rechute opéra bientôt un changement réel en lui : déchiré des plus violens remords, il se fit mettre sur la cendre, la corde au cou, fit amende honorable, et chanta les larmes aux yeux : *Il faut mourir, pécheur !* (*Dict. hist.*)

SAINT-AMAND, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1634.

Ce poète n'est connu aujourd'hui que par les traits satyriques que Boileau lança contre lui ; et c'est pour cette raison seule que nous plaçons ici son nom. Quoique fils d'un chef d'escadre, il vécut presque toujours dans la pauvreté, et dut ce sort rigoureux à son inconstance, à ses voyages, et à sa manie de rimer. C'était un mauvais

poète dans toute la force du terme ; et Boileau a très-bien fait de marquer ses ouvrages du sceau du ridicule ; mais il est très-répréhensible lorsqu'il le raille sur sa misère : ces sortes de plaisanteries annoncent la dureté du cœur et la bassesse de l'ame. Moquez-vous des vices et des travers d'un homme ; mais de sa misère ! de son malheur ! de ses souffrances ! c'est une barbarie, une action digne de mépris. *Marc-Antoine-Gérard de Saint-Amand*, né à Rouen, mourut en 1690, du chagrin, dit-on, qu'il éprouva de ce que Louis XIV n'avait pu supporter la lecture de son poème de *la Lune*, dans lequel il louait ce prince de savoir bien nager. Ses *poésies* ont été recueillies en trois volumes. La pièce la plus considérable est son *Moyse sauvé* ; et la meilleure, l'ode sur *la Solitude*.

SAINT-AULAIRE, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1644.

FRANÇOIS-JOSEPH DE BEAUPOIL, marquis de *Saint-Aulaire*, ne s'avisa d'être poète que dans un âge déjà avancé ; et il

ne le fut que par esprit de société, c'est-à-dire par circonstance. Il est même à remarquer que les vers les plus délicats qui lui sont échappés n'ont été faits que lorsqu'il n'était plus que nonagénaire. La duchesse du *Maine* l'avait appelé à sa cour, dont il fit les délices pendant quarante ans, par les charmes de son esprit et de sa conversation. Ce fut pour cette princesse qu'il fit, en jouant au *secret*, ce joli impromptu si connu :

La divinité qui s'amuse

A me demander mon secret,

Si j'étais Apollon, ne serait point ma muse ;

Elle serait Thétis.... et le jour finirait.

« *Anacréon*, moins vieux, observe *Voltaire*, fit de moins jolies choses. » Saint-Aulaire fut reçu à l'Académie française en 1706, et mourut en 1742, à quatre-vingt-dix-huit ans.

MASCARON, ORATEUR FRANÇAIS,

Né en 1634.

JUDES MASCARON, né à Marseille, d'un avocat au parlement d'Aix, entra chez les oratoriens, et se fit bientôt connaître par ses *sermons*. Sa réputation le fit appeler à la cour, et il s'y distingua autant par sa franchise à dire des vérités utiles, que par son éloquence. Quelques courtisans crurent faire leur cour à Louis XIV, en attaquant la liberté avec laquelle l'orateur s'expliquait dans la chaire ; mais le roi leur ferma la bouche en disant : *il a fait son devoir, faisons le nôtre*. L'évêché de Tulles fut la récompense de ses talens. Le nouvel évêque avait toutes les vertus qui conviennent à cet état et aux circonstances où il se trouvait : son diocèse était plein de calvinistes ; il ne les persécuta point, il tâcha de les persuader, et eut la consolation de réussir en grande partie. Il s'occupa aussi beaucoup des pauvres, et fonda pour eux un hôpital à Agen. Voici le jugement que Desfontaines porte sur les ouvrages de ce prélat : « L'éloquence de

Mascarion est fort différente de celle de Fléchier et de Bossuet ; il n'a ni l'élégance de l'un ni la force de l'autre ; plus nerveux, plus élevé, moins délicat, moins poli que le premier ; aussi sublime que le second ; moins judicieux que l'un et l'autre. L'oraison funèbres de *Turenne* est son chef-d'œuvre, et celle du chancelier de *Séguier* est assez belle ; les autres sont fort défectueuses, et peuvent à peine se lire. »

BOURSAULT, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1638.

EDME BOURSAULTS est distingué dans les lettres sans avoir fait d'études, et sans jamais avoir su le latin. Il ne savait même que le patois Bourguignon, lorsqu'il vint, dans sa treizième ou quatorzième année, à Paris. La nature fit tout en lui, et la lecture développa ce qu'il devait à cette première mère des talens. Ayant fait, par ordre de Louis XIV, un livre assez médiocre, intitulé *de la véritable Étude des Souverains*, le roi en fut si content, qu'il l'aurait nommé sous-précepteur de *Monseigneur*, si Boursault eût possédé

la langue latine. Ce poète, qui avait l'esprit aussi facile qu'enjoué, entreprit une *gazette en vers*, qui fut très-accueillie par la cour et la ville, et qui plut tellement à Louis XIV, que ce prince donna à l'auteur une pension de deux mille francs. Malheureusement Boursault s'avisa de faire un conte sur la barbe d'un capucin. Un cordelier espagnol, confesseur de la reine, qui n'aimait pas que l'on plaisantât sur sa barbe et sur celle de ses confrères, porta des plaintes sérieuses, comme s'il se fût agi de la religion; et Boursault vit sa pension et sa gazette supprimées. Il obtint peu après un nouveau privilège pour une nouvelle gazette, qui fut aussi supprimée pour une autre peccadille. Il devint alors receveur des tailles à Montluçon; et c'est dans cette ville qu'il mourut d'une colique violente, à soixante-trois ans, en 1701. On a de lui plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue et l'on joue encore *Esopé à la ville*, *Esopé à la cour*, et *le Mercure galant*.

CHAULIEU, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1639.

GUILLAUME AMFRIE DE CHAULIEU est chez nous ce qu'Anacréon fut chez les Grecs, un poète plein de graces et un homme ami des plaisirs. Les agrémens de son esprit et la gaieté de son caractère lui méritèrent l'amitié des ducs de Vendôme. Ces princes le mirent à la tête de leurs affaires, et lui donnèrent pour 30,000 liv. de rentes en bénéfices. L'abbé savait parfaitement se faire honneur de cette fortune; ses amis en jouissaient autant que lui. Il recevait dans son appartement du Temple une société choisie de gens de lettres et d'esprit, qu'il charmait par son enjouement et les qualités de son cœur. Le grand-prieur allait souper chez lui comme chez un ami. C'était au milieu des plaisirs et pour les plaisirs mêmes que Chaulieu faisait des vers : ce ne sont, la plupart, que de petites pièces où l'on trouve toujours, avec les négligences les moins pardonnables, de l'enjouement, de la naïveté, une philosophie facile, quelquefois profonde, et

surtout un tour heureux qui donne un nouveau prix à ce qu'elles ont de bon. Voltaire, dans son *Temple du Goût*, l'appelle le premier des poètes négligés. Il faut cependant reprocher à cet aimable abbé d'avoir mené une vie un peu trop joyeuse, et d'avoir trop chanté la morale qui réglait ses actions. Il mourut en 1720, à quatre-vingt-un ans.

BRUEYS, AUTEUR COMIQUE,

Né en 1640.

DAVID-AUGUSTIN BRUEYS fut élevé dans le calvinisme, et écrivit d'abord contre *Bosuet* : celui-ci le convertit, et Brueys écrivit alors contre le ministre *Jurieu*. S'il n'eût fait que des ouvrages de ce genre, il y aurait long-temps que son nom reposerait dans l'oubli : il travailla pour le théâtre, et deux petites pièces l'ont placé parmi nos bons auteurs comiques. Son *Grondeur* est une pièce charmante, qui vaud mieux que la plupart des petites pièces de Molière ; et l'*Avocat patelin*, comédie ancienne, à laquelle il a donné les charmes de la nouveauté sans lui rien faire perdre de sa naï-



C. Fleury.



A. Coizevox.



G. Edelinck.



L. Moreri.



Beauchateau.



Mentfleury.

veté primitive, est un de ses ouvrages qu'on revoit toujours avec plaisir. Il a fait plusieurs autres pièces qui contiennent de bonnes choses, mais qui ont moins réussi. Celles qui sont en vers sont les moins estimées. Ses *tragédies* sont entièrement mauvaises. Cet auteur a souvent travaillé en société avec son ami *Palaprat*; mais ce dernier, quoique plein d'esprit et d'enjouement, n'avait pas tout-à-fait autant de talent que l'autre. Brueys mourut à Montpellier, en 1723, dans sa quatre-vingt-troisième année.

FLEURY, HISTORIEN,

Né en 1640.

CLAUDE FLEURY, natif de Paris, fut d'abord avocat, et prit ensuite l'état ecclésiastique, qui convenait mieux à son humeur paisible et à son amour pour l'étude. Il devint précepteur du prince de *Conti*, et ensuite du duc de *Vermandois*. Ses soins auprès de son élève lui valurent l'abbaye de Loc-Dieu et la place de sous-précepteur des ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* et de *Berri*. « Associé de Fénélon dans ce noble

emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agrément, et par ses exemples plus persuasifs que ses leçons. Louis XIV lui donna pour récompense, en 1706, le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye de Loc-Dieu. S'il avait ambitionné de plus grands bien et des dignités plus relevées, il les aurait eus : mais son désintéressement égalait ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui, en 1616, pour la place de confesseur de Louis XV, parce qu'il n'était ni moliniste, ni janséniste, ni ultramontain. Ce choix fut approuvé de tout le monde. L'abbé Fleury mourut d'apoplexie en 1723, dans sa quatre-vingt-troisième année. » Les ouvrages de cet homme vertueux portent l'empreinte de son caractère juste et sans passion. Le plus célèbre est l'*Histoire Ecclésiastique*, en vingt volumes in-4°. L'abbé de Longuerue prétend qu'il ne travaillait à ce grand ouvrage qu'à mesure qu'il étudiait l'histoire de la religion. Lenglet du Fresnois ajoute que ce

sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte et bien suivie. Le style en est simple, souvent négligé, languissant, même monotone ; mais il a une douceur qui plaît. Il ne faut pas chercher un historien philosophe dans cet ouvrage, un critique qui sache démêler les vérités des fables. Fleury rapporte avec franchise et bonne foi tout ce qui sort des lois communes de la nature. Les plus grands prodiges n'ont rien qui l'étonne : pour peu qu'on lui affirme qu'ils ont eu lieu, il les affirme à son tour. Mais il est sage et judicieux quand il ne s'agit que d'événemens ordinaires ; et son caractère de prêtre ne lui a point fait trahir la vérité en dissimulant les dérèglemens du clergé et les fautes des souverains pontifes. Cette franchise, signe non équivoque de sa probité, n'a pas manqué de lui faire quelques ennemis. Parmi les autres ouvrages de l'abbé Fleury, on remarque *les Mœurs des Israélites*, celles des *Chrétiens*, et le *Catéchisme historique*, ou *l'histoire des*

COISEVOX, SCULPTEUR FRANÇAIS,

Né en 1640.

ANTOINE COISEVOX naquit à Lyon, et devint, par ses talens, chancelier de l'académie de Peinture et de Sculpture. Les ouvrages sortis de son ciseau sont estimés, et ornent plusieurs édifices publics. Il mourut en 1720.

LES AUDRAN, CÉLÈBRES GRAVEURS.

LA famille des *Audran* a acquis de la célébrité dans la gravure, et *Gérard* passe généralement pour le plus grand artiste de son genre. Il naquit à Lyon en 1640, d'un graveur, qui lui donna les premières leçons de son art. Il se perfectionna à Rome, dans un séjour de deux ans. Revenu à Paris, *Lebrun* le choisit pour graver ses batailles d'*Alexandre*. Le talent du graveur fit beaucoup valoir celui du peintre : les étrangers, à la vue des estampes, prirent de *Lebrun* une idée plus grande encore que ses ouvrages ne l'auraient fait naître : on ne voyait que sa riche composition et une correction savante ; mais quand on

vit sa mauvaise couleur, on revint beaucoup de l'idée qu'on s'était formée. Les plus belles pièces de *Gérard Audran*, après les batailles, sont six feuilles de la coupole du Val-de-Grace, gravées sur des dessins de *Mignard*. On a encore de lui de grands morceaux d'après le même peintre et d'après *le Poussin*. Tous ses ouvrages sont remarquables par la correction du dessin, la force du burin et le grand goût de sa manière. Ce célèbre artiste mourut à Paris en 1703, dans sa soixante-troisième année.

Son parent, *Claude Audran*, né comme lui à Lyon, fut peintre d'histoire et professeur de l'académie de Peinture. *Lebrun* l'employa dans plusieurs ouvrages, et surtout dans les quatre grands tableaux des batailles. Il mourut à quarante-deux ans, en 1684.

Jean Audran, aussi né à Lyon, se fit, après *Gérard*, un grand nom dans la gravure : nous avons de lui plusieurs morceaux très-estimés, d'après les meilleurs maîtres. Il mourut en 1756, à quatre-vingt-neuf ans. On connaît encore d'autres

artistes célèbres du même nom et de la même famille.

EDELYNCK, GRAVEUR,

Né en 1641.

GÉRARD EDELYNCK, né à Anvers, y apprit les premiers élémens de son art, et vint en France perfectionner et déployer ses talens. Louis XIV l'y attira par ses bienfaits. Il fut choisi pour graver la *Sainte Famille de Raphaël*, et l'*Alexandre visitant la famille de Darius*, par Lebrun. Ces morceaux sont de toute beauté, et ne le cèdent aux originaux qu'autant qu'un des deux genres le cède à l'autre. Après ces deux estampes, la plus recherchée est sa *Madeleine renonçant aux vanités du monde*, d'après Lebrun. Il a fait aussi un grand nombre de portraits que l'on estime beaucoup. Il mourut en 1707.

BARBIER D'AUCOUR, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1640.

JEAN BARBIER D'AUCOUR, né à Langres, des parens pauvres, se tira de l'ob-

scureté par ses talens. Il fut d'abord répétiteur au collège de Lisieux, et s'adonna ensuite au barreau, où il se distingua par son éloquence. L'ouvrage qui le fait placer parmi les écrivains, est intitulé : *Sentimens de Cléanthe sur les entretiens d'Ariste et d'Eugène*, par le Père Bouhours. Ce livre est regardé comme un modèle de la critique la plus juste et la plus ingénieuse. Barbier d'Aucour mourut dans sa cinquante-troisième année, en 1694.

BANIER, TRADUCTEUR,

Né en 1642.

ANTOINE BANIER, né à Clermont en Auvergne, s'est fait un nom par ses *explications* de la fable et par sa traduction des *Métamorphoses d'Ovide*. Cependant ses explications ont paru plus ingénieuses que convaincantes, et sa traduction est encore loin de l'auteur original. Il fut de l'Académie des Inscriptions, et mourut à soixante-neuf ans.

LA MONNOYE, ÉCRIVAIN FRANÇAIS.

Né en 1641.

BERNARD DE LA MONNOYE naquit à Dijon, fut destiné au barreau, et passa sa vie à faire des vers. Il se fit cependant recevoir correcteur en la chambre des comptes de Dijon ; mais l'exercice de cette charge ne l'empêcha point de se livrer à son goût dominant. Toutes ses poésies ne sont pas d'un mérite égal. Parmi un grand nombre de faibles, on n'en trouve que quelques-unes de véritablement bonnes, et que l'on distingue pour les graces. Son style languit quelquefois, devient prosaïque, et manque souvent de cette chaleur qui caractérise les bons ouvrages. La Monnoye, après avoir été couronné cinq fois par l'Académie française, en devint membre en 1713. La poésie ne fit pas sa principale occupation ; il se livra aussi aux recherches de l'érudition, et orna de notes instructives plusieurs ouvrages dont il donna de nouvelles éditions. Il savait le grec, le latin, l'italien et l'espagnol. C'était un homme ami des plaisirs, et qui s'inquiétait

peu de l'avenir. Le fameux système de Law lui enleva sa petite fortune et le plongea dans la misère sans altérer son enjouement. Le duc de *Villeroy* répara un peu ce malheur, en lui faisant une pension de six cents livres. Ce littérateur estimable mourut en 1627, à quatre-vingt-huit ans.

MORÉRI, BIOGRAPHE FRANÇAIS,

Né en 1643.

LOUIS MORÉRI, né en Provence, commença par prêcher la controverse, et publia une mauvaise allégorie intitulée *Le Pays d'Amour*, qui n'annonçait nullement l'écrivain qui devait composer l'un de nos plus lourds dictionnaires. Ce dictionnaire parut pour la première fois en un volume in-folio, en 1673. La seconde édition fut en deux : cette édition coûta la vie à l'auteur, qui, épuisé par un travail forcé, mourut en 1680, à trente-huit ans. Cet ouvrage, réformé et considérablement augmenté, porte encore son nom, et n'est plus de lui. C'est une nouvelle ville, dit *Voltaire*, bâtie sur l'ancien plan. La dernière édition est en dix volumes in-folio.

DANGEAU,
Né en 1643.

LOUIS COURCILLON DE DANGEAU, membre de l'Académie française, abbé de Fontaine-Daniel et de Clermont, imagina plusieurs *méthodes* pour apprendre l'histoire, la géographie, la grammaire et quelques autres sciences. Il mourut en 1723.

Son frère *Philippe de Courcillon*, marquis de Dangeau, né en 1638, se fit remarquer à la cour par son esprit, et surtout par sa probité. Il nous reste de lui des *Mémoires* qui contiennent des anecdotes curieuses, mais dont il faut quelquefois se défier. M^{me} de Genlis les a abrégés, mais en conservant des minuties puériles, et qui ne sont propres qu'à rendre un livre ridicule.

LEMERY, CHIMISTE FRANÇAIS,
Né en 1645.

NICOLAS LEMERY, né à Rouen, d'un procureur au parlement, se livra à l'étude de la chimie, et donna à cette science une forme qu'elle n'avait pas avant lui. Il ouvrit des cours publics, d'où sortirent pres-

que tous les chimistes français qui se distinguèrent dans la suite. Ses grands services et ses vertus ne l'empêchèrent pas de sentir le coup terrible que la révocation de l'édit de Nantes porta aux protestans : il fut obligé, à cause de sa religion, de se réfugier en Angleterre, où il mourut en 1715. Ses ouvrages sont : un *Cours de Chimie*, une *Pharmacopée*, et un *Traité des Drogues simples*.

Son fils, *Louis Leniery*, marcha sur ses traces, et fut pendant trente-trois ans médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris. Son *Traité des alimens* est estimé. Il mourut en 1743, à soixante-six ans.

BEAUCHATEAU, ENFANT CÉLÈBRE,

Né l'an 1645.

FRANÇOIS-MATHIEU-CHATELET DE BEAUCHATEAU, fils d'un comédien, parut un prodige dès ses plus jeunes années. Il n'avait que huit ans qu'on le mettait déjà au rang des poètes. A douze il publia un petit recueil de poésies, qui n'est remarquable que par l'âge de l'auteur. Dans sa quatorzième année il passa en Angleterre avec un

prêtre apostat, et ensuite en Perse, d'où il ne revint pas. Le reste de sa vie est enseveli dans l'oubli le plus profond.

MONTFLEURY, COMÉDIEN FRANÇAIS,

ZACHARIE JACOB, dit *Montfleury*, d'une famille noble d'Anjou, fut si passionné pour la comédie, qu'il suivit une troupe de comédiens qui courait les provinces, et prit, pour déguiser son véritable nom, celui de Montfleury. Son talent le fit entrer dans la troupe de l'hôtel de Bourgogne. Il joua dans les premières représentations du *Cid*, et composa lui-même une tragédie intitulée *la Mort d'Asdrubal*. On attribue sa mort aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'*Oreste* dans *Andromaque*. C'était un homme extrêmement gros, dont *Cyrano de Bergerac* disait : *Il fait le fier, parce qu'on ne peut pas le bâtonner tout entier en un jour*. Son fils, *Antoine Montfleury*, destiné d'abord au barreau, suivit aussi la carrière du théâtre, et fit un grand nombre de comédies médiocres, parmi lesquelles on distingue *la Femme juge et partie*, *la Fille capitaine*, *la Sœur ridi-*

cule, *Crispin gentilhomme*, *le Mari sans femme*, et *le Bon Soldat*. Il était né en 1640, et mourut en 1685.

GALLAND, SAVANT FRANÇAIS,

Né en 1646.

ANTOINE GALLAND, né à Rollo en Picardie, de parens pauvres, se tira de l'obscurité par ses talens pour les langues orientales. *Colbert* l'envoya dans le Levant. Il en revint avec une quantité de manuscrits, d'inscriptions et de dessins de monumens, et avec une connaissance plus profonde de l'arabe et des mœurs des Orientaux. On lui donna une chaire de professeur au collège royal, et une place à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il a fait plusieurs traductions de l'arabe ; mais aucune n'eut autant de succès que celle des *Mille et une Nuits*, ouvrage qui, s'il est du même auteur, annonce une imagination immense. Le style en est simple, mais sans grace et sans correction. Dans les deux premiers volumes de ces *Contes* l'exorde était toujours : *Ma chère sœur si vous ne dormez pas, dites-*

nous un de ces contes que vous savez. Des jeunes gens, que cette répétition ennuyait, s'avisèrent, dans une nuit qu'il faisait très-froid, d'aller frapper à la porte de l'auteur, qui accourut en chemise à sa fenêtre. Après l'avoir fait morfondre quelque temps à lui demander s'il était bien M. Galland, auteur des *Mille et une Nuits*, et s'il était levé, ils finirent la conversation par lui dire : *Monsieur Galland, si vous ne dormez pas, faites-nous un de ces contes que vous savez.* Galland sentit le ridicule de l'exorde de ses *Nuits*, et il effaça presque toutes ces répétitions. Ce savant mourut en 1715, à soixante-neuf ans.

HAMILTON,

Né en 1646.

ANTOINE, comte d'HAMILTON, de l'ancienne maison de ce nom en Écosse, naquit en Irlande, et passa en France avec sa famille, qui avait suivi *Charles II.* Lorsque ce prince fut rétabli sur le trône, il retourna en Angleterre, et se vit encore forcé de quitter ce royaume à la chute de *Jacques II.* Il se fixa alors en France, et



y mourut en 1720, à soixante-quatorze ans. Ce seigneur s'est fait connaître dans les lettres par de petites pièces de vers où l'on trouve de la facilité, de la grace, de l'esprit, et plus de négligences encore. Le seul morceau que l'on cite est une *épitre* au comte de Grammont et Chapelle. *Chaulieu* n'ont rien de plus naïf, de plus délicat et de plus élégant. Il fit aussi quelques contes, parmi lesquels on distingue celui du *Bélier*; et les *Mémoires du comte de Grammont*, écrit du style le plus gai et le plus agréable.

DUFRESNY, POÈTE COMIQUE,

Né en 1648.

CHARLES RIVIÈRE DUFRESNY passait pour le petit-fils de Henri IV, et lui ressemblait assez. Nous ne le connaissons aujourd'hui que comme poète; mais il aimait et cultivait tous les arts: il était musicien et dessinateur; il a composé la musique de plusieurs de ses poésies, et excellait dans l'art de distribuer les jardins. Ce talent lui valut le brevet de contrôleur des jardins du roi, et le privilège d'une manu-

facture de glace. C'eût été la fortune d'un autre ; Dufresny ne pouvait être satisfait de rien : les plus grandes sommes n'auraient pas fatigué sa prodigalité ; il céda son privilège , dans un moment de besoin , pour très-peu de chose. Il se fit rembourser en même temps une rente viagère de mille écus , que Louis XIV avait ordonné aux entrepreneurs de lui faire. Ce prince disait : *Il y a deux hommes que je n'enrichirai jamais, Dufresny et Bontems.* C'étaient ses deux valets de chambre , et tous deux très dissipateurs. Dufresny finit par vendre toutes ses charges afin d'être plus libre , et se mit à travailler pour le théâtre. Toujours heureux sans jamais savoir profiter des occasions , il obtint en 1710 le privilège du *Mercurie galant* , qu'il recéda bientôt après pour une pension. Dans le temps du *système* , se trouvant ruiné sans ressources , il s'avisa de présenter au duc d'Orléans , régent , un placet ainsi conçu : *Monseigneur , il importe à la gloire de Votre Altesse Royale qu'il reste dans le monde un homme assez pauvre pour retracer à la nation la misère dont*

vous l'avez tirée ; je vous supplie donc de me laisser dans mon état. Le prince mit au bas : *Je refuse* , et fit donner deux cent mille livres à Dufresny , qui en fit bâtir une maison qu'il appela *la Maison de Pline*. Ce poète dissipateur mourut en 1724 , à soixante-seize ans. Ses *œuvres* , recueillies en six volumes , se composent de pièces de théâtre , de *poésies* , de *nouvelles* , et d'un petit ouvrage intitulé : *Amusemens sérieux et comiques*. Les pièces de théâtre que l'on joue encore sont *l'Esprit de contradiction* , *la Réconciliation normande* , *le double Veuvage* , *le Mariage fait et rompu* , *le Dédit* , et *la Coquette de village*. On comptera toujours parmi nos chansons les plus agréables *la Dormeuse* , et celle qui commence ainsi : *Philis plus avare que tendre* , etc.

DANIEL , HISTORIEN FRANÇAIS ,

Né en 1649.

GABRIEL DANIEL , né à Rouen , prit l'habit de jésuite , et s'occupa de l'étude de l'histoire de France la plus grande partie de sa vie. Avant de donner celle qu'il

écrite, il publia une critique amère de celle de Mézerai, dans l'intention de la faire tomber, ce qui ne put lui réussir. Il prouva seulement que Mézerai est souvent inexact, et qu'il se livre quelquefois à son humeur et à ses préventions. Il ne sut pas lui-même échapper aux siennes : si le récit des premiers règnes est assez impartial, celui des derniers montre beaucoup trop le jésuite. Son ouvrage est en dix-sept volumes *in-quarto*. « On lui a reproché, dit Voltaire, que sa diction n'est pas toujours assez pure ; que son style est trop faible ; qu'il n'intéresse pas, qu'il n'est pas peintre ; qu'il n'a pas assez fait connaître les usages, les mœurs, les lois ; que son histoire est un long détail des opérations de guerre dans lesquelles un historien de son état se trompe presque toujours. En lisant son histoire de Henri IV, on est tout étonné de ne pas trouver ce prince un grand homme, et de voir à côté de ses actions la vie entière et fort inutile du révérend Père Cotton. » Daniel a fait quelques autres ouvrages : une *Histoire de la Milice française*, deux volumes

in-quarto ; le *Voyage au monde de Descartes*, critique assez ingénieuse, et un *Abrégé de sa grande Histoire*, en neuf volumes *in-douze*. Cet auteur mourut à Paris, en 1728, à soixante-dix-neuf ans.

DACIER, SAVANT FRANÇAIS,

Né en 1651.

ANDRÉ DACIER naquit à Castres dans le sein du calvinisme. Lorsqu'il achevait ses études à Saumur, sous Tanneguy Lefèvre, il eut occasion de connaître la fille de cet habile professeur, et en devint amoureux. Leurs goûts, leurs études et leurs sciences étaient les mêmes : ils devinrent époux, et continuèrent de cultiver les lettres avec ardeur. En 1685, deux ans après leur mariage, ils abjurèrent le protestantisme. Le duc de Montausier les mit alors sur la liste des savans destinés à commenter les anciens auteurs pour l'usage du Dauphin. L'académie des Inscriptions et l'Académie française accueillirent Dacier dans le courant de l'année 1695. On lui avait déjà confié la garde du cabinet des antiques, comme au savant le plus digne d'oc-

euper cette place. Il mourut en 1712, à soixante-onze ans. Nous avons de lui plusieurs traductions d'auteurs grecs et latins : la plus importante est celle des *Vies des Hommes illustres de Plutarque*, plus fidèle que celle d'Amyot, mais moins agréable et par conséquent moins lue. Il a traduit le *Manuel d'Epictète*, une partie des *OEuvres de Platon*, celles d'*Hippocrate*, les *Réflexions morales de l'empereur Antonin*, et les *Poésies d'Horace*, qu'il serait difficile de reconnaître, tant la traduction ressemble peu à l'original. Dacier était un homme extrêmement savant, mais sans goût et presque sans style. Il entend très-bien les mots et même les pensées de ses auteurs ; mais il ne connaît ni leur esprit ni leurs graces. Pavillon disait de lui que *c'était un gros mulet chargé de tout le bagage de l'antiquité*.

TALLARD, MARÉCHAL DE FRANCE,

Né en 1652.

CAMILLE D'HOSTUN, comte de Tallard, se distingua de bonne heure dans les armes. En 1674, Turenne, connaissant sa valeur

et son mérite, lui confia le corps de son armée aux combats de Mulhausen et de Turkeim. Après s'être distingué en diverses occasions, il fut élevé au grade de lieutenant-général en 1693. Il était aussi habile négociateur que brave guerrier ; il fut envoyé comme ambassadeur, en 1687, en Angleterre, où il conclut le traité de partage pour la succession de *Charles II*. La guerre s'étant rallumée, il commanda sur le Rhin en 1702 ; le bâton de maréchal de France lui fut accordé l'année d'après. Cette campagne avait été très-brillante pour lui ; mais il fut beaucoup moins heureux en 1704. Envoyé avec environ 30,000 hommes pour s'opposer à *Marlborough* et se joindre à l'électeur de Bavière, il rencontra l'armée ennemie, livra le combat, et fut battu ; il fut même fait prisonnier en courant pour rallier quelques escadrons : la faiblesse de sa vue en fut cause ; il prit un corps de troupe ennemie pour un des nôtres. On le conduisit en Angleterre, où il servit beaucoup la France en détachant la reine *Anne* du

parti des alliés, et en faisant rappeler Marlborough. De retour à Paris en 1712, il fut créé duc; en 1726, on le nomma secrétaire d'état, et il mourut deux ans après, dans sa soixante-seizième année. C'était un guerrier plein de valeur et un bon général; mais son caractère présomptueux gâtait toutes ses belles qualités.

BARON, COMÉDIEN FRANÇAIS,

Né en 1653.

MICHEL BOYRON, dit *Baron*, passe pour l'un des plus grands comédiens qui ont illustré la scène française. Son père, d'abord marchand à Issoudun, s'était ensuite fait comédien, et jouait les héros. En faisant le rôle de *don Diègue*, son épée lui tomba des mains, comme la pièce l'exige; et la repoussant du pied avec indignation, il en rencontra malheureusement la pointe, dont il eut le petit doigt piqué. Cette blessure fut d'abord traitée de bagatelle; mais la gangrène, qui y parut, nécessitant qu'on lui coupât la jambe, il ne le voulut jamais souffrir : *Non, non*, dit-il,

un roi de théâtre se ferait huer avec une jambe de bois. Il mourut en 1655. Le petit Baron n'avait alors que deux ans. La misère fut le partage de son enfance, et semblait lui annoncer un sort aussi malheureux pour toute sa vie. Une femme nommée *la Raisin*, qui courait la province avec une troupe d'enfans, reçut Baron, et se trouva très-bien des talens du petit comédien : elle vint les faire briller à Paris. *Molière* ayant vu cet enfant, le prit en amitié, le retira des mains de l'intrigante où il était, lui fit donner une éducation soignée, et l'admit dans sa troupe. La nature semblait avoir créé cet acteur exprès pour ses rôles : sa figure était noble, sa voix sonore, son geste naturel, et son goût, perfectionné par l'étude, porta son talent au plus haut degré. On l'appela d'une commune voix le *Roscius* de son siècle. Il n'était pas lui-même le dernier à faire son éloge; il disait avec un orgueil ridicule que *tous les cent ans on voyait un César, mais qu'il en fallait deux mille pour produire un Baron.* Il quitta le théâtre en 1691, avec une pension de mille écus que lui fai-

saît le roi. On rapporte qu'il fut sur le point de refuser cette pension, parce que l'ordonnance portait : *Payez au nommé Michel Boyron, dit Baron, etc.* A l'âge de soixante-huit ans, en 1720, il remonta sur le théâtre, et y parut avec autant d'avantage que dans sa jeunesse. Sa mort arriva neuf ans après, dans sa soixante-dix-septième année. Il avait voulu joindre la gloire d'auteur à celle de comédien : il a laissé trois volumes de pièces que l'on attribue, peut-être injustement, à d'autres plumes que la sienne. Les principales comédies de ce recueil sont *l'Andrienne*, *l'Homme à bonnes fortunes*, *la Coquette*, et *l'Ecole des Pères*.

LA FAMILLE DES BASNAGE, CÉLÈBRES
SAVANS.

La famille des *Basnage* tient un rang distingué dans la liste si nombreuse des érudits. *Benjamin Basnage*, ministre protestant à Carentan, sa patrie, en est le chef. On a de lui un *Traité de l'Eglise*. Il était né en 1580, et mourut en 1652. Ses deux fils, *Antoine* et *Henri*, culti-

vèrent aussi les sciences. *Henri*, qui avait embrassé le barreau, laissa également deux fils, qui furent plus célèbres que leur père. *Henri Basnage de Beauval*, l'aîné, avocat au parlement de Normandie, se réfugia en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, et y publia un *Traité de la Tolérance*. Il fit succéder l'*Histoire des ouvrages des savans aux Nouvelles de la république des lettres*, que Bayle avait discontinuées. C'était un critique sans fiel et sans fadeur; il donnait son jugement avec franchise, et le public était presque toujours de son avis. On a encore de lui une édition de *Furetière*, en trois volumes *in-folio*. Il mourut à la Haye en 1710, âgé de cinquante-un ans.

Son frère, *Jacques Basnage de Beauval*, est celui de cette savante famille qui se fit une plus grande réputation. Il exerça le ministère à Rouen, sa patrie, et ensuite en Hollande, où la révocation de l'édit de Nantes lui fit chercher une retraite. On a de lui divers ouvrages : l'*Histoire de l'Eglise*, en deux volumes *in-folio*, estimée de ceux de sa communion; l'*His-*

toire des Juifs depuis J.-C. jusqu'à présent, quinze volumes in-douze, qui eut un grand succès; la République des Hébreux, trois volumes in-quarto; les Antiquités judaïques, deux volumes in-quarto; l'Histoire des ordres de Chevalerie, quatre volumes in-quarto; les Annales des Provinces-Unies depuis la paix de Munster, deux volumes in-folio, etc. Quoique forcé de quitter sa patrie, Basnage lui fut toujours sincèrement attaché. Le duc d'Orléans, régent, qui le savait, et qui connaissait ses talens en politique, conseilla à l'abbé Dubois, qu'il envoya à la Haye en 1716, de se conduire par les avis de ce respectable savant. Les services qu'il eut alors occasion de rendre lui valurent la restitution de tous les biens qu'il avait laissés en France.

LES BERNOULLI, CELÈBRES
MATHÉMATICIENS.

JACQUES BERNOULLI naquit à Bâle en 1654. Son goût pour les mathématiques fut d'abord fortement contrarié par son

père, qui en voulait faire un ministre. Il fut obligé d'étudier en secret; mais cette contrainte ne l'empêcha pas de faire des progrès rapides. « Dès l'âge de dix-huit ans il résolut un problème qui avait embarrassé un vieux savant. A vingt-deux ans, étant à Genève, il apprit à écrire, par un moyen nouveau, à une fille qui avait perdue la vue deux mois après sa naissance. La philosophie de Descartes et celle du P. Mallebranche le dégoûtèrent de celle qu'il avait apprise dans les écoles. Il publia, en 1682, un Nouveau Système des Comètes, et une excellente dissertation sur la pesanteur de l'air. Ce fut environ vers le même temps que Leibnitz fit paraître, dans les journaux de Leipsick, quelques essais du nouveau Calcul différentiel, ou des infiniment petits, dont il cachait la méthode. Jacques Bernoulli, et Jean son frère, aussi grand géomètre que lui, devinèrent son secret; et cette méthode fut tellement perfectionnée dans leurs mains, que l'inventeur avoua qu'elle leur appartenait autant qu'à lui. Sa patrie, voulant s'attacher un citoyen

qui l'illustrait, le nomma professeur de mathématiques. L'académie des sciences de Paris se l'agrégea en 1699, et celle de Berlin en 1701. Il mourut en 1705, à cinquante-un ans. Son traité de *l'Art de conjecturer*, publié en latin après sa mort, et celui des *Infinis*, répandirent son nom dans toute l'Europe. »

Jean Bernoulli, son frère, fut aussi professeur de mathématiques à Bâle, et membre des académies des Sciences de Paris, de Berlin, de Londres et de Pétersbourg. Il n'avait que dix-huit ans lorsqu'il trouva avec son frère le *calcul différentiel*, d'après les idées vagues de *Leibnitz*. « En 1690, il vint à Paris pour y voir les philosophes : il fit connaissance avec *Mallebranche*, *Cassini*, *Lahire*, *Varignon*, et le marquis de *l'Hôpital*. Ce seigneur fut si charmé de l'entendre raisonner sur la géométrie, qu'il voulut le posséder tout seul : il l'emmena dans sa terre, et résolut avec lui les problèmes les plus difficiles de la géométrie. C'est dans cette solitude philosophique que Bernoulli inventa le *calcul exponentiel*. De retour, il

proposa différens problèmes aux mathématiciens, et décerna la couronne à *Newton*, à *Leibnitz* et au marquis de *l'Hôpital*, c'est-à-dire aux plus grands géomètres du siècle.... Il écrivit aussi sur la manœuvre des vaisseaux, et sur toutes les parties des mathématiques; il les enrichit de grandes vues et de découvertes nouvelles. Son sentiment sur les *forces vives*, adopté aujourd'hui par une partie des géomètres, eut beaucoup de contradictions à essuyer.... » Ce célèbre mathématicien, né en 1667 à Bâle, y mourut en 1748. Il laissa des enfans dignes de lui.

Nicolas Bernoulli eût sans doute acquis la réputation de son père; mais il mourut jeune à Pétersbourg, où *Pierre I^{er}* l'avait appelé pour remplir une chaire de professeur.

Daniel Bernoulli fut plus heureux : né en 1700, à Groningue, il mourut à Bale en 1782. Il fut de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe. On l'avait d'abord destiné au commerce; mais son penchant l'entraîna, comme ses parens, vers les mathématiques, qui lui acquirent un

nom aussi célèbre que ceux de son père et de son oncle.

NIEUWENTYT, PHILOSOPHE HOLLANDAIS,

Né en 1654.

BERNARD NIEUWENTYT naquit à West-graafdyck en Nord-Hollande. Son amour pour l'étude et son génie facile lui firent embrasser plusieurs sciences. Il fut mathématicien, médecin, et savant dans le droit. Ses ouvrages latins sont l'*Analyse des infinis*, et des *Considérations sur les principes du calcul différentiel*. Il refuta en hollandais *Spinosà*, et composa un livre célèbre qui a pour titre : *l'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la Nature*. Ce philosophe jouit de la plus haute considération parmi ses concitoyens : il fut, par leur choix, et sans qu'il l'eût désiré ; conseiller et bourgmestre de la ville de Purmerende, où il demeurait. Sa mort arriva en 1718, dans sa soixante-troisième année.

VERGIER, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1654.

JACQUES VERGIER, né à Lyon, fut, comme Chapelle, Lafare et Chaulieu, plus occupé de ses plaisirs que des lettres et de sa fortune. Il quitta l'habit ecclésiastique pour prendre l'épée, devint secrétaire d'état de la marine, commissaire-ordonnateur, et ensuite président de commerce à Dunkerque. La nonchalance, sa première divinité, l'empêcha d'aller plus loin ; mais c'était assez pour son ambition : elle l'empêcha aussi de se livrer plus qu'il ne fit aux muses, que cependant il aimait beaucoup : il avait peur que ce plaisir ne devint une occupation. Il fut assassiné par des voleurs, en 1720, dans sa soixante-troisième année, comme il revenait de souper de chez un de ses amis. Les poésies qu'il a laissées sont des *odes*, des *sonnets*, des *madrigaux*, des *épithalames*, des *épigrammes*, des *fables*, des *éptres*, des *cantates*, des *contes* et des *chansons*. Il a voulu imiter *La Fontaine* ; il a quelque chose de son heureux naturel, mais il

est loin de ses graces. Parmi ses *contes*, on en distingue trois; ses *chansons* de table sont pleines de naïveté et d'enjouement, mais ses autres poésies ne méritent presque aucune attention.

VERTOT, HISTORIEN,

Né en 1655.

RÉNÉ AUBERT DE VERTOT D'AUBOEUF, né en Normandie, se fit d'abord capucin malgré ses parens, passa ensuite chez les prémontrés, et en sortit de même pour ne porter que l'habit ecclésiastique. Ses ouvrages tiennent une place distinguée dans notre littérature. Son chef-d'œuvre est l'*Histoire des Révolutions romaines*. Ses meilleurs ouvrages après celui-là, sont les *Révolutions de Portugal* et celles de *Suède*. Son *Histoire de Malte* n'est pas écrite d'un style aussi brillant, et manque par l'exactitude des faits. Il a composé aussi l'*Histoire critique de l'établissement des Bretons dans les Gaules*; l'*Origine de la Grandeur de la Cour de Rome*, et plusieurs dissertations dans les *Mémoires de l'Académie des belles-lettres*. Vertot,

dans ses bons ouvrages, peut être comparé à *Quinte-Curce*; son style est clair, orné, rapide, et plein de chaleur. Ses narrations sont vives et faciles; on voit tout ce qu'il peint. Il possède surtout l'art si précieux d'intéresser et d'attacher; mais il ne s'assurait pas assez de la vérité des faits. Ses *Révolutions de Portugal* furent composées sur des mémoires infidèles; et ceux qu'on lui envoya pour la description du siège de Malte étant arrivés trop tard, il dit: *J'en suis bien fâché, mais mon siège est fait, je ne le recommencerai pas*. Les talens de ce savant lui firent de puissans protecteurs: il fut honoré des titres de secrétaire des commandemens de madame la duchesse d'Orléans Bade-Baden, de secrétaire des langues chez M. le duc d'Orléans, et il eut un logement au Palais-Royal. Le grand-maitre de Malte le nomma historiographe de l'ordre, l'associa à tous ses privilèges, et lui donna la permission de porter la croix. Il fut ensuite pourvu de la commanderie de Santeny. Il mourut en 1735, à quatre-vingts ans. C'était un

homme d'un caractère aimable, qui avait cette douceur de mœurs qu'on puise dans le commerce des compagnies choisies et des esprits ornés. Son imagination était brillante dans sa conversation comme dans ses écrits.

VOISIN, GARDE DES SCEAUX ET CHANCELIER DE FRANCE,

Né en 1656.

La probité a fait la réputation de *Daniel-François Voisin*, et il sut résister à l'impérieux Louis XIV quand son devoir l'y força. Ce monarque ayant fait grâce à un scélérat insigne, Voisin refusa de sceller les lettres. Le roi demanda les sceaux, et les rendit après en avoir fait usage. *Ils sont pollués*, dit le chancelier en les repoussant sur la table, *je ne les reprends plus*. QUEL HOMME! s'écria Louis XIV étonné; et il jeta aussitôt les lettres au feu. *Je reprend les sceaux*, dit alors Voisin, *le feu purifie tout*. Ce trait annonce le caractère le plus ferme et l'âme la plus noble. Ce n'est pas le seul de ce genre qui honore la mémoire de Voisin. Cet homme



Gilbert de Voisins.



J. Pitton de Tournesfort



G. de Forbin.



N. Coustou.



B. J. Saurin.



J. Vamere.



vertueux mourut subitement en l'an 1718,
 âgé de soixante-deux ans.

TOURNEFORT, CÉLÈBRE BOTANISTE

FRANÇAIS,

Né en 1656.

JOSEPH PITTON DE TOURNEFORT, né à Aix en Provence, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais, devenu libre par la mort de ses parens, il se livra tout entier à son amour pour l'étude des plantes. Il commença par parcourir les montagnes du Dauphiné et de la Savoie en 1678, et vint l'année d'après à Montpellier, où il se perfectionna beaucoup dans l'anatomie et la médecine. Un jardin des plantes, établi dans cette ville par *Henri IV*, lui fut d'un grand secours. De Montpellier il passa aux Pyrénées, où il se vit dépourillé deux fois par les miquelets espagnols, sans que ces accidens pussent diminuer son ardeur. Il courut dans les mêmes montagnes une autre aventure beaucoup plus dangereuse encore : une méchante cabane dans laquelle il s'était retiré, tomba tout-à-coup sur lui, et le tint enseveli pendant deux heures sous ses

débris; il y eût péri, si l'on eût tardé encore quelque temps à le retirer. En 1683, il fut appelé à Paris, et chargé de professer la botanique au Jardin des Plantes. Cet emploi ne l'empêcha pas de faire plusieurs voyages en Espagne, en Portugal, en Hollande et en Angleterre. L'académie des Sciences lui ouvrit ses portes en 1692, et le roi l'envoya en 1700 en Grèce, en Asie, non-seulement pour chercher des plantes, mais encore pour y recueillir des observations sur toutes les parties de l'histoire naturelle, sur la géographie ancienne et moderne, et même sur les mœurs, la religion et le commerce des peuples. Son *Voyage*, très-curieux et bien écrit, forme trois volumes *in-octavo*. Son principal ouvrage sur la botanique porte pour titre : *Elémens de Botanique*, ou *Méthode pour connaître les Plantes*. Tournefort mourut en 1708, d'un coup violent qu'il avait reçu dans la poitrine. Aussi bon patriote qu'ami de la science qu'il avait cultivée, il laissa, par testament, son cabinet de curiosité au gouvernement, pour l'usage de tous ceux qui voudraient s'instruire.

CAMPISTRON, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1656.

JEAN GALBERT CAMPISTRON, né à Toulouse, montra de bonne heure des dispositions pour la poésie, et eut le bonheur d'avoir *Racine* pour guide et pour modèle. Il resta cependant très-loin de ce grand maître : son vers a de la douceur, mais il est sans force, et ne décele jamais le génie. Racine, en formant l'esprit du jeune poète, n'oublia pas sa fortune; il le proposa au duc de *Vendôme*, pour la composition de la pastorale héroïque d'*Acis*, que ce prince devait faire représenter dans son château d'Anet. Campistron avait de l'enjouement, une conversation agréable; il plut au duc, qui, pour l'attacher plus étroitement à sa personne, le fit secrétaire de ses commandemens, ensuite secrétaire-général des galères. Il le fit depuis nommer chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques en Espagne, commandeur de Chimène, et marquis de Pénange en Italie. Le poète accompagna le prince dans ses voyages, et le suivit jusque sur

le champ de bataille. A la journée de Steinkerque, le duc, le voyant toujours à ses côtés, lui dit : *Que faites-vous ici, Campistron ?* — Monseigneur, répondit-il, *j'attends que vous vouliez vous en aller.* Campistron, de retour à Toulouse, y fit un excellent mariage, et y vécut riche et heureux jusqu'en 1723, époque de sa mort. Elle fut causée par un excès de colère contre des porteurs de chaises qui refusèrent de le porter à cause de sa pesanteur. Il était *mainteneur* de l'académie des Jeux floraux, et membre de l'Académie française. Son *théâtre* forme trois volumes *in-douze*. « La disposition des pièces est presque toujours heureuse, les caractères bien soutenus, le dialogue régulier, les situations quelquefois touchantes ; mais le style est faible et sans coloris. » Ses tragédies sont *Virginie*, *Arminius*, *Tiridate*, *Phocion* et *Adrien* ; ses comédies, *le Jaloux désabusé*, et *l'Amante amant* : il a fait aussi des opéras : *Achille*, *Alcide*, et *Acis*.

FORBIN, ILLUSTRE MARIN FRANÇAIS,

Né en 1656.

CLAUDE, chevalier de *Forbin*, se distingua de bonne heure dans la marine. Enmené à Siam par le chevalier de *Chau-mont*, il devint grand-amiral du roi de ce pays éloigné. Ce qu'il rapporte à ce sujet dans ses *mémoires* est extrêmement curieux. De retour en Europe, il se signala en différentes occasions. « Sur la fin de l'année 1703, il courut le plus grand danger en escortant une flotte marchande : une tempête considérable le força de se retirer dans le port de Rose. Etant radoubé, et ayant appris que les deux bâtimens les plus richement chargés de la flotte s'étaient retirés à Barcelone, il partit pour les aller joindre et les conduire au Levant. Arrivé à Barcelone, il donna l'exemple du plus noble désintéressement. Un corsaire flessinguois qui s'était emparé d'un navire français avec une riche cargaison, avait été également forcé par la tempête de relâcher à ce port, où il était assuré d'être fait prisonnier de guerre avec

tout son équipage. Pour éviter ce malheur ; il s'engagea de rendre la prise au patron français , s'il consentait à arborer le pavillon français en entrant dans le port. Le vice-roi , ayant été instruit de l'artifice , confisqua la navire et fit mettre les Flessinguois aux fers ; mais en même temps , voulant reconnaître les services que Forbin avait rendus au roi d'Espagne dans le golfe Adriatique , il lui dit qu'il renonçait à ses droits , et qu'il lui faisait l'abandon de cette prise. Forbin , pénétré de reconnaissance , et ne voulant pas céder en générosité au vice-roi , fit signe au patron de s'approcher , et lui dit : « *Monsieur Jacques* , son excellence m'a fait présent de votre navire et de sa cargaison. Quand j'en ai sollicité la restitution , je ne prétendais pas m'en enrichir. Je vous rends le tout avec la même générosité qu'on me l'a donné. » Ce sacrifice montait à trente mille piastres (*Dict. hist.*). Ses services lui méritèrent le grade de chef d'escadre , et ne le mirent pas à l'abri des caprices et des artifices de la cour. Le mécontentement l'obligea à se retirer du service

en 1710. Il vécut dans une sorte de retraite auprès de Marseille , jusqu'en 1733 , qu'il mourut âgé de soixante-dix-sept ans. Forbin avait l'ame noble , et paraissait moins songer à lui qu'aux autres , surtout aux officiers qui s'étaient signalés sous son commandement. Il étonna Louis XIV , peu accoutumé à entendre un langage désintéressé et généreux , lorsqu'en remerciant ce prince d'une récompense qu'il avait reçue , il ajouta que *Jean-Bart* , qu'on oubliait , avait servi avec autant de zèle que lui , et méritait le même prix.

BOULAINVILLIERS , ÉCRIVAIN FRANÇAIS ,

Né en 1653.

HENRI DE BOULAINVILLIERS fut , dit Voltaire , le plus savant gentilhomme du royaume dans l'histoire , et le plus capable d'écrire celle de France , s'il n'avait été trop systématique. En bon noble , il dit que le *régime féodal est le chef-d'œuvre de l'esprit humain*. L'expression parut forte , même aux nobles les plus entichés. « Ce système , dit Montesquieu , semble

être une conjuration contre le tiers-état. » Le président *Hénault* rejeta également cette idée, qui doit inspirer de l'horreur à tout bon Français. C'est dans ses *Mémoires historiques sur l'ancien Gouvernement de France* jusqu'à *Hugues Capet*, en trois volumes in-12, qu'il a déposé ces maximes anti-raisonnables et anti-humaines. Ses autres ouvrages sont une *Histoire de France* jusqu'à *Charles VIII*, en trois volumes in-12; une *Dissertation sur la Noblesse de France*; *l'Etat de la France*, en six volumes in-12; un *Mémoire sur l'administration des Finances*, deux vol. in-12; et enfin une *Histoire des Arabes et de Mahomet*, un volume in-12, que sa mort, arrivée en 1722, dans sa soixante-quatrième année, l'empêcha de terminer. Cet ouvrage, écrit dans le style oriental, lui attira d'honnêtes épithètes de la part de quelques critiques zélés; on l'appela *Mahométan français, déserteur du christianisme*. Le fait est que le comte de Boulainvilliers laissait assez paraître sa liberté de penser en matière religieuse, et qu'il tâcha de montrer Mahomet comme un grand homme,

suscité par la Providence pour châtier les chrétiens et changer la face du monde. Ce comte, qui pensait si librement, croyait, dit-on, à l'astrologie judiciaire. Une pareille croyance était digne d'un homme qui avait le courage de louer le gouvernement barbare de la féodalité, et qui regardait Mahomet comme le vengeur de la Providence.

LA FAMILLE DES COUSTOU, SCULPTEURS
FRANÇAIS.

NICOLAS COUSTOU naquit à Lyon en 1658. Ses talens lui valurent le titre de sculpteur ordinaire du roi, et son entrée à l'académie de Peinture et de Sculpture. Ses ouvrages ornaient principalement les jardins de Versailles et de Marly. On a transporté de ce dernier lieu les deux chevaux domptés par des écuyers, pour en orner l'entrée des Champs-Élysées. Coustou mourut à Paris en 1733.

Guillaume Coustou, son frère, se fit un nom à côté du sien; mais il ne fut pas toujours apprécié comme il le méritait. Un ignorant financier, qui se prétendait com-



naïsscur, le fit un jour appeler chez lui pour le charger de lui faire en marbre des magots de la Chine propres à être mis sur une cheminée. Le sculpteur, étonné de la proposition, répondit froidement au stupide Plutus : *Je le veux bien, monsieur, pourvu que vous me serviez de modèle.* Il mourut directeur de l'académie de Peinture et de Sculpture, en 1746, à soixante-neuf ans.

Son fils, *Guillaume Coustou*, marcha sur ses traces. Il mourut en 1777, dans sa soixante-neuvième année.

SAINT-PIERRE, ÉCRIVAIN ET CITOYEN
FRANÇAIS,
Né en 1658.

CHARLES-IRÉNÉE CASTEL DE SAINT-PIERRE, né au château de Saint-Pierre en Normandie, embrassa l'état ecclésiastique, et consacra les longs loisirs que laisse cet état à imaginer divers projets dans l'intention d'améliorer le sort du genre humain. Ces projets, souvent impraticables, ont fait dire de ses écrits que *c'étaient les rêves d'un homme de bien.*

Ce mot est du fameux cardinal *Dubois*, qui se gardait bien de faire de pareils rêves, et qui aimait trop ses intérêts pour être homme de bien. Les principaux ouvrages de ce bon abbé sont un *Projet de paix universelle entre les potentats de l'Europe*, trois volumes in-12, dont J.-J. Rousseau a donné un abrégé : c'est le plus beau rêve de notre politique; un *Mémoire pour perfectionner la police des grands hommes*, un autre sur les *Billets de l'Etat*, et un nouveau sur l'*Etablissement de la Taille proportionnelle*. Ces trois mémoires annoncent un homme instruit dans les affaires d'état; et le dernier contribua beaucoup, dans le temps, à délivrer la France de la tyrannie de la taille arbitraire. Un pareil service vaut sans doute un peu plus que quelques sonnets et quelques madrigaux. Saint-Pierre s'occupait aussi des *pauvres mendiants*, et il composa un *mémoire* en leur faveur. Tous ses écrits, en général, respirent l'amour de l'humanité; et son cœur ayant besoin d'exprimer un sentiment qui n'avait pas encore de nom dans notre langue, lui fit

trouver le mot BIENFAISANT, qui depuis a été adopté. Si l'on ne lit plus ses livres, ce n'est point parce qu'ils ne méritent pas d'être consultés, c'est parce que le style, prolix et diffus, en rend la lecture pénible et rebutante. A côté de plusieurs idées singulières, on en trouve d'excellentes, et partout le désir de voir les hommes plus heureux. Sa manière de penser sur la religion n'était pas tout-à-fait celle qui convient à un homme de son état. Dans un traité intitulé : l'*Anéantissement futur du Mahométisme*, il laisse clairement entendre que cet *anéantissement futur* regarde moins la religion des musulmans que celle des chrétiens. Ses idées politiques lui attirèrent quelques persécutions, auxquelles il prit à peine garde. Après la mort de Louis XIV, il fut unanimement exclu de l'Académie française, dont il était membre, pour avoir préféré, dans sa *Polysynodie*, les conseils établis par le régent, à la manière de gouverner de Louis XIV. Ce fut le cardinal de *Polignac* qui fit une brigue pour son exclusion ; le sage *Fontenelle* fut le seul qui s'opposa à cette in-

dignité. Le duc d'Orléans, de son côté, ne voulut point que sa place fût remplie ; elle demeura vacante jusqu'à sa mort, arrivée en 1743, à quatre-vingt-six ans. L'évêque *Boyer*, que, par son ignorance et la lourdeur de son esprit, on appelait l'*Ane de Mirepoix*, empêcha qu'on ne prononçât à sa mort son éloge à l'Académie ; cela n'a pas empêché que Boyer ne fût méprisé avant et après sa mort, et que le souvenir de l'abbé de *de Saint-Pierre* ne soit cher aux honnêtes gens et aux bons Français. Ce vertueux citoyen n'avait aucun fiel dans le cœur : il continua de vivre avec ses ennemis comme s'il n'avait rien eu à leur reprocher ; et l'évêque Boyer, qui prêchait une religion qui ordonne l'oubli des injures, ne put pardonner à un homme qui ne lui avait jamais fait de mal, même quand il ne fut plus.

SAURIN, MATHÉMATICIEN,

Né en 1659.

JOSEPH SAURIN naquit à Courtusson, dans la principauté d'Orange, d'un ministre qui fut son premier maître. Lui-

même devint ministre; mais désirant entrer dans le sein de l'Eglise romaine, ou plutôt désirant, comme quelques écrivains le prétendent, cultiver les sciences dans la capitale de la France, il se mit entre les mains de *Bossuet*, qui lui fit faire son abjuration en 1690. Il vint alors à Paris, eut des pensions de la cour, et entra à l'Académie des Sciences en 1707, avec des distinctions flatteuses. Il orna les *Mémoires* de cette société, et le *Journal des Savans*, auquel il travaillait, de morceaux intéressans, qui sont les seuls que nous possédions de lui. Il se trouva, par un concours de circonstances, impliqué dans la malheureuse affaire de *J.-B. Rousseau*. Celui-ci, accusé d'avoir fait les fameux couplets, en rejeta le crime sur *Saurin*; mais le géomètre, qui ne faisait jamais de vers, se justifia sans peine devant le parlement, qui bannit Rousseau. *Saurin* mourut à Paris en 1737. Il avait été marié avant son abjuration; il eut de ce mariage *Bernard-Joseph Saurin*, qui tient une place honorable parmi les poètes qui ont travaillé pour notre théâtre. Sa tragédie

de *Spartacus*, quoique durement éerite comme tout ce qu'il a fait, rappelle la manière grande et fière de *Corneille*. Celle de *Blanche et Guischard* offre des scènes touchantes, et son drame de *Béverley* produit toujours une sensation très-vive quand il est bien joué. Il a fait aussi des comédies assez agréables. La mort l'enleva aux lettres en 1782.

VANIÈRE, POÈTE.

Né en 1661.

JACQUES VANIÈRE, né à Causses, a jeté un grand lustre sur la société des jésuites, dont il était membre. C'est un des poètes de notre nation qui ont le mieux écrit dans la langue des Romains. Son *Prædium rusticum* (la Maison rustique) offre une quantité de tableaux gracieux, de beaux vers et de bons préceptes; mais on lui reproche trop de petits détails, de digressions, et seize chants. Les poèmes didactiques ont besoin d'être courts pour ne pas donner au lecteur le temps de s'ennuyer. Le père Vanière a fait plusieurs autres poésies latines. Sa mort arriva à Toulouse en 1739.

ROLLIN, SAVANT FRANÇAIS,

Né en 1661.

CHARLES ROLLIN, né à Paris, d'un coutelier, eut le bonheur d'intéresser un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il servait la messe. Ce bénédictin, qui lui vit d'heureuses dispositions, lui obtint une bourse au collège du Plessis. Le jeune Rollin profita de ce bienfait, et fut reçu maître presque au sortir de l'enfance. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit trois années de théologie; mais il s'en tint à la simple tonsure qu'il reçut. A vingt-deux ans il eut une chaire de seconde, une chaire de rhétorique à vingt-six, et fut, un an après, professeur d'éloquence au collège royal. Enfin, en 1694, dans sa trente-troisième année, il fut élu recteur de l'université. Cette place lui fut laissée deux ans de suite, par honneur pour son mérite; et sous sa sage et active direction l'université prit une nouvelle face. On lui donna ensuite la place de principal du collège de Beauvais, qu'il occupa jusqu'en 1712, époque à laquelle il se retira pour se con-



C. Rollin.



Evrard Tilon du Tillet



M. de Polignac



A. Houdart de la Mothe



P. C. Porée.



L'abbé Dolivet.

sacrer à la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. En 1720, l'université le choisit une seconde fois pour recteur; l'Académie des Belles-Lettres le possédait depuis 1701. Il mourut en 1741, dans sa quatre-vingtième année. Ce n'était pas seulement un savant laborieux, mais un véritable homme de bien et un citoyen excellent. Il a consacré toute sa vie à l'instruction de la jeunesse; et il a rempli ses devoirs, non en homme qui veut conserver sa place ou mériter de l'avancement, mais en homme qui désire avec ardeur inspirer des vertus à la génération qui lui était confiée. On sent à chaque ligne de ses écrits le noble sentiment qui l'animait, et l'on ne peut s'empêcher de l'aimer et de le respecter tout ensemble. Il eut le bonheur de jouir de la réputation qu'il méritait, son nom passa dans tous les pays de l'Europe. Plusieurs princes eurent des relations avec lui. Le grand Frédéric, roi de Prusse, alors prince royal, fut du nombre de ceux qui l'honorèrent de leur correspondance. Rollin, par son caractère, était digne de ces distinctions flatteuses;

son cœur était bon , son ame simple et son humeur fort douce. Ses ouvrages sont : *l'Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babylo niens*, etc., en treize volumes in-12. « Il y a, dit un critique, des morceaux très-bien traités dans cette histoire. Plusieurs parties des premiers volumes, dans lesquels il a suivi pas à pas les historiens grecs et latins, sont composées d'une manière satisfaisante. En général, il entendait bien l'art d'extraire, de traduire et de rapprocher les passages des anciens. On y voit, comme dans ses autres ouvrages, le même attachement à la religion, le même goût pour le bien public et le même amour pour la vertu. Mais on s'est plaint que la chronologie n'est ni exacte, ni suivie; qu'il y a des inexactitudes dans les faits; que l'auteur n'a pas assez examiné les exagérations des anciens historiens; que les récits les plus graves sont souvent interrompus par des minuties; que son style n'est pas égal; et cette inégalité vient de ce que l'auteur a emprunté de nos écrivains modernes (sans les citer), des quarante et

cinquante pages de suite. Rien de plus noble et de plus épuré que ses réflexions; mais elles sont répandues avec trop peu d'économie, et n'ont point ce tour vif et laconique qui les fait lire avec tant de plaisir dans les historiens de l'antiquité. On aperçoit aussi beaucoup de négligence dans la diction par rapport à l'usage grammatical et au discernement des expressions, qu'il ne choisissait pas toujours avec assez de goût, quoiqu'en général il écrivit bien, et qu'il se fût préservé du néologisme, de l'emphase, de l'affectation et des autres défauts du siècle moderne. » *L'Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium*, eut moins de succès que *l'Histoire Ancienne*. Son *Traité des Etudes*, en 4 vol. in-12, par lequel il avait débuté, est encore recherché; mais il est sans ordre et presque sans but, et nous avons eu depuis de meilleurs ouvrages sur cette matière. Ses *poésies latines* et ses *discours* dans la même langue sont estimés pour la pureté et la grace du langage. On voit dans ses *histoires*, par les nombreux prodiges qu'il rapporte,

que cet auteur était crédule, et n'avait pas même une étincelle de cette philosophie qui nous fait rejeter, ou au moins examiner, ce qui n'est pas dans les règles ordinaires de la nature. Il a prouvé par le fait même sa crédulité : cet homme, si sage et si sensé dans les préceptes qu'il a donnés pour se bien conduire, croyait aux miracles du diacre *Paris*, et allait s'agenouiller sur sa tombe avec les convulsionnaires, les imbécilles et les hypocrites; il a même traduit en latin un grand nombre de pièces qui, dans le temps, parurent au sujet de cette misérable farce du jansénisme : mais il était de bonne foi; et les vertus du cœur font facilement oublier les faiblesses de l'esprit.

VALLISNIERI, SAVANT NATURALISTE
ITALIEN,

Né en 1661.

ANTOINE VALLISNIERI a passé sa vie à observer la nature, et le fruit de ses observations est déposé dans les ouvrages dont voici les titres : *Dialogues sur l'Origine de plusieurs insectes*, in-8°; *Con-*

sidérations et Expériences sur la génération des Vers ordinaires dans le corps humain; un *Traité sur l'Origine des Fontaines*; l'*Histoire de la génération de l'Homme et des Animaux*, et un *Traité des Corps marins qui se trouvent sur les montagnes*. Tous ces ouvrages sont écrits en italien. Vallisnieri reçut le prix de son talent et de ses veilles : la république de Venise l'appela pour remplir une chaire extraordinaire de professeur en médecine-pratique dans l'université de Padoue. Les académies d'Italie et la Société royale de Londres se l'associèrent, et le duc de Modène le créa de son propre mouvement chevalier, lui et tous ses descendants aînés, à perpétuité. L'empereur, à qui il dédia son *Traité des Corps marins*, lui donna un collier d'or, et une patente où il le déclarait son médecin honoraire. Ce savant mourut en 1730, à soixante-neuf ans.

D'ANCOURT, AUTEUR COMIQUE FRANÇAIS,
Né en 1661.

FLORENT CARTON D'ANCOURT prit le

parti du barreau au sortir du collège, et le quitta bientôt pour le théâtre, qui lui souriait davantage. Il fut excellent acteur, et se distingua comme auteur de comédies. Louis XIV, qui l'aimait, se plaisait à lui entendre lire ses pièces avant leur représentation. On rapporte qu'un jour ce prince, voyant le poète qui se trouvait mal à cause du feu qui était trop grand, fut lui-même ouvrir une fenêtre pour lui donner de l'air. On sait gré aux princes des plus petites choses, qu'on n'apercevrait même pas dans les autres hommes. D'Ancourt, s'il faut le juger par ses talens, ne méritait pas tout-à-fait tant d'honneur; ses ouvrages ne sont que de petites farces fort gaies, fort vives, mais souvent immorales. Il y a loin de là au talent profond de Molière; pour écrire comme ce dernier, il faut avoir plus que de la gaieté dans l'esprit: ses bonnes pièces sont d'un philosophe; celles de D'Ancourt ne sont que d'un bon farceur. Il fait supérieurement jargonner les paysans; c'est là son grand art: il a su aussi saisir avec habileté les ridicules du moment. Celles de ses comédies restées

au théâtre sont les *Bourgeois à la mode*, les *Trois Cousines*, le *Chevalier à la mode*, les *Coquettes*, le *Moulin de Javelle*, la *Parisienne*, la *Foire de Bezons*, le *Mari retrouvé*, le *Colin-Maillard*, le *Galant Jardinier* et le *Tuteur*. Le recueil entier est de huit volumes in-12. D'Ancourt se retira du théâtre en 1718, et mourut en 1726, dans sa terre de Courcelle-le-Roi en Berry. Il fut, dans le cours de sa vie, ami des plaisirs, et dévot sur la fin.

PRIOR, POÈTE ANGLAIS,

Né en 1664.

MATTHIEU PRIOR naquit à Londres. Son père, qui était menuisier, voulut lui faire apprendre son état; mais quelques personnes de distinction qui allaient chez lui, ayant remarqué les talens du jeune homme, le détournèrent de ce dessin. Prior continua donc ses études. Le comte de Dorset le prit sous sa protection, et l'envoya au collège de S.-Jean de Cambridge. Parmi ses compagnons d'étude, il eut le bonheur d'avoir quelques jeunes seigneurs qui lui

furent très-utiles par la suite. Le comte *Halifax* fut celui qui le prit le plus en affection. Le comte de *Dorset* l'introduisit à la cour du roi *Guillaume*. En 1690, il fut fait secrétaire du comte *Berkley*, plénipotentiaire à la Haye, Il eut le même emploi auprès des ambassadeurs et des plénipotentiaires au traité de Ryswick, en 1697. L'année suivante, il accompagna le comte de *Portland* dans son ambassade en France. Il y revint de nouveau en 1711; en qualité de plénipotentiaire, et présenta, en 1714, un écrit à la cour pour la démolition du canal de Mardick. De retour dans sa patrie, il y trouva des ennemis qui le perdirent à la cour d'Angleterre. On lui intenta un procès à la poursuite du chevalier *Walpole*. Il se justifia, et la liberté lui fut rendue. Il n'en fit usage que pour se consacrer entièrement à la littérature. Sa mort arriva en 1721, et son corps fut déposé à Westminster, où on lui dressa un superbe monument. Il se fit une épitaphe, qui annonce qu'il ne cachait point sa naissance, et se moquait agréablement de l'importance que les nobles mettent à cet

avantage. Voici comme on l'a traduite :

Ci-git Prior. Que fut-il ? baron ? comte ?
Marquis ? duc ? — Point. — Prince ? monarque ? — Oh non !

Et si pourtant sa famille remonte.

Plus haut que les Nassau, plus haut que les Bourbon.

Gardez, passant, d'aller crier au rêve :

Il descendait tout droit d'Adam et d'Eve.

Ses *poésies* sont recueillies en deux volumes in-12. Les principales sont des *odes*; on y reconnaît le goût et la délicatesse d'Horace.

JONATHAN SWIFT, ÉCRIVAIN IRLANDAIS,

Né en 1667.

SWIFT a été surnommé le *Rabelais de l'Angleterre*, et l'originalité de ses écrits lui a mérité ce nom. Le chevalier *Temple*, qui passa pour son père et fut toujours son protecteur, lui fit donner une excellente éducation. Swift, dans sa jeunesse, eut occasion de voir souvent chez ce seigneur le roi *Guillaume*, qui lui offrit une place de capitaine de cavalerie. Swift, qui voulait se livrer entièrement à l'étude,

aima mieux se faire ecclésiastique , et obtint un bénéfice en Irlande. Mais il avait de l'ambition : il résigna son bénéfice pour venir en Angleterre auprès de son protecteur. Ce fut alors qu'il s'occupa de l'éducation d'une jeune personne qu'il aimait beaucoup , et qu'il a célébrée dans ses poésies sous le nom de *Stella*. C'était la fille de l'intendant du chevalier. Il l'épousa , mais en secret , et son orgueil l'empêcha toujours d'avouer ce mariage ; il vit même la douleur que cette conduite inexcusable causa à la sensible *Stella* , sans changer de sentiment ; elle mourut , et sans doute celui qui avait causé sa mort connut alors sa dureté et sa faute. Il avait déjà perdu son protecteur ; privé alors des secours de la fortune , il présenta au roi une requête pour obtenir une nouvelle prébende. Malheureusement *Guillaume* l'avait oublié. Cet oubli , à ce que l'on prétend , fut la source de cette aigreur que *Swift* marqua contre les rois et leurs courtisans. Il obtint cependant plusieurs bénéfices , et , entre autres , le doyenné de *Saint-Patrice* en Irlande , qui lui valait près de trente

mille livres de revenu. Il n'eut plus alors droit de se plaindre , et s'occupa entièrement de l'étude. Quoique livré à la littérature , la politique ne lui était pas étrangère ; il sut même par ses écrits rendre service à sa patrie. Le roi avait accordé à *Guillaume Woode* , des lettres-patentes qui l'autorisaient à fabriquer , pendant quatorze ans , une certaine monnaie pour l'usage de l'Irlande. *Swift* fit voir au peuple l'abus qu'il y aurait à recevoir les nouvelles espèces : il publia une feuille périodique sous le titre de *Lettre du Drapier* ; elle fit une grande sensation ; les esprits s'échauffèrent ; on déclama avec force contre le gouvernement , et l'on ne prévint la révolte qu'en supprimant cette monnaie. *Swift* devint dès lors l'idole du peuple : on célébra sa fête ; son portrait fut exposé dans les rues de Dublin. Les pauvres lui eurent une obligation plus essentielle encore : il établit en leur faveur une *banque* où , sans caution , sans gages et sans intérêts , on leur prêtait jusqu'à la valeur de dix livres sterling. Ce littérateur avait dans sa conduite la même bizarrerie que dans ses

écrits. Il recherchait le commerce et l'amitié des grands, et se plaisait à converser avec le petit peuple. Dans ses voyages, qu'il faisait presque toujours à pied, il logeait dans les plus minces auberges, mangeait avec les valets d'écurie, les voituriers et les gens de cette sorte. Ses ouvrages se sentent fort de ce mélange de société; on y trouve réunis l'esprit des compagnies les mieux choisies, et toute la grossièreté des charretiers. Cet homme bizarre devint fou sur la fin de sa vie : une fièvre violente, qui l'attaqua en 1735, lui laissa un noir chagrin, et affaiblit considérablement sa mémoire. Le mal empira, il finit par tomber dans le délire. Dans un intervalle où il jouissait encore de sa raison, il fit un testament par lequel il laissa une partie de son bien pour la fondation d'un hôpital de fous : sa triste situation, sur laquelle il put réfléchir, lui fit connaître combien cette fondation était nécessaire. Sa mort arriva en 1745, dans sa soixante-dix-huitième année. Ses principaux ouvrages sont, outre un grand nombre de *poésies* peu connues chez nous, les

Voyages de Gulliver; le conte du *Tonneau*; le grand *Mystère*, ou *l'art de méditer sur la garde-robe*; et les *Productions d'esprit*, contenant ce que les arts et les sciences ont de rare et de merveilleux.

BOERHAAVE, SAVANT MÉDECIN,

Né en 1668.

HERMAN BOERHAAVE naquit à Leyde. Son père, qui était pasteur de cette ville, le destina à l'état ecclésiastique; mais Boerhaave, après avoir étudié le latin, le grec, l'hébreu et le chaldéen, se livra tout-à-fait à la médecine, qui avait pour lui un attrait singulier. L'université de Leyde l'encouragea par une médaille d'or à vingt ans, le reçut docteur cinq ans après, et lui donna dans la suite et en même temps les trois chaires de médecine, de chimie et de botanique. Sa réputation attira la foule des écoliers, qui venaient de toutes les parties de l'Europe. Les revenus de ces trois chaires, joints aux pensions et aux salaires particuliers qu'il recevait comme médecin, l'enrichirent bien-

tôt, au point qu'il laissa à sa fille pour quatre millions de bien après sa mort, laquelle arriva en 1738. Les ouvrages qu'il a publiés sur la médecine, la chimie et la botanique, sont recherchés des personnes qui étudient ces sciences. Ses travaux ont fait faire de grands progrès à la chimie.

FOLARD, MILITAIRE FRANÇAIS,

Né en 1669.

Le chevalier de *Folard*, né à Avignon, entra, malgré ses parens, au service militaire dès l'âge de seize ans. Ses talens l'élevèrent peu à peu. Nous ne tracerons point l'historique des circonstances où il se distingua; la vie d'un guerrier a besoin de quelque étendue pour devenir intéressante : nous ne décrierons point non plus les divers moyens qu'il imagina pour l'attaque et la défense. Il tira *Villars* d'une position très-dangereuse, et forma le maréchal de Saxe; voilà les deux plus beaux traits de son éloge. Cependant les services qu'il rendit ne furent jamais récompensés comme ils méritaient de l'être. *Folard*, bon militaire, mais mauvais philosophe,

avait des liaisons avec des partisans du diacre *Pâris*; et le cardinal de *Fleury*, alors ministre, le regarda toujours d'un mauvais œil pour cette misérable raison, qui pouvait empêcher un tonsuré d'obtenir un bénéfice, mais qui ne devait point nuire à un excellent militaire qui avait contribué à la gloire et même au salut de la patrie. Charles XII, roi de Suède, eût peut-être acquitté envers ce grand homme la dette de la France, si la mort n'eût arrêté ce monarque dans le cours de ses projets ambitieux. *Folard* s'était rendu auprès de lui, animé par le désir seul de combattre sous ce roi soldat. Charles XII le goûta beaucoup, s'instruisit à son école, et se proposait de l'employer dans une descente en Ecosse, lorsqu'il fut tué au siège de *Frédérickszall*. *Folard* fut alors obligé de revenir en France, où il ne fit plus qu'une campagne sous le duc de *Berwick*, en 1719. Le reste de sa vie fut donné à l'étude et à la rédaction des préceptes de l'art qu'il avait pratiqué. Ce fut dans ses *Commentaires sur Polybe*, en six volumes in-4^o, qu'il déposa ses découvertes et

ses réflexions, fruits de son expérience. Il donna en outre, à part, sur le même sujet, un volume intitulé : *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, et un *Traité de la Défense des Places*. Il mourut commandant de Bourbourg, en 1752, dans Avignon.

TERRASSON, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1670.

JEAN TERRASSON, fils d'un conseiller en la sénéchaussée de Lyon, prit l'état ecclésiastique, et entra avec ses deux autres frères à l'Oratoire, où il ne voulut point rester. Son père, pour le punir de n'avoir point suivi en cela sa volonté, le réduisit par son testament à un revenu très-médiocre. L'abbé Terrasson, loin de s'en chagriner, n'en parut que plus gai, et n'en fut que plus libre dans ses goûts, qui le portaient vers l'étude. La fortune, qui semblait vouloir éprouver son heureux caractère, le combla de ses faveurs par le fameux système de *Law*; il devint tout-à-coup fort riche : un autre en eût perdu la tête; Terrasson fut toujours le même

homme; il ne changea pas davantage quand ces richesses, venues inopinément, disparurent de même. Un homme qui pensait comme lui ne devait guère solliciter de grâces, même purement littéraires: l'abbé *Bignon* lui obtint une place à l'Académie des Sciences et une chaire de philosophie grecque et latine sans qu'il eût rien demandé. Ce philosophe mourut en 1750. Nous avons de lui une *traduction de Diodore de Sicile*, aussi fidèle qu'élégante; une *Dissertation critique sur l'Iliade d'Homère*, dans laquelle il analyse froidement ce qui ne doit qu'être senti; et un roman moral intitulé *Séthos*. Ce dernier ouvrage est son plus beau titre à la gloire. On voit, par places, qu'il a voulu imiter l'immortel *Télémaque*, mais il était loin de posséder le style de *Fénélon*; et l'érudition qu'il prodigue sans goût, dans un livre où l'on ne cherche qu'une lecture agréable, n'a pas peu contribué à le faire tomber dans l'espèce d'oubli où il est maintenant, et où il ne mérite pas de rester.

TITON DU TILLET, AMI DES LETTRES
FRANÇAISES,

Né en 1667.

EVARD TITON DU TILLET, né à Paris, d'un secrétaire du roi, s'est illustré par le soin qu'il a pris de relever la gloire que les lettres ont acquises à la France. En 1708, il forma le projet d'élever un monument en l'honneur de Louis XIV, et des poètes qui avaient illustré son règne : ce monument fut exécuté dix ans après. C'est un *Parnasse* en bronze, représenté par une montagne d'une belle forme et un peu escarpée. Louis XIV y préside sous la figure d'Apollon, et domine encore sur les poètes qui l'entourent. Ce monument se voit dans une des salles de la bibliothèque nationale. Titon donna en 1727 la description de ce parnasse, en un volume, avec des gravures; il y joignit la vie et le catalogue des ouvrages des poètes qu'il y avait placés. Depuis il augmenta son livre d'un supplément tous les dix ans, jusqu'en 1760. Du Tillet, né avec le tempérament le plus robuste, fut exempt des

infirmités de la vieillesse, et vécut jusqu'à quatre-vingt-six ans. Cet illustre citoyen ne se contenta pas d'élever un monument aux lettres, il accueillit ceux qui les cultivaient, et s'empessa de leur être utile chaque fois qu'il en trouva l'occasion. Presque toutes les académies de l'Europe lui ouvrirent leurs portes sans qu'il les en eût sollicitées. Il savait le latin, l'espagnol, l'italien, et ne manquait pas de goût; mais ce qu'il a écrit est d'un style monotone et négligé.

VAN-HUYSUM, PEINTRE HOLLANDAIS,

Né en 1682.

JEAN VAN - HUYSUM, né à Amsterdam, est jusqu'à présent le premier des peintres qui ont représenté des fleurs et des fruits : on ne peut donner une idée de ses ouvrages qu'en disant que c'est la nature elle-même. Ses fruits ont un velouté qui étonne ; ses fleurs ont un éclat qui enchante : on dirait que les gouttes de sa rosée vont tomber de la feuille qu'elles humectent, et que les insectes s'avancent d'une fleur à une autre : c'est une véritable illusion. Van-Huysum

avait commencé par faire des paysages; qu'on place à côté de ceux des bons maîtres. Il est mort en 1749.

CHARLEVOIX, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1684.

PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, né à Saint-Quentin, entra dans la société des jésuites. Il travailla pendant vingt-quatre ans au journal de Trévoux, et publia, en outre, plusieurs bons ouvrages recherchés dans le temps, tels que *l'Histoire et la Description du Japon*, en six volumes in-12; *l'Histoire de l'île de Saint-Domingue*, deux volumes in-4°; celle du *Paraguay*, en six volumes in-12; et *l'Histoire générale de la Nouvelle-France*, quatre volumes in-12. Le père Charlevoix mourut en 1761, dans sa soixante-dix-huitième année.

DUHALDE, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1674.

JEAN-BAPTISTE DUHALDE, jésuite, a composé une *Description historique, géographique et physique de l'empire*

de la Chine et de la Tartarie chinoise, en quatre volumes in-folio. Cette description est la plus ample et la meilleure qu'on eût faite, à cette époque, du vaste empire de la Chine. Le père Duhalde a aussi contribué aux *Lettres édifiantes et curieuses*, en recueillant les pièces qui composent le neuvième volume jusqu'au vingt-sixième. Ce père, né à Paris, mourut en 1743.

APOSTOLO ZENO, POÈTE TRAGIQUE

ITALIEN,

Né en 1669.

APOSTOLO ZENO est regardé comme le *Corneille* de toute l'Italie. Il a effectivement quelquefois imité le tragique français; mais il est resté bien en arrière de son modèle. Zeno descendait d'une illustre maison de Venise; les lettres occupèrent sa vie entière. En 1696, il établit à Venise l'académie *degli animosi*; en 1710, il entreprit le *Journal des Lettres*, qu'il continua jusqu'en 1719. Ses pièces de théâtre lui avaient déjà acquis une grande réputation: l'empereur Charles VI

l'appela à Vienne, et lui donna successivement les titres de poète et d'historiographe, avec des pensions qui l'enrichirent. Zeno passa onze ans dans cette cour, et fit jouer une pièce chaque année. En 1729, il retourna à Venise, et fut remplacé par *Métastase*, qui effaça une partie de la gloire de son prédécesseur. Zeno vécut encore vingt-un ans, toujours honoré des bienfaits de l'empereur et de l'admiration des gens instruits. Sa mort arriva en 1759; il avait alors quatre-vingt-un ans. Il n'était pas seulement poète, il était encore très-savant, excellent critique, et grand connaisseur en fait d'antiquité. C'est le premier poète italien qui ait appris à ses compatriotes à ne regarder la musique que comme l'accessoire de la tragédie-lyrique, et qui leur ait donné dans les opéras une image de nos bonnes tragédies. *Métastase*, sous ce rapport, a fait encore mieux que lui; mais les choses ont bien changé depuis longtemps: aujourd'hui les Italiens ont de l'excellente musique, et de poèmes qu'on sifflerait sur nos tréteaux du boulevard; on

serait tenté de croire que leurs amateurs n'ont que des oreilles et point d'esprit.

POLIGNAC, POÈTE ET NÉGOCIATEUR,

Né en 1661.

MELCHIOR DE POLIGNAC vit le jour au Puy en Velay, d'une des plus illustres maisons de Languedoc. « Six mois après qu'il fut venu au monde, il fut exposé à un grand malheur. Il était nourri à la campagne. Sa nourrice, qui était fille, et qu'une première faute n'avait pas rendue plus sage, en fit une seconde. Dans cet état, qu'elle ne put long-temps cacher, frappée de tout ce qu'elle avait à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, et disparut, après avoir porté l'enfant sur un fumier, où il passa toute la nuit. Heureusement c'était dans la belle saison; on le trouva le lendemain, sans qu'il lui fut arrivé aucun accident. » Le jeune Polignac, étant destiné à l'état ecclésiastique, commença de bonne heure ses études, et les fit avec le plus brillant succès. Il entra ensuite dans le monde avec tout l'éclat que peuvent donner la naissance, les talents et l'esprit

réunis. La nature l'avait gratifié de l'un de ses plus précieux dons ; celui de plaire. Il parlait supérieurement, avec grace, et savait persuader sans faire sentir l'empire qu'il s'arrogeait sur les autres. Louis XIV dit un jour de lui : *Je viens d'entretenir un homme et un jeune homme, qui m'a toujours contredit, et qui m'a toujours plu.* Ce talent si rare de la parole et de se concilier l'affection de ceux auxquels il était opposé, le fit regarder comme un homme très-propre aux négociations. Ce fut à la cour de Rome qu'il commença à essayer ses forces, et il y obtint du succès. En 1693, il fut envoyé en Pologne pour faire mettre la couronne de ce pays sur la tête d'un prince qui ne fût pas opposé aux intérêts de la France. Par ses soins, le prince de Conti fut élu ; mais diverses circonstances ayant retardé l'arrivée de ce prince en Pologne, il trouva tout changé lorsqu'il parut, et fut obligé de se rembarquer. L'abbé de Polignac, contraint de se retirer, fut exilé dans son abbaye de Bon-Port, où il s'occupa uniquement des lettres. On l'en rappela dans la suite pour le

charger de nouvelles négociations. L'occasion où il acquit le plus de gloire fut au congrès d'Utrecht, en 1712. Les plénipotentiaires de Hollande, s'apercevant qu'on leur cachait quelques-unes des conditions du traité de paix, déclarèrent aux ministres du roi qu'ils pouvaient se préparer à sortir de leur pays. L'abbé de Polignac leur répondit alors avec fierté : *Non, messieurs, nous ne sortirons pas d'ici : nous traiterons chez vous, nous traiterons de vous, et nous traiterons sans vous.* Cette même année 1712, il obtint le chapeau de cardinal. Après la mort de Louis XIV, il se lia avec les ennemis du duc d'Orléans, et ces liaisons lui valurent une disgrâce éclatante. Il fut exilé en 1718 dans son abbaye d'Anchin, d'où il ne fut rappelé qu'en 1721. *Innocent XIII* étant mort en 1724, le cardinal se rendit à Rome pour l'élection de Benoît XIII, et y demeura huit ans chargé des affaires de France. Nommé à l'archevêché d'Auch en 1726, et à une place de commandeur du Saint-Esprit en 1742, il reparut cette année en France, et reçut l'accueil que mé-

ritaient ses talens et ses services. Il mourut à Paris en 1741. Six ans après on publia son poëme latin, intitulé : *L'Anti-Lucrèce*, ou *de Dieu et de la Nature*, en neuf livres. L'objet de cet ouvrage est, comme l'apprend le titre, de réfuter *Lucrèce*. On ne saurait trop s'étonner que l'abbé de Polignac, qui n'a jamais pu faire quatre bons vers dans sa langue, ait fait dans une langue étrangère un poëme fort long, où l'on admire tant d'excellentes choses. « Il réunit, observe-t-on, la force de *Lucrèce* à l'élégance de *Virgile*. On doit l'admirer surtout dans le tour heureux de ses expressions, dans l'abondance de ses images, et dans la facilité avec laquelle il exprime toujours des choses difficiles. A l'égard de la physique de ce poëme, dit *Voltaire*, l'auteur a perdu beaucoup de temps et de vers à réfuter la déclinaison des atomes et les autres absurdités dont le poëme de *Lucrèce* fourmille. C'est employer l'artillerie pour détruire une chaumière. »

CALMET, SAVANT FRANÇAIS,

Né en 1672.

AUGUSTIN CALMET fit paraître de bonne heure de grandes dispositions pour les langues orientales. Entré dans la congrégation des bénédictins, il s'y distingua par son érudition et son exactitude à remplir ses devoirs. On récompensa ses travaux en le nommant abbé de Saint-Léopold de Nancy en 1718, et, dix ans après, abbé de Senones. Il mourut dans cette dernière abbaye, en 1757, âgé de quatre-vingt-cinq ans. C'était un homme d'une érudition très-vaste, mais sans goût et sans profondeur d'esprit : il rendait dans ses livres ce qu'il avait puisé dans ses nombreuses lectures, sans y rien mettre du sien. Il a fait de très-volumineux commentaires sur l'Ancien et le nouveau Testament, où l'on trouve quantité de faits qui peuvent intéresser les savans et les théologiens. Il a aussi fait une *Histoire universelle sacrée et profane*, en quinze volumes in-quarto, qu'on ne lit point. Le style de D. Calmet est lourd quand il écrit de lui-même ; car

chaque fois qu'il trouve quelque lambeau d'un autre écrivain qui peut lui convenir, il le copie aussitôt. Il s'est copié lui-même pour faire paraître ses commentaires dans un énorme *Dictionnaire historique, critique et chronologique de la Bible*. Sur la fin de sa vie il publia des *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons et des esprits, et sur les revenans et vampires de Hongrie*. C'est l'ouvrage d'un esprit crédule. Du reste, D. Calmet était un homme plein de bonnes qualités; il fut savant et n'eut point de morgue; il fut moine et aima son prochain.

LA MOTTE, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1672.

ANTOINE HOUDART DE LA MOTTE, né à Paris, d'un riche marchand chapelier, partit d'abord au barreau, qu'il quitta bientôt pour la poésie. Il n'avait que vingt ans lorsqu'on représenta sa première pièce aux Italiens. Quelque temps après il s'avisait de vouloir entrer à la Trappe; il est probable que cette bizarrerie se serait facilement passée quand même l'abbé

de Rancé ne l'aurait eu renvoyé au bout de trois mois, sous prétexte qu'il était trop jeune pour soutenir l'austérité de la règle; car à peine fut-il libre qu'il recommença à travailler pour le théâtre, tout en condamnant cette occupation. Ses ouvrages lui ont attiré un nombre prodigieux de critiques. Sa traduction de l'*Iliade*, et le jugement qu'il porta sur *Homère*, excitèrent une espèce de guerre sur le Parnasse. La Motte n'entendait pas un vers de l'auteur qu'il lui plut d'imiter et de critiquer; il avait même un génie tout-à-fait opposé à celui de ce grand poète: aussi donna-t-il une imitation froide et décharnée; il tâcha de remplacer par l'esprit les grandes conceptions du génie, et l'on se moqua de son travail. Après avoir rapetissé *Homère*, il entreprit, dans un discours, de prouver que cet auteur est plein de défauts. Les cris s'élevèrent aussitôt de tous côtés. Madame Dacier, qui était à genoux devant ce poète, qu'elle a traduit sans goût et sans grace, s'avança la première et la plus terrible; elle lança sur la Motte un livre intitulé : *Des Causes de la corruption*.

du goût. Comme les pédans érudits, qui entendent très-bien le sens des mots et nullement le sentiment de l'auteur, madame Dacier accabla son antagoniste de citations grecques et latines, qu'elle assaisonna de grossièretés et d'injures. La Motte, qui avait autant de douceur que d'esprit, répondit, au contraire, avec modération et politesse. La querelle ne s'en échauffa pas moins, et elle parut si ridicule au public désintéressé, qu'on en joua les auteurs sur plusieurs théâtres de Paris. Cette guerre littéraire fut déterminée par les soins et la médiation de Vallincourt, qui rapprocha les deux partis.

Une autre opinion de la Motte fut le signal d'une nouvelle guerre. Cet écrivain, qui avait passé la plus grande partie de sa vie à faire des vers, s'avisa de dire que tous les genres d'écrire traités jusqu'alors en vers, et même la tragédie, pouvaient l'être heureusement en prose. Il compara les plus grands versificateurs à des faiseurs d'acrostiches, et à un charlatan qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille, sans avoir

d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. Ce blasphème suffit pour mettre en campagne toute la nombreuse cohorte des poètes; la Motte fut encore obligé de laisser penser les autres à leur fantaisie. Le recueil des *œuvres* de cet écrivain contient, outre son *Iliade* et ses critiques, quatre *tragédies*, parmi lesquelles on distingue *Inès de Castro*, qui est de l'intérêt le plus touchant, mais d'une versification faible et sans élégance; des *Comédies*: *l'Amant difficile*, *Minutolo*, *le Calendrier des Vieillards*, *le Talisman*, et surtout *le Magnifique*, qui est resté au théâtre; des *opéras* qu'on estime, et dont les meilleurs sont *Issé*, *l'Europe galante*, *Amadis de Grèce*, *Omphale*, etc.; des *odes* pleines de raison, mais où l'on voudrait plus de poésie; des *églogues* souvent trop ingénieuses: des *fables* où il tâche, à force d'esprit, d'imiter la naïveté de *La Fontaine*; des *psaumes*, des *cantiques*, des *cantates* et d'autres poésies; des *discours*, etc. La Motte a tenté plusieurs genres, a mis de l'esprit et de la délicatesse partout, et

n'a pu mettre de génie nulle part : c'est là le plus grand défaut de ses ouvrages. On les lit peu aujourd'hui ; mais ils eurent un grand succès lorsqu'ils parurent : l'auteur était aimé, et méritait de l'être. C'était un homme d'une douceur inaltérable ; ses nombreux adversaires ne purent jamais le faire sortir de son caractère. Il ne se permit que quelques stances contre *Jean-Baptiste Rousseau*, qui l'avait outragé avec sa grossièreté ordinaire ; encore eut-il la délicatesse de ne point nommer ce poète, et il le désigna d'une manière si vague, qu'il fallait être dans le secret pour le reconnaître. Son humeur approchait assez de celle de Fontenelle, avec qui il fut toujours lié d'amitié. Un jeune homme à qui, par mégarde, il marcha sur le pied dans une foule, lui ayant donné un soufflet : *Oh ! monsieur*, dit la Motte, *vous allez être bien fâché ; je suis aveugle*. Cette infirmité lui était survenue vers l'âge de quarante ans : elle n'influa jamais sur son heureux caractère. Il était, dans la société, plein d'un enjouement modéré, et d'une politesse qui ne se démentait jamais.

Il parlait fort bien, et récitait ses vers avec une grace qui charmait ses auditeurs. Ces qualités aimables le firent rechercher jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva en 1731, dans sa soixantième année.

BOUHIER, SAVANT ET POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1673.

JEAN BOUHIER, président à mortier au parlement de Dijon, sa patrie, se distingua par son érudition et son esprit. Il a fait du poème de Pétrone une traduction en vers qui offre des morceaux heureux à côté d'un grand nombre de négligés. Les notes qui accompagnent ce poème annoncent un savant très-profond. Il a aussi traduit, avec l'abbé d'Olivet, les *Tusculanes* de *Cicéron*, et a donné des *Dissertations* sur *Hérodote*. Ses ouvrages de jurisprudence ont été estimés. Sa mort arriva en 1746. Il était de l'Académie française.

SCIPION MAFFEI, ÉCRIVAIN ITALIEN ,

Né en 1675.

FRANÇOIS SCIPION MAFFÉE OU MAFFEI naquit à Vérone d'une famille illustre. Son amour pour la gloire le porta à suivre les armes, et à cultiver plusieurs genres littéraires. Il se trouva en 1704 à la bataille de Donawert, en qualité de volontaire. L'amour des lettres le rappela bientôt en Italie, où il se fit une réputation éclatante, qui de là se répandit dans toute l'Europe. Elle lui prépara une réception agréable en France, quand il y vint en 1732. Après être resté quatre années à Paris, il passa en Angleterre, visita la Hollande, s'arrêta quelque temps à Vienne, et vint achever sa vie à Vérone. Les Véronais, pleins de la plus grande vénération pour cet homme, qui honorait leur ville, lui avaient érigé, pendant son absence, un buste au bas duquel ils firent mettre : *Au marquis Scipion Maffei, encore vivant.* Cet écrivain célèbre et heureux mourut en 1755, âgé de quatre-vingts ans. Le catalogue de ses ouvrages est fort nom-

breux : on y remarque principalement ses *poésies*. Sa tragédie de *Mérope*, que Voltaire a légèrement imitée, passe pour une des meilleures pièces italiennes de ce genre. Il l'entreprit avec l'intention de réformer le théâtre de son pays. Il publia dans la même intention un choix de *tragédies*. Son ouvrage le plus recherché, après sa *Mérope*, est la *Science chevaleresque*, où il démontre la barbarie, l'absurdité et l'inconvénient des duels. Il le composa à l'occasion d'une querelle où son frère était engagé. Il écrivit aussi sur la diplomatie, la théologie et les antiquités. Son *Musæum Veronense* contient toutes les inscriptions relatives à sa patrie, qu'il put recueillir; il déposa dans un autre ouvrage les recherches qu'il avait faites au sujet du fameux amphithéâtre de cette ville. Un autre ouvrage *in-folio*, intitulé *Verona illustrata*, lui valut du gouvernement vénitien, auquel il le dédia, des titres qu'on ne donnait qu'à la première noblesse, avec des revenus, des immunités et des privilèges.

L'ABBÉ D'OLIVET, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1682.

JOSEPH TOULIER D'OLIVET, fils d'un conseiller au parlement de Besançon, naquit à Salins, et entra de bonne heure chez les jésuites, d'où il sortit vers l'âge de trente-trois ans pour venir à Paris. Ses talens le firent entrer à l'Académie en 1723. Il s'occupa alors de l'étude de la langue française avec plus de soin qu'il n'avait encore fait, sans cependant abandonner les langues anciennes. Il a traduit, en société avec le président Bouhier, les *Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux*; les *Tusculanes* et les *Catilinaires* du même auteur, et les *Philippiques de Démosthènes*. Il a fait seul des *Remarques sur Racine*, et une *Histoire de l'Académie Française*, pour faire suite à celle de Pellisson. L'abbé d'Olivet écrivait avec pureté et élégance, mais sans chaleur et sans cet enthousiasme naturel aux auteurs qu'il a fait passer dans notre langue. Sa mort arriva en 1768.

HALLER, PHYSICIEN, MÉDECIN ET POÈTE
SUISSE.

ALBERT HALLER naquit à Berne, et parut un prodige de savoir dès l'âge de neuf ans. Il commença par être poète. Le spectacle touchant et magnifique que la nature présente dans les Alpes anima sa muse. L'*ode* où il célèbre ces montagnes est un chef-d'œuvre. Il en fit une autre sur la mort de son épouse qui respire en même temps le génie et la douleur. La plupart de ses *poésies*, composées en allemand, ont été traduites dans notre langue. Il a écrit en latin les ouvrages qu'il a donnés sur différentes parties de la médecine. Les principaux sont : les *Elémens de la Physiologie*; une *Bibliothèque de médecine pratique*, etc. Ces études sérieuses ne l'empêchèrent pas de donner quelques momens à d'ingénieuses compositions, telles qu'*Alfred*, *Fabius* et *Uson*. Ce sont de petits romans moraux qui renferment des vérités utiles aux gouvernemens. Sa patrie, voulant reconnaître ses travaux et honorer ses vertus, le mit au rang de ses magistrats. Il

fut membre du conseil souverain. Il ne profita de cet avantage que pour former plusieurs établissemens utiles aux sciences, et surtout à la médecine et à l'anatomie. Membre d'un état libre, il refusa le titre de *baron de l'Empire* qu'on lui offrait; il avait déjà celui de chevalier de l'Etoile polaire. Sa mort arriva en 1777.

LE SAGE, ROMANCIER FRANÇAIS,

Né en 1677.

ALAIN-RENÉ LE SAGE naquit à Ruys en Bretagne, et vint de bonne heure à Paris. Il débuta dans la littérature par une traduction paraphrasée des *Lettres d'Arístotele*, auteur grec. Les écrivains espagnols parurent ensuite captiver son attention : il en a donné des traductions, ou plutôt des imitations qui ont obtenu un grand succès. La première est celle de *Gusman d'Alfarache*, qui n'est pas un de ses meilleurs ouvrages. Le *Bachelier de Salamanca* vaut beaucoup mieux; c'est un roman fort agréable, bien écrit, et semé d'une critique utile des mœurs du temps. *Gil-Blas de Santillane* est encore au-



dessus. Tout le monde connaît ce roman ingénieux ; c'est un des chefs-d'œuvre de ce genre. Le *Diabte boiteux* a perdu beaucoup de l'attrait qu'il eut à sa nouveauté ; mais on le lit encore. *Estavanille*, ou le *Garçon de bonne humeur*, n'est qu'une conception médiocre, qui offre cependant aussi l'esprit et la gaieté qui distinguent les autres productions de l'auteur. Les *nouvelles Aventures de Don Quichotte* ne sont plus connues ; on ne connaît pas davantage le *Chevalier de Beauchêne*. Tous les ouvrages d'un auteur ne sont pas, pour l'ordinaire, également bons. Le Sage a obtenu sur le théâtre des succès presque aussi éclatans que dans le genre du roman : *Turcaret* et *Crispin rival de son maître* sont au rang des bons ouvrages qui reparaissent tour à tour sur la scène française. L'Opéra-Comique s'est aussi enrichi d'un grand nombre des fruits de sa plume ; mais il n'en est presque rien resté. Le genre que cultiva le Sage attire assez rarement la fortune et les honneurs littéraires ; aussi cet aimable écrivain ne fut jamais riche, et n'entra dans aucune académie. Cependant

l'auteur de *Gil-Blas* et de *Turcaret* a plus honoré notre littérature que tant de lourds savans qu'on pensionne très-bien, et qui n'ont d'autre mérite que celui de jeter dans un livre ce qu'ils ont tiré d'un autre. Le Sage demeura long-temps chez son fils aîné, bon comédien du Théâtre Français. Ce fils étant mort, le Sage, vieux, infirme et extraordinairement sourd, fut obligé de quitter Paris avec sa femme et ses filles, pour aller s'établir à Saint-Quentin chez un autre de ses fils qui était chanoine. Il n'y vécut pas long-temps; une maladie violente l'emporta en 1747.

RAMEAU, MUSICIEN FRANÇAIS,

Né en 1683.

JEAN-PHILIPPE RAMEAU naquit à Dijon. Après avoir appris les élémens de la musique, il suivit les opéras ambulans de province, et passa ensuite en Italie. De retour en France, il eut l'orgue de la Sainte-Chapelle de Dijon, et successivement celui de la cathédrale de Clermont, où il se fit une réputation si brillante, que le célèbre *Marchand*, l'un des meilleurs

organistes du temps, fit exprès un voyage pour l'entendre. Rameau, flatté de cette démarche, entreprit de son côté le voyage de Paris, pour jouir du jeu de *Marchand*, dont il reconnut facilement le supériorité. Quelque temps après il concourut pour l'orgue de Saint-Paul, et fut vaincu par le célèbre *d'Aquin*. Dès ce moment il abandonna un genre où il ne pouvait espérer de devenir le premier, et se livra à la composition. Son ouvrage de la *Démonstration du principe de l'Harmonie*, qu'il publia alors, le fit connaître pour le musicien le plus profond qui eût encore paru. Dans ce livre, et dans son *Code de la Musique*, il a tellement facilité les règles de son art, que l'étude de la composition, qui était autrefois un travail de vingt années, est à présent celui de quelques mois. Cette découverte a mérité à Rameau le titre de *Newton de la musique*. De la théorie il passa à la pratique; et l'Opéra, sous l'influence de son génie, prit une face toute nouvelle. Le premier ouvrage qu'il mit en musique est *Hippolyte et Aricie*, qui fut donné en 1733. A la pre-

mière représentation de cette pièce , le prince de Conti demanda à *Campra* ce qu'il en pensait. *Monsieur* répondit ce musicien, *il y a assez de musique dans cet opéra pour en faire dix.* Les ennemis de Rameau furent eux-mêmes forcés de convenir de sa supériorité. Ses autres opéras sont : *les Indes galantes* ; *Castor et Pollux* ; *les Fêtes d'Hébé* ; *Dardanus* ; *Platée* ; *les Fêtes de Polymnie* ; *le Temple de la Gloire* ; *les Fêtes de l'Hymen* ; *Zaïs* ; *Pygmalion* ; *Naïs* ; *Zoroastre* ; *la Guirlande* ; *Acante et Céphise* ; *Daphnis et Eglé* ; *Lisis et Délie* ; *les Sybarites* ; *la Naissance d'Osiris* ; *Anacréon* ; *les Surprises de l'Amour*, et *les Paladins*. Rameau devint compositeur du cabinet du roi, qui lui accorda des lettres de noblesse en 1765. Il était désigné pour être décoré de l'ordre de *Saint-Michel*, lorsqu'il mourut le 12 septembre de la même année. Il fut inhumé à Saint-Eustache, où est le tombeau de *Lulli*. » Les opéras de ce musicien, dit J.-J. Rousseau, ont, les premiers, élevé le théâtre de l'Opéra au-dessus des tréteaux du Pont-Neuf il a

franchi hardiment le petit cercle de très-petite musique autour duquel nos petits musiciens tournaient sans cesse depuis la mort du grand *Lulli* ; de sorte que, quand on serait assez injuste pour refuser des talens supérieurs à M. Rameau, on ne pourrait au moins disconvenir qu'il ne leur ait en quelque sorte ouvert la carrière, et qu'il n'ait mis les musiciens qui viendront après lui à portée de déployer impunément les leurs : ce qui assurément n'était pas une entreprise aisée. Il a senti les épines ; ses successeurs cueilleront les roses... Du côté de l'esprit et de l'intelligence, il est fort au-dessous de *Lulli*, quoiqu'il lui soit presque toujours supérieur du côté de l'expression. Il faut reconnaître dans M. Rameau un très-grand talent, beaucoup de feu, une tête bien sonnante, une grande connaissance des renversemens harmoniques et de toutes les choses d'effet ; beaucoup d'art pour s'approprier, dénaturer, orner, embellir les idées d'autrui et retourner les siennes ; assez peu de facilité pour en inventer de nouvelles ; plus d'habileté que de fécon-

dité ; plus de savoir que de génie , ou du moins un génie étouffé par trop de savoir ; mais toujours de la force , de l'élégance , et très-souvent du beau chant... Personne n'a mieux saisi que lui l'esprit des détails ; personne n'a mieux su l'art des contrastes ; mais en même temps personne n'a moins su donner à ses opéras cette unité si savante et si désirée ; et il est le seul au monde qui n'ait pu venir à bout de faire un bon ouvrage de plusieurs morceaux fort bien arrangés. »

LENGLET DUFRESNOY, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1674.

NICOLAS LENGLET DUFRESNOY , natif de Beauvais , est un de plus laborieux écrivains que nous ayons eus ; presque tous les genres lui furent familiers , sans qu'il se soit distingué dans aucun. Après avoir étudié la théologie , il se livra à la politique. « En 1705 , le marquis de Torcy , ministre des affaires étrangères , l'envoya à Lille , où était la cour de l'électeur de Cologne , Joseph Clément de Bavière. Il y fut admis en qualité de secrétaire pour les langues

latine et française. Il fut chargé en même temps de la correspondance étrangère de Bruxelles et de Hollande. Cette correspondance le mit à portée d'être informé des trames secrètes de plusieurs traîtres que les ennemis avaient su gagner en France , La découverte la plus importante qu'il fit dans ce genre fut celle d'un capitaine des portes de Mons , qui devait livrer aux ennemis , moyennant 100,000 piastres , non-seulement la ville , mais encore les électeurs de Cologne et de Bavière qui s'y étaient retirés. Le traître fut convaincu , et subit la peine de son crime. L'abbé Lenglet se signala encore dans le même genre en 1718 , lorsque la conspiration du prince de Cellamare , tramée par le cardinal *Alberoni* , fut découverte. Plusieurs seigneurs furent arrêtés ; mais on ignorait le nombre et les desseins des conjurés : Lenglet fut choisi par le ministère pour pénétrer cette intrigue. Il ne voulut s'en charger que sur la promesse qu'aucun de ceux qu'il découvrirait ne serait condamné à mort. Il rendit de grands services à cet égard ; et non-seulement on lui tint parole par rap-

port à la condition qu'il avait exigée, mais encore le roi le gratifia d'une pension dont il a joui toute sa vie. L'abbé Lenglet avait eu occasion de connaître le prince *Eugène* après la prise de Lille, en 1708. Dans un voyage qu'il fit à Vienne, il vit de nouveau ce prince, qui le nomma son bibliothécaire; place qu'il perdit bientôt après, parce qu'il conserva peu fidèlement le dépôt qui lui avait été confié. Cet écrivain ne sut jamais profiter des circonstances heureuses que la fortune lui offrit, et des protecteurs puissans que son mérite et ses services lui acquirent. Son amour pour l'indépendance étouffa dans son cœur la voix de l'ambition. Il voulut penser, écrire, agir et vivre librement. Il ne dépendit que de lui de s'attacher au cardinal *Passionnei*, qui avait voulu l'attirer à Rome, ou à *Leblanc*, ministre de la guerre. Il refusa tous les partis qui lui furent proposés. La liberté passait avant tout pour lui. Dans ses dernières années même, où son grand âge sollicitait pour lui un loisir doux et tranquille, il aima mieux travailler et rester seul dans un logement obscur, que

d'aller demeurer avec une sœur opulente qui l'aimait et lui offrait chez elle, à Paris, un appartement, sa table et des domestiques pour le servir. Accoutumé à faire ce qu'il voulait, tout l'aurait gêné : l'heure fixe du repas eût été pour lui un esclavage. Cet éloignement pour la servitude s'étendait jusque sur son extérieur. Il était ordinairement assez mal vêtu, mais sans s'en inquiéter. Malgré cela on le recevait avec plaisir dans plusieurs maisons, parce qu'il avait beaucoup de feu et d'agrément dans l'esprit, et surtout une mémoire admirable. Ce don de la nature lui inspira le goût des ouvrages d'érudition. Toutes ses études étaient tournées du côté des siècles passés; il en affectait jusqu'au langage gothique. Il voulait, disait-il, être un *franc Gaulois* dans son style comme dans ses actions. Aussi serait-on tenté de le prendre, dans quelques-uns de ses ouvrages, pour un savant du seizième siècle, plutôt que pour un littérateur du dix-huitième. Il a, dans ses notes et dans ses jugemens, la mordante causticité de *Guy-Patin*. Il écrivait avec une hardiesse

et une liberté qu'il poussait quelquefois jusqu'à l'excès. C'est ce qui lui occasionna tant de querelles avec les censeurs de ses manuscrits. Il ne pouvait souffrir qu'on lui retranchât une seule phrase ; et s'il arrivait que l'on rayât quelque endroit auquel il fût attaché, il le rétablissait toujours à l'impression. Il aimait mieux perdre sa liberté qu'une remarque, qu'une seule ligne. Il a été mis dix à douze fois à la Bastille dans le cours de sa vie : il en avait en quelque sorte pris l'habitude. L'exempt qui avait coutume de l'y mener se nommait *Tapin* : dès que l'abbé Lenglet l'apercevait, sans lui donner le temps de s'expliquer, il criait à sa domestique : *Une telle, mon petit paquet et du tabac ; voici M. Tapin*. Et il le suivait aussitôt. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-deux ans, il périt d'une manière funeste, le 16 janvier 1755. Il rentra chez lui sur les six heures du soir, et s'étant mis à lire un livre nouveau, il s'endormit et tomba dans le feu. Ses voisins vinrent trop tard pour le secourir ; il avait la tête presque brûlée lorsqu'on le tira du feu. » (*Lad-*

vocat.) Le recueil de ses ouvrages composerait une petite bibliothèque ; et les titres seuls, les uns à côté des autres, forment une disparate qui a de quoi surprendre. Il donna un grand nombre d'éditions de nos vieux écrivains avec des notes, et d'auteurs latins avec des éclaircissemens. Il a aussi composé ou traduit quelques ouvrages de chimie : cette science lui était assez familière. Son meilleur ouvrage est une *Méthode pour étudier l'histoire*, avec un *catalogue des principaux historiens*, en douze volumes in-12 ; sa *Méthode pour étudier la géographie*, en dix volumes in-12, n'est pas aussi recherchée ; de *l'Usage des Romans*, où l'on fait voir leur utilité et leurs différens caractères, avec une *Bibliothèque des Romans*, en deux volumes in-12 ; *l'Histoire justifiée contre les Romans* : c'est le contraire du livre précédent, que l'auteur n'avait pas intérêt qu'on lui attribuât ; mais si *l'Usage des Romans* amuse par la singularité des pensées, la liberté et l'enjouement du style, *l'Histoire justifiée* ennue par des lieux communs mille fois répétés sur l'utilité de l'histoire ; un *Plan*

d'histoire générale et particulière de la Monarchie française, dont il n'a donné que trois volumes; un *Calendrier historique*, où l'on trouve la généalogie de tous les prince de l'Europe, 1750, in-12 : ce petit ouvrage le fit mettre à la Bastille; le *Diurnal romain*, latin et français; la *Géographie des enfans*; les *Principes de l'histoire*, six volumes in-12; *Histoire de la philosophie hermétique*, trois volumes in-12; des *Tablettes chronologiques*, en deux volumes in-8°; un *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions*, deux volumes in-12; un *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions, les songes*, etc., quatre volumes in-12; *Histoire de Jeanne d'Arc*; un *Traité historique et dogmatique du secret inviolable de la confession*, etc., etc., etc.

STANISLAS LECZINSKI, ROI DE POLOGNE,

Né en 1677.

STANISLAS LECZINSKI naquit à Léopold, du grand trésorier de la couronne. Il fut, en 1704, député par l'assemblée de Varsovie auprès de Charles XII, roi

de Suède, qui venait de conquérir la Pologne. Sa physionomie heureuse, sa franchise et ses vertus lui gagnèrent le cœur de Charles. Ce monarque crut ne pouvoir mieux faire en faveur des Polonais, que de leur donner Stanislas pour roi : il le fit donc couronner à Varsovie en 1705. *Auguste*, qui venait d'être détrôné, fut, par le traité de 1706, obligé de renoncer à la couronne, et de reconnaître Stanislas pour souverain légitime. Trois ans après, le nouveau roi, par la chance contraire des armes, se vit contraint de fuir à son tour, et d'abandonner le trône à celui qu'il avait remplacé. Il se retira en Suède, et ensuite en Turquie. Les affaires de Charles XII n'ayant pu se rétablir, Stanislas passa dans le duché de Deux-Ponts, de là à Weissembourg en Alsace. Sa vie fut obscure jusqu'en 1725, que la princesse *Marie*, sa fille, épousa *Louis XV*. Après la mort d'Auguste, il retourna en Pologne, et tenta vainement de remonter sur le trône; il fut encore forcé de fuir, et n'échappa à plusieurs dangers qu'à la faveur des déguisemens qu'il prit. Par le traité de paix

de 1736, on statua que Stanislas abdiquerait, mais qu'il conserverait les titres de roi de Pologne et de grand-duc de Lithuanie; qu'on lui restituerait ses biens et ceux de la reine son épouse, et qu'il serait mis en paisible possession des duchés de Lorraine et de Bar; mais qu'immédiatement après la mort de ce prince, ces duchés seraient remis, en pleine souveraineté et pour toujours, à la couronne de France. Stanislas, réduit à une souveraineté moins étendue, n'en fut peut-être que meilleur prince. Il fit dès-lors sa plus douce occupation du bonheur de ses nouveaux sujets: il embellit Nancy et Lunéville; il forma des établissemens utiles, fonda des collèges, bâtit des hôpitaux, dota de pauvres filles, assura autant qu'il lui fut possible la subsistance de la basse classe du peuple, et mérita le plus glorieux des titres, celui de *Bienfaisant*. La Lorraine jouissait de ses bienfaits, lorsqu'un accident termina sa vie. Le feu prit à sa robe de chambre, et les plaies qui en résultèrent lui causèrent une fièvre qui l'enleva en 1766, à près de quatre-vingt-neuf ans. Sa mémoire est en-

core chérie dans ce pays, qu'il rendit heureux. Ce prince avait beaucoup d'esprit et de lumière; il protégeait les sciences et les arts. S'il avait été un simple particulier, il se serait distingué par son talent pour la mécanique. Nous avons de lui divers ouvrages de philosophie, de politique et de morale, qu'on a recueillis en quatre volumes, sous le titre d'*OEuvres du Philosophe bienfaisant*.

RÉAUMUR, NATURALISTE FRANÇAIS,

Né en 1683.

RÉNÉ-ANTOINE FERCHAULT DE RÉAUMUR, d'une famille de robe de la Rochelle, est un des citoyens dont la France doit conserver les noms avec reconnaissance et avec gloire. Sa vie entière fut consacrée à éclairer les hommes et à leur être utile. Il se livra principalement aux mathématiques, à la physique et à l'histoire naturelle. Dès l'âge de vingt-cinq ans il fut accueilli par l'Académie des Sciences. Ses mémoires, ses observations, ses recherches et ses découvertes sur la formation des coquilles, sur les araignées, les moules, les puces ma-

rines, etc., lui firent de bonne heure un nom célèbre. Ce fut lui qui découvrit, en Languedoc, des mines de *turquoises*. Il trouva aussi la manière de colorer les pierres fausses. Mais une découverte bien plus utile, fut celle du procédé qui convertit le fer en acier, procédé alors absolument ignoré en France, et qui fut un véritable service rendu à la patrie. Le gouvernement récompensa cette découverte par une pension de 12,000 livres. Réaumur méritait cet encouragement, non-seulement par ses travaux, mais par l'usage qu'il faisait de sa fortune. Toujours occupé de ce qui pouvait tourner à l'avantage du bien public, il trouva encore le moyen d'adoucir le fer fondu, et de l'employer aussi facilement que le fer forgé. Ce fut à ses soins qu'on dut les manufactures de fer-blanc établies en France; auparavant on le tirait de l'étranger. La patrie lui fut encore redevable de l'art de faire de la porcelaine. Un autre travail intéressant pour la physique, est la construction d'un nouveau *thermomètre*, au moyen duquel on peut conserver toujours, et dans toutes

les expériences, des degrés égaux de chaud et de froid. Il s'occupa ensuite des moyens faciles de retirer les paillettes d'or des eaux qui en roulent dans le sable. Il renouvela en même temps l'art de faire éclore des œufs par le moyen des fours chauffés; art qui fut connu des Egyptiens, mais qui ne produisit aucun avantage parmi nous. Ces travaux, qui avaient pour but le bien public, ne l'empêchaient pas de s'occuper de ceux qui ne concernent que la science. Il forma une grande collection d'oiseaux desséchés, fit des expériences singulières sur la manière dont ils font la digestion de leur nourriture, et des remarques sur l'art avec lequel les différentes espèces d'oiseaux savent construire leurs nids. Mais de toutes les observations qu'il publia, celles qui lui donnèrent plus de gloire eurent les insectes pour objet. Il a, dans l'étude de ces animaux, fait des découvertes qu'on ne soupçonnait même pas avant lui. Tous ses ouvrages sont, outre un grand nombre de *mémoires* insérés dans ceux de l'Académie des Sciences : l'*Art de convertir le fer forgé en acier*, et l'*Art*

d'adoucir le fer fondu, et de faire des ouvrages de fer fondu aussi fins que ceux de fer forgé, un volume in-4°; *l'Histoire des Rivières aurifères de France*, et *l'Histoire naturelle des Insectes*, en six volumes in-4°. Tous ces écrits font assez connaître l'étendue de son esprit, son intelligence et sa patience dans les observations. Il est peut-être trop diffus; mais il a traité ses sujets avec autant de clarté et d'agrément qu'ils le comportaient. Ce savant naturaliste, après avoir employé une carrière de soixante-quinze ans à pratiquer les vertus, et à communiquer à ses concitoyens les connaissances qu'il acquérait pour leur utilité, mourut des suites d'une chute, en 1757.

GRÉCOUR, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1683.

Ce poète ne mériterait guère d'être cité dans cet ouvrage : il avait de l'esprit; mais l'abus qu'il en a fait n'a servi qu'à jeter le mépris sur sa mémoire. Ses poésies, qui consistent en contes, épigrammes, fables et autres petites pièces, sont quelquefois

d'une obscénité révoltante. Sa conversation n'était pas plus chaste que sa plume : aussi, dit l'abbé *Desfontaines*, qui le connut beaucoup, il fut exclu de la plupart des maisons de Tours. Il était chanoine de l'église de Saint-Martin de cette ville; et ce titre ne put jamais l'engager à mener une vie plus réglée; l'âge même ne fit rien sur son caractère. Il mourut comme il avait vécu, en 1743, à l'âge de cinquante-six ans.

DESFONTAINES, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1685.

PIERRE-FRANÇOIS GUYOT DESFONTAINES, fils d'un conseiller au parlement de Rouen, entra d'abord dans la société des jésuites, et en sortit quinze ans après. Son humeur difficile avait indisposé ses supérieurs, qui lui conseillèrent de rentrer dans le monde. Il s'occupa alors de la littérature, et se fit connaître par quelques brochures critiques. En 1724, l'abbé *Bignon* lui confia le *Journal des Savans*, qui était presque tombé. Desfontaines le releva, et eût joui du fruit de ses travaux, si l'on ne l'eût

accusé d'un vice infâme.....; ce qui le fit enfermer à Bicêtre. Il se disait alors ami de Voltaire; il lui écrivit pour le prier de s'employer en sa faveur. Voltaire alla aussitôt trouver ses amis les plus puissans, et, par leur moyen, il fit retirer de Bicêtre l'abbé, qui y serait peut-être resté longtemps. Mais comment ce misérable remercia-t-il son bienfaiteur? en déchirant ses ouvrages. Il y a toujours quelque chose de bas et de méprisable dans le cœur de ces gens qui font profession de critiquer tous les autres. Quel procédé peut-on attendre d'un homme qui se charge de chagriner périodiquement ceux qui tâchent de plaire ou d'être utiles à leurs semblables? et Desfontaines a passé presque sa vie entière à faire ce triste métier. Il fallait être de ses amis, l'avoir grassement payé, ou qu'il fût de bien bonne humeur, pour recevoir des éloges de sa plume. Il connaissait assez la malignité humaine pour savoir que les succès d'un critique éphémère sont plus fondés sur la méchanceté que sur la justice et la modération. Il disait lui-même avec une sorte de franchise :

Il faut que je vive..... Alger mourrait de faim, si Alger était en paix avec ses ennemis. Ainsi il se comparait aux pirates; et, dans le fait, il ne méritait pas plus d'estime. Les ouvrages périodiques qu'il a publiés, sont le *Nouvelliste du Parnasse*, ou *Réflexions sur les ouvrages nouveaux*, dont il ne parut que deux volumes, l'ouvrage ayant été arrêté par le ministère; les *Observations sur les Ecrits modernes*, qui parurent trois ans après, et furent continuées jusqu'au trente-troisième volume : on les supprima aussi; ensuite *Jugemens sur les Ouvrages nouveaux*, qui n'eurent que onze volumes. Outre ces écrits, Desfontaines en donna une quantité d'autres. Il fit une traduction de *Virgile*, écrite élégamment, mais souvent froide et n'étant pas toujours fidèle; il laisse volontiers de côté tout ce qui l'embarrasse. On en peut dire autant de sa traduction des *Odes d'Horace*. Il a aussi traduit les *Voyages de Gulliver* de Swift; le *Joseph Andrews* de Fielding, et une partie de l'*Histoire du président de Thou*. Plusieurs autres productions attestent la

fécondité de sa plume et ses connaissances. Sa *Voltairemanie* est un libelle qui seul suffirait pour le faire mépriser. Voltaire fit une tache à sa mémoire en lui répondant, et surtout en lui répondant avec un ton indigne d'un homme qui se respecte; il a même agi contre son intention, en donnant à ses détracteurs, à ses calomniateurs, une réputation dont ils n'auraient jamais joui sans son indiscrete colère. Desfontaines' mourut en 1745, dans sa soixantième année.

HÉNAUT, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,
Né en 1685.

CHARLES-JEAN FRANÇOIS HÉNAUT, président honoraire aux enquêtes, et surintendant des finances de la maison de la reine, naquit à Paris, d'un fermier-général. Il commença à se faire connaître par quelques poésies qui respirent les graces. Il remporta le prix de l'Académie française, en 1707, par son poème intitulé *l'Homme inutile*. Mais l'ouvrage qui a fait et assuré sa réputation, est son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, en



trois volumes *in-8°*. C'est l'ouvrage le plus plein et le plus court que nous ayons sur notre histoire. L'auteur a l'art d'approfondir bien des sujets, en ne paraissant que les effleurer. Ce livre eut le plus brillant succès. Le président Hénaut mourut en 1770, dans sa quatre-vingt-cinquième année. C'était un homme d'un commerce très-agréable, sachant s'accommoder à tout le monde, et aimant les plaisirs autant que l'étude. Il fut de l'Académie française et de celle des Inscriptions.

FRÉRET, SAVANT FRANÇAIS,

Né en 1688.

NICOLAS FRÉRET, fils d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat par complaisance pour sa famille, et quitta le barreau aussitôt qu'il en eut la liberté. L'étude de l'histoire et de la chronologie le captivèrent entièrement : il y fit des progrès si rapides, que l'Académie des Inscriptions lui ouvrit ses portes, quoiqu'il n'eût encore que vingt-cinq ans. Il signala son entrée par un *Discours sur l'Origine des Français*. Ce discours, qui parut hardi

parce qu'il choquait les idées reçues, joint à quelques propos indiscrets sur l'affaire des princes avec le régent, le fit renfermer à la Bastille. *Bayle* fut presque le seul auteur qu'on lui laissa dans sa prison; il le lut tant de fois qu'il l'apprit presque par cœur. Il y puisa une hardiesse de sentimens qu'il déposa dans les livres qu'il publia par la suite, surtout dans les *Lettres de Thrasybule à Leucippe*, et l'*Examen des Apologistes du Christianisme*. Ces avant mourut en 1749.

LA FAMILLE DES VANLOO, PEINTRES
FRANÇAIS.

JEAN-BAPTISTE VANLOO, d'une famille noble originaire de Nice, naquit à Aix en 1684, et mourut dans la même ville en 1745. Cet artiste réussissait très-bien dans les portraits, et eut du talent pour l'histoire. Il eut deux fils, qui furent, l'un premier peintre du roi d'Espagne, et l'autre du roi. Mais celui de cette famille qui se fit un plus grand nom, est *Charles-André Vanloo*, frère et élève de Jean-Baptiste. Après avoir fait le voyage d'Italie, où il

étudia les chefs-d'œuvre des peintres anciens et modernes, il vint se fixer à Paris. Il mérita par ses talens les titres de peintre du roi, gouverneur des élèves protégés par ce prince, professeur de l'académie de Peinture, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Ses tableaux sont recommandables par l'exactitude du dessin, la suavité, la fraîcheur et le brillant du coloris. Il sut éviter le goût mesquin et frivole introduit par *Boucher*. Ses ouvrages ornaient plusieurs édifices publics. Il était chargé de travailler aux nouvelles peintures de la coupole des Invalides, lorsque la mort l'enleva en 1765, à soixante-un ans.

LES JUSSIEU, MÉDECINS ET NATURALISTES.

ANTOINE JUSSIEU naquit à Lyon en 1686. Dès sa jeunesse il montra la passion la plus vive pour la botanique, et mérita une place à l'académie des Sciences en 1712. Il parcourut une partie des provinces de France, les îles d'Hières, la vallée de Nice, les montagnes d'Espagne, et rapporta de ses savantes courses une nombreuse col-

lection de plantes. Devenu sédentaire à Paris, il enrichit les volumes de l'académie d'un grand nombre de *mémoires* sur différentes parties de l'histoire naturelle. A ces occupations littéraires il joignait la pratique de la médecine, et voyait les pauvres de préférence. Il y en avait chez lui un grand nombre; il les aidait non-seulement de ses soins, mais de son argent, car il avait acquis une fortune considérable. Il mourut d'une espèce d'apoplexie, en 1758, à soixante-douze ans. Il était secrétaire du roi, professeur de botanique au Jardin des Plantes, et docteur des facultés de médecine de Paris et de Montpellier.

Bernard de Jussieu eut les mêmes talens que son frère, et le surpassa même dans les connaissances de la botanique; il fut aussi de l'académie des Sciences, et démonstrateur au Jardin des plantes. C'est à lui que nous devons le magnifique cèdre du Liban qui est au Jardin des plantes; il le rapporta d'Angleterre dans son chapeau. Sa mort arriva en 1777; il avait alors soixante-dix-neuf ans.

LEMOINE, PEINTRE FRANÇAIS,

Né en 1688.

FRANÇOIS LEMOINE, né à Paris, fut un des bons peintres français. Il avait un pinceau doux et gracieux, une touche fine. Il donnait beaucoup d'agrément et d'expression à ses têtes, de la force et de l'activité à ses teintes. Son chef-d'œuvre est la composition du grand salon qui est à l'entrée des appartemens de Versailles. Ce monument représente l'apothéose d'Hercule. Il peignit aussi à fresque la coupole de la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice. Ce travail, qui exigeait qu'il se tint le corps renversé, et l'assiduité qu'il y apporta, altérèrent sa santé. La douleur qu'il éprouva à la mort de sa femme, quelques jalousies de ses confrères, beaucoup d'ambition, enfin le chagrin de voir qu'on ne lui avait pas accordé, en lui donnant le titre du premier peintre du roi avec une pension de 4000 livres, les avantages dont *Lebrun* avait joui autrefois dans cette place : toutes ces circonstances réunies dérangèrent son esprit; la vie lui devint

insupportable, et il crut qu'il était beau d'en sortir. Entendant un jour frapper à sa porte, il s'imagina que c'était les archers qui venaient le prendre : aussitôt il s'enferma dans son cabinet, et se perça de neuf coups d'épée. Il expira le 5 juin 1737, à quarante-neuf ans.

MARIVAUX, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1688.

PIERRE CARLET DE CHAMBLIN DE MARIVAUX, fils d'un directeur de la monnaie à Riom en Auvergne, laissa les avantages de la fortune pour cultiver les lettres. Le théâtre eut de grands attraits pour lui. Il soutint la fortune des Italiens pendant long-temps, et leur donna vingt-une pièces, dont la plupart se jouent encore. Le recueil qu'on en a fait est en cinq volumes in-12. On y distingue la *Surprise de l'Amour*, le *Legs*, le *Préjugé vaincu*, la *double Inconstance*, l'*Épreuve*, etc. Il s'est aussi distingué par ses romans : la *Vie de Marianne* est une des meilleures productions de ce genre que nous ayons dans notre langue, pour l'intérêt

des situations, la vérité des peintures et la délicatesse des sentimens. Le *Paysan parvenu* a beaucoup plus de gaieté et d'esprit, mais il intéresse moins. Ce que l'on reproche à ces ouvrages, et aux comédies du même auteur, c'est un trop grand raffinement des sentimens, qui fait dégénérer le style en une espèce de jargon. La gaieté, quoique vive, y a quelque chose de maniéré, et l'esprit n'y paraît pas avec assez de naturel. Marivaux obtint par ses talens une place à l'Académie française. C'était un homme aussi aimable dans sa conversation que dans ses écrits : son caractère vif aurait paru souvent emporté, s'il n'eût eu la force de le réprimer ; aussi disputait-il rarement ; mais quand cela lui arrivait, il ne pouvait s'empêcher de montrer de l'humeur en défendant son sentiment. Sa probité était de la plus grande exactitude, et son désintéressement noble et sincère. Il ne sollicita jamais les grâces des grands, et ne refusa point non plus les faveurs de la fortune quand elles se présentèrent d'une manière honorable pour lui. Il accepta une pension de deux mille

francs d'*Helvétius*, son ami. Ce bienfait, et le produit de ses ouvrages, auraient pu le placer dans une situation aisée, s'il n'eût pas, en quelque sorte, détruit à mesure sa petite fortune pour secourir les autres : on l'a vu plus d'une fois sacrifier jusqu'à son nécessaire pour rendre la liberté, et même la vie, à des particuliers qu'il connaissait à peine, mais qui étaient ou poursuivis par des créanciers impitoyables, ou réduits au désespoir par l'indigence. Il avait la même attention à recommander le secret à ceux qu'il obligeait, qu'à cacher à ses plus intimes amis ses chagrins domestiques et ses propres besoins. Cet auteur estimable mourut à Paris en 1703, à soixante-quinze ans.

BRUMOY, TRADUCTEUR,

Né en 1688.

PIERRE BRUMOY, né à Rouen, entra dans la société des jésuites, et s'y distingua par son savoir. L'ouvrage qui lui a fait une réputation est son *Théâtre des Grecs*. C'est un recueil de traductions analysées des meilleures tragédies grecques,

avec des discours et des remarques. Ces traductions élégantes et fidèles respirent le goût le plus pur; mais, dans les remarques, on voit un homme qui, enthousiasmé des anciens, ne connaît point tout le mérite des modernes. Il composa en latin quelques *tragédies* sans force, et deux *comédies* qui n'ont rien de comique; ce qui a fait dire à Voltaire qu'il était plus facile de traduire les anciens que de les imiter. Il mourut en 1724.

S'GRAVESANDE, MATHÉMATICIEN,

Né en 1688.

GUILLAUME - JACQUES DE S'GRAVESANDE naquit à Bois-le-Duc, et se fit de bonne heure un nom parmi les mathématiciens. Il passa deux ans en Angleterre en qualité de secrétaire d'ambassade, y vit *Newton*, s'en fit aimer et estimer, et obtint une place dans la Société royale de Londres. De retour en Hollande, il eut à Leyde une chaire de professeur en astronomie et en mathématiques. Il fut ensuite professeur de philosophie dans la même université, où il mourut en 1642. Ses principaux ou-

vrages, écrits en latin, sont un *Essai sur la perspective*, avec un *Traité de l'usage de la chambre obscure*; des *Elémens mathématiques de physique confirmés par les expériences*; un *Cours d'algèbre*, et une *Introduction à la philosophie, contenant la métaphysique et la logique*.

PLUCHE, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1688.

ANTOINE PLUCHE, né à Reims, se livra à l'enseignement avec un grand succès. Il donna au public quelques ouvrages : le plus célèbre est le *Spectacle de la Nature*, en neuf volumes. Il est écrit avec autant de clarté que d'élégance; mais l'auteur dit peu en beaucoup de paroles : la forme du dialogue l'a entraîné dans ce défaut. Le but de ce livre est de faire apercevoir l'ensemble admirable des ouvrages de la nature, et de mettre sous les yeux des jeunes lecteurs ses principales productions. Mais aujourd'hui on ne lit plus cet ouvrage; les sciences naturelles ont fait des progrès trop considérables pour qu'il puisse être encore utile, et l'on pourrait même

risque, en le lisant, de prendre de fausses idées des choses qu'on voudrait connaître. Pluche, affligé d'une très-grande surdité dans sa vieillesse; se retira à Saint-Maur, où il mourut d'une apoplexie en 1761, à soixante-treize ans. Il avoit reçu les ordres ecclésiastiques.

CRÉVIER, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1693.

JEAN-BAPTISTE-LOUIS CRÉVIER, fils d'un ouvrier imprimeur, fit ses études sous Rollin, et suivit la même carrière que son maître; il devint professeur de l'université. Il se chargea aussi de continuer l'*Histoire Romaine* de Rollin après la mort de celui-ci, et y ajouta huit volumes in-12. On y trouve moins de digressions sur des points de morale et de religion que dans les premiers volumes; mais si le disciple est supérieur en ce genre à son maître, il est au-dessous de lui par le coloris et la noblesse du style, et par l'élévation des pensées. Il entreprit ensuite l'*Histoire des Empereurs romains jusqu'à Constantin*, dont il donna douze volumes in-12.

il composa aussi l'*Histoire de l'Université de Paris*, en sept volumes in-12 ; ce travail lui convenait mieux que l'histoire romaine. Quand l'*Esprit des Lois* de Montesquieu parut, il se crut en état de critiquer ce célèbre ouvrage, et donna des observations dont on se moqua. Il mourut en 1765, dans sa soixante-dix-huitième année.

LA CHAUSSÉE, POÈTE DRAMATIQUE
FRANÇAIS,

Né en 1691.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE naquit à Paris dans le sein de la fortune, et n'en consacra pas moins sa jeunesse aux muses, qu'il aimait de passion. Il a, en quelque sorte, créé sur le théâtre un genre nouveau, *le comique larmoyant*, qu'on a vainement voulu proscrire. Puisque ce genre intéresse et peut instruire, pourquoi tenter de l'éloigner de la scène ? C'est, dit-on, un bâtard de la comédie et de la tragédie. Il importe fort peu s'il est tragique ou comique ; l'essentiel est qu'il plaise ; et, dans les arts qui ont pour but d'amuser, quand



on a plu, on a remporté le prix. La Chaussée a, dans ses bonnes pièces, de la raison, de la noblesse, du sentiment, du pathétique, et il tourne bien un vers. Ses meilleurs ouvrages, que l'on joue encore, sont : *l'École des Mères*, *Mélanide*, *le Préjugé à la mode*, et *la Gouvernante*. Il a aussi fait une tragédie, *Maximilien*, qui a des beautés. Ce poète entra à l'Académie française en 1736, et mourut en 1754, âgé de soixante-deux ans.

CAYLUS, SAVANT ANTIQUAIRE,

Né en 1692.

ANNE-CLAUDE-PHILIPPE DE TUBIÈRE DE GRIMOARD DE PESTELS DE LEVI, comte de Caylus, né à Paris, servit d'abord avec distinction, et se livra ensuite à l'étude des monumens anciens. Pour satisfaire ce goût, il passa en Italie. « Il saisit avec enthousiasme les beautés des chefs-d'œuvre répandus dans cette partie de l'Europe. Vers l'an 1715, il passa dans le Levant, à la suite de l'ambassadeur de France à la Porte ottomane. Arrivé à Smyrne il voulut profiter d'un délai de quelques jours

pour visiter les ruines d'Éphèse qui se trouvent dans les environs. La campagne était alors infestée par une troupe de brigands, à la tête desquels était le redoutable *Caracayoli* : il était dangereux de fréquenter les chemins ; mais le comte de Caylus, qui désirait toujours puissamment ce qui pouvait contribuer à ses études, s'avisait d'un singulier expédient qui lui réussit. Vêtu d'une simple toile de voile, ne portant rien sur lui qui pût tenter le voleur le plus avide, il se mit sous la conduite de deux brigands de *Caracayoli* venus à Smyrne, et convint avec eux d'une certaine somme, à condition néanmoins qu'ils ne toucheraient l'argent qu'à leur retour. Comme ils n'avaient d'intérêt qu'à le conserver, jamais il n'y eut de guides plus fidèles. Ils le conduisirent, avec son interprète, vers leur chef, dont il reçut l'accueil le plus gracieux. *Caracayoli*, instruit du motif de son voyage, voulut servir sa curiosité : il l'avertit qu'il y avait dans son voisinage des ruines dignes d'être connues ; et pour l'y trans-

porter avec plus de célérité, il lui fit donner deux chevaux arabes. Le comte se trouva bientôt, comme par enchantement, sur les ruines indiquées ; c'étaient celles de Colophon... Il retourna passer la nuit dans le fort qui servait de retraite à *Caracayoli*, et le lendemain il se transporta sur le terrain qu'occupait anciennement la ville d'Éphèse. » (*Eloge hist. par Lebeau.*) De retour en France, Caylus fit part au public savant des découvertes qu'il avait faites. Il s'occupa en même temps de musique, de peinture et de gravure. Il entreprit de graver lui-même la vaste collection des médailles du cabinet du roi, d'après les dessins de *Bouchardon*. Reçu en 1731 à l'académie de Peinture et de Sculpture, il composa les *vies* des plus célèbres peintres et sculpteurs de cette compagnie ; et pour étendre les limites de l'art, il recueillit dans trois ouvrages de nouveaux sujets de tableaux qu'il avait rencontrés dans la lecture des anciens. Il fonda dans cette académie un prix annuel pour celui des élèves qui réussirait le mieux à caractériser une passion. L'académie des

Inscriptions lui ayant donné , en 1742 , une place d'honoraire , l'étude de la littérature devint sa passion dominante ; mais ce fut toujours relativement aux arts. Non content de donner ses travaux au public , il tâcha encore d'avancer les progrès des sciences par le moyen de sa fortune : il fonda à l'académie des Inscriptions un prix de cinq cent livres , dont l'objet est d'expliquer , par les auteurs et par les monumens , les usages des anciens peuples. Il rassemblait de toutes parts les antiquités de toute espèce : il les faisait ensuite dessiner et graver , en les accompagnant d'observations savantes et judicieuses. C'est ce travail qui a produit son *Recueil d'Antiquités égyptiennes , étrusques , grecques , romaines et gauloises* , en sept volumes in-quarto. Il se plaisait à encourager les talens des autres , et ne laissait jamais sans lui faire sentir ses bienfaits un savant ou un artiste qu'il savait dans le besoin. Son revenu , qui était assez considérable , se trouvait ainsi dépensé. Pour ce qui le regardait , il s'en inquiétait à peine ; il avait un équipage ancien et délabré , ses

habits étaient peu magnifiques , mais il faisait beaucoup de bien ; et c'est là le plus beau luxe de l'homme vertueux. Outre ses travaux sur les monumens anciens et sur les arts , Caylus consacra quelques momens à la littérature la plus légère , et donna des traductions de *Tyrann le Blanc* , du *Caloandre fidèle* , des *Ecosseuses* ou les *OEufs de Pâques* , des *Féeries nouvelles* , des *Contes orientaux* , de *cinq cents contes de Fées* , etc. C'était là un de ses amusemens. Ce savant respectable mourut en 1765 , à soixante-treize ans.

PANARD , POÈTE FRANÇAIS ,

Né en 1692.

CHARLES-FRANÇOIS PANARD , né de parens pauvres , aux environs de Chartres , ne reçut d'éducation qu'autant qu'il en faut pour entrer dans un bureau : il ne sut jamais le latin ; mais la nature et le soin qu'il prit de s'instruire lui-même , suppléèrent à ce qui lui manqua du côté de l'éducation. Son goût le porta vers la poésie chantante , et il mit en honneur le vaudeville moral.

Il resta long-temps inconnu dans un bureau où il avait un petit emploi : ce fut le comédien *le Grand* qui le produisit dans le monde, et qui l'engagea à s'essayer sur le théâtre. Panard suivit ce conseil, et fit cinq comédies et treize opéras comiques qu'on a recueillis, avec diverses petites pièces de poésies, en quatre volumes *in-douze*. Ce poète, qui savait si bien aiguïser les traits de l'épigramme, ne fit jamais un seul vers contre personne; c'est ce qu'il faut remarquer à son honneur. C'était un parfait honnête homme, désintéressé, et de mœurs fort douces. La nature ne l'avait pas aussi bien traité dans ses facultés corporelles que dans celles de l'esprit : il était petit, avait une bosse à l'estomac, et paraissait timide. Du reste, il était insouciant comme La Fontaine, et fut toujours à la porte de la pauvreté. Il mourut d'une apoplexie en 1765, à soixante-quatorze ans.

DU RESNEL, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1602.

JEAN-FRANÇOIS DU RESNEL DU BELLAY s'est placé sur le Parnasse par ses excellentes traductions en vers des *Essais sur l'Homme* et sur *la Critique*. Elles lui méritèrent son entrée à l'Académie française et à celle des Belles-Lettres. Ses amis et ses protecteurs lui avaient procuré l'abbaye de Fontaine. Né à Rouen, il mourut à Paris en 1751, dans sa soixante-neuvième année.

RACINE FILS, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1692.

LOUIS RACINE, fils du grand poète de ce nom, marcha sur les traces de son père, mais de loin. Il n'occupa sa muse que de sujets chrétiens. Né dans un temps où l'éclat de la cour de Louis XIV était déjà passé, et où l'on y avait substitué un extérieur de religion fort propre à faire des hypocrites ou des dévots, Louis Racine fut du nombre des derniers. Ayant perdu de bonne heure son père, il entra chez les pères de l'Oratoire, et se destina à l'état ecclésiastique.

C'est là qu'il composa son poëme de *la Grace*, où l'on trouve de la correction, quelques vers heureux, mais en même temps une sécheresse rebutante, et qui rend ce poëme très-propre à mortifier les dévots qui peuvent le lire. Le chancelier *Daguesseau*, qui avait aimé le père, détourna le fils de la bizarre envie de se faire prêtre, et lui fit des protecteurs qui furent utiles à sa fortune. Le cardinal de *Fleury* lui procura un emploi dans les finances. Racine alors se maria, et fut heureux. Sa vie se serait achevée paisiblement, si son fils, fruit unique de son union, qui donnait les plus grandes espérances, n'eût péri malheureusement dans l'inondation de Cadix, en 1755. Cette perte affligea le reste de ses jours, et il ne se consola que par des sentimens de religion. Il mourut huit ans après, dans sa soixante-onzième année. Son ouvrage le plus célèbre est le poëme de *la Religion*, où l'on trouve un plan bien conçu, et des morceaux supérieurement versifiés. Le poète s'y fait sentir plus souvent que dans les autres ouvrages du même auteur, qui, en général, a un style monotone et

sans chaleur. Le grand défaut du poëme de *la Religion* est qu'il n'a point d'intérêt : on lit avec enthousiasme une partie du premier chant; le plaisir décroît insensiblement, et l'on finit par sentir une uniformité qui fatigue. Il a fait des *éptres* et des *odes* auxquelles on peut faire le même reproche. *Ses remarques sur les tragédies de J. Racine* ont démontré qu'il ne connaissait ni le théâtre ni le cœur humain. *Les Mémoires sur la vie de son père* offrent, au milieu d'une multitude de minuties, des faits curieux et intéressans pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. Quant à sa traduction du *Paradis perdu*, elle est sans chaleur, sans enthousiasme, et ne donne qu'une idée imparfaite du poète anglais.

PRÉVÔT, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1697.

ANTOINE PRÉVÔT D'EXILES, naquit à Hesdin, d'une bonne famille. Sa jeunesse fut orageuse et inconstante. Après avoir fait de bonnes études chez les jésuites, il prit l'habit de cette société, qu'il quitta au bout de quelques mois pour porter les

armes, et quitta bientôt les armes pour reprendre l'habit de jésuite. Peu content de son sort, il jeta encore une fois le froc aux orties, et retourna aux armes. Cette fois-ci il fut un peu plus constant : servant avec le titre d'officier, la vie de militaire lui parut fort agréable. Jeune, vif et sensible, il se livra tout entier à l'amour ; mais la fin malheureuse d'une passion le rappela à lui-même, et il abandonna de nouveau le monde pour rentrer dans le cloître. Ce fut alors chez les bénédictins qu'il alla s'ensevelir. On le plaça dans la congrégation de *Saint-Germain-des-Prés*, et, pour anéantir en lui les passions très-violentes, on le chargea de continuer l'énorme ouvrage intitulé *Gallia christiana* ; il en fit un volume *in-fol.* Cette aride occupation ne convenait guère à un homme d'une imagination brillante et sans cesse active, et que le souvenir des plaisirs qu'il avait goûtés tourmentait sans relâche. Il prit occasion d'un petit mécontentement pour quitter Saint-Germain, sa congrégation et son habit. Il passa en Hollande, et se fixa à la Haye en 1729. Ses talens furent sa

seule ressource : il publia son premier roman intitulé : *Mémoire d'un Homme de qualité*, en 6 vol. *in-12.* Le succès surpassa son espérance. Cet ouvrage, ainsi que tous ceux du même genre qu'il composa, est plein d'intérêt, bien écrit et fort moral ; mais il ne satisfait pas entièrement les gens de goût : le plan est mal tracé, on y rencontre des longueurs fatigantes, et le héros paraît quelquefois d'une crédulité qui rebute le lecteur sensé. C'est un des moins bons ouvrages de l'auteur, quoique ce soit un de ceux qui eurent le plus de débit. *Cléveland, fils naturel de Cromwel*, en 6 volumes *in-12*, qu'il publia trois ans après, est beaucoup meilleur, et intéresse bien davantage. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, est d'être trop romanesque. La petite *Histoire de Manon Lescaut*, qui suivit *Cléveland*, enleva tous les suffrages : il est impossible d'écrire rien de plus brûlant, et de produire une impression plus vive sur le lecteur. Le malheur est que tant d'intérêt et de sentimens ne sont excités qu'en faveur de deux personnages qui, par leurs ac-

tions , ne devraient inspirer que le mépris. En 1733 , Prévôt entreprit un journal littéraire , sous le titre du *Pour et du contre* ; il en donna vingt volumes in-12. Malheureusement pour lui il voulut être juste , même indulgent et poli dans sa critique et il ne réussit pas. Desfontaines entendait mieux son monde ; il le déchirait jusqu'à ses meilleurs amis , et les abonnemens pleuvaient à sa boutique. Une autre raison qui engagea Prévôt à discontinuer son journal , est que malgré toute sa modération , il se fit des ennemis ; le peuple des auteurs est si difficile à contenter ! Prévôt était en Angleterre quand il commença sa feuille du *Pour et du Contre*. Il s'était lié à la Haye avec une jeune dame qui ne l'abandonna point dans ses courses et dans ses malheurs. Cette liaison , ses romans , ses échappées et sa vie errante , égayaient beaucoup les satyriques du temps. Le grossier abbé Lenglet imprimait qu'il s'était laissé enlever par une femme ; l'abbé Desfontaines l'appelait moine apostat , et d'autres disaient qu'il irait se faire circoncrire à Constantinople. Las de lutter contre la méchanceté

et les malheurs que sa conduite vraiment blâmable lui attirait , il sollicita son retour en France. Ses ouvrages lui avaient fait des protecteurs qui lui obtinrent cette permission. Il repassa à Paris dans l'automne de 1734 , y prit le petit collet , et vécut tranquille sous la protection du prince de Conti , qui aimait et savait protéger les lettres. Ce prince l'honora même des titres de son aumônier et de son secrétaire , deux places qui ne l'occupaient jamais. *Je vous fais mon aumônier* , lui dit le prince , *mais je vous préviens que je ne vais jamais à la messe. Et moi , monseigneur , jamais je n'en dis* , répondit l'abbé. En 1745 , le chancelier Daguesseau le choisit pour exécuter la belle entreprise de l'*Histoire générale des Voyages*. Personne n'était plus propre que Prévôt à remplir cette tâche ; à un esprit d'ordre , de grandes connaissances , un style clair et pur , il joignait une facilité de travail étonnante : 16 volumes in-quarto ou 64 in-12. ne purent l'épouvanter. Le commencement de cet utile ouvrage fut traduit de l'anglais ; mais la société de gens de lettres qui l'avaient entrepris n'eut

pas le courage de continuer ; l'abbé Prévôt poursuivit seul, et fit beaucoup mieux que les auteurs anglais. « Le succès de ses ouvrages, la faveur des grands, le silence de ses passions, tout semblait lui promettre une vieillesse douce et paisible, lorsqu'il fut enlevé par une mort affreuse, le 23 novembre 1763, en revenant de Chantilly. Une attaque d'apoplexie l'étendit au pied d'un arbre dans la forêt. Des paysans qui survinrent le portèrent chez le curé du village le plus voisin. On rassembla avec précipitation la justice, qui fit procéder sur-le-champ par un chirurgien à l'ouverture du cadavre. Un cri du malheureux, qui n'était pas mort, arrêta l'instrument, et glaça d'effroi les spectateurs ; mais le coup mortel était déjà donné. L'infortuné abbé Prévôt ne rouvrit les yeux que pour voir le cruel appareil qui l'environnait, et la manière horrible dont on lui arrachait la vie. C'est ainsi qu'il termina sa carrière, presque aussi romanesque que celle de ses héros, à l'âge de soixante-six ans et demi. » (*Dict. hist.*) Les chagrins que l'abbé Prévôt avait éprouvés, laissèrent sur sa figure des traces qui semblaient an-

noncer le genre sombre de ses compositions. Il était peu propre au grand monde et s'y trouvait le moins qu'il lui était possible. Ses critiques nombreux eurent beau le harceler, ils ne le firent jamais sortir du caractère qui convient à un homme de lettres qui sait se respecter : ses réponses, quand il jugea à propos d'en faire, furent nobles et modérées : il lui suffisait de se justifier. Le désintéressement était aussi une des belles qualités de son ame. Un riche financier lui offrit de faire tous les frais de l'impression de l'*Histoire des Voyages* : c'eût été pour lui un profit de plus de cent mille francs ; il préféra d'en laisser tout l'avantage à son libraire, avec qui, chose assez rare, il continua de vivre dans la plus parfaite intelligence jusqu'à sa mort. Pressé par ce même financier d'accepter une pension viagère, et sachant que les enfans de cet homme généreux, quoique très-riches, murmuraient, il la refusa. Indifférent sur ses propres intérêts, il était très-sensible aux disgrâces de ceux qui avaient recours à lui : plus d'une fois il s'est dépouillé du fruit de son travail pour

secourir l'indigence d'un infortuné. Ses ouvrages sont en très-grand nombre. Les principaux , après ceux que nous avons nommés , sont les *Campagnes philosophiques*, ou *Mémoires de Montcalm* ; le *Doyen de Killérine* ; l'*Histoire de Marguerite d'Anjou*, reine d'Angleterre ; *Histoire d'une Grecque moderne* ; un *Manuel lexique*, ou *Dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière à tout le monde*, etc. Il a traduit de l'anglais *Clarisse*, *Grandisson*, *Paméla* ; une *Histoire de la vie de Cicéron*, par Midleton ; *Lettres de Mentor à un jeune seigneur* ; l'*Histoire de la maison des Stuart*, par M. Hume ; les *Voyages de Robert Lade*, etc. Il a aussi traduit du latin le premier volume de l'*Histoire universelle* de de Thou, et les *Lettres de Cicéron à Brutus*.

BARBEYRAC, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1674.

JEAN BARBEYRAC, né à Béziers, est connu dans la littérature par les excellentes traductions qu'il a faites du *Droit de la nature et des gens*, du *Devoir de*

l'Homme et du Citoyen, par Puffendorf ; et des *Droits de la Guerre et de la Paix* par Grotius. Les notes dont il a enrichi ces traités , sont aussi estimées que les traités mêmes. Il a aussi traduit le *Traité des Lois naturelles* de Cumberland. Barbeyrac eut la chaire de droit et d'histoire de Lausanne, et ensuite celle du droit public et privé à Groningue. La liberté qu'il se donna dans un traité qu'il composa sur la *Morale des Pères*, fit soupçonner qu'il n'était pas très-chrétien ; mais jamais on n'eut le moindre soupçon sur sa probité. Il mourut en 1747.

STÉEËLE, ÉCRIVAIN ANGLAIS.

RICHARD STÉEËLE, ami d'Adisson, a travaillé avec lui au *Spectateur* et au *Gardien*. Il a aussi donné plusieurs pièces de théâtre, dont les principales sont : *le Convoi funèbre*, *le Mari tendre*, *les Amans menteurs*, et *les Amans convaincus intérieurement de leurs flammes mutuelles*. Cette dernière comédie eut le plus grand succès ; et George I^{er}, à qui elle fut dédiée, fit à l'auteur un présent de cinq cents gui-

nées. Stéèle avait été militaire dans sa jeunesse. Devenu paralytique sur la fin de sa vie, il se retira dans une de ses terres, et y mourut en 1709.

KÖENIG, MATHÉMATICIEN SUISSE,

Né en 1700.

SAMUEL KÖENIG se fit connaître de bonne heure par ses talens pour les mathématiques. Il donna des leçons à madame du Châtelet, qui se loue beaucoup des progrès qu'elle fit sous un tel maître. Ses démêlés avec *Maupertuis*, au sujet du *principe universel de la moindre action*, lui donnèrent une réputation qu'il ne cherchait pas. Il écrivit contre ce président de l'académie de Berlin, et cita, en le réfutant, un fragment d'une lettre de Leibnitz, dans laquelle ce philosophe disait avoir remarqué que, dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un *maximum* ou un *minimum*. *Maupertuis* fit sommer, par l'académie de Berlin, Kœnig, qui en était membre, de produire l'original de cette lettre : l'original ne se trouvant pas, le mathématis-

cien suisse fut condamné par l'académie, et exclu de son sein. Kœnig en appela au public ; et son *appel*, écrit avec cette chaleur de style que donne le ressentiment, mit plusieurs personnes de son côté. Il mourut en 1757.

THOMPSON, POÈTE ANGLAIS,

Né en 1700.

JACQUES THOMPSON naquit à Eduan en Ecosse. Son père, qui était ministre, lui donna sa première éducation. Il n'avait que vingt-six ans lorsqu'il publia son poème sur *l'Hiver* qui le fit connaître dans la république des lettres. Le lord *Talbot*, chancelier du royaume, lui confia son fils ; et le poète parcourut avec son élève la plupart des cours et des principales villes de l'Europe. De retour dans sa patrie, le chancelier le nomma son secrétaire. La mort lui ayant enlevé ce généreux protecteur, il fut réduit à vivre des fruits de son génie. Il travailla pour le théâtre jusqu'à sa mort, arrivée en 1748. Outre ses *tragédies*, qui eurent un grand succès, il

fit un poème sur la *Liberté*, auquel il travailla pendant deux ans, et qu'il mettait au-dessus de ses autres productions, moins peut-être pour le mérite de l'ouvrage, qu'à cause du sujet, qui plaisait à l'auteur, excellent patriote ; *le Château de l'Indolence*, plein de bonne poésie et d'excellentes leçons de morale, et enfin *les Quatre Saisons*, le seul de ses ouvrages qui soit connu parmi nous ; il a été très-bien traduit par madame *Bontems*. Ce poème, plein d'imagination et de chaleur, place Thompson parmi les meilleurs poètes de sa nation. On y trouve sans doute des défauts, et surtout cette abondance et cette espèce de désordre qui caractérisent les productions anglaises ; mais en même temps le génie s'y fait sentir avec force, et il couvre tout.

DE LA NOUE, AUTEUR COMIQUE,

Né en 1701.

JEAN SAUVÉ DE LA NOUE a fait plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles on ne distingue que *la Coquette corrigée*, co-

médie en cinq actes. Il était comédien passable. Né à Méaux, il mourut à Paris en 1761.

LEBEAU, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1610.

CHARLES LEBEAU fut un des meilleurs professeurs de l'université : il eut, comme *Rollin*, le double mérite d'avancer rapidement ses écoliers, et de s'en faire aimer. Sa littérature était considérable, et peu d'hommes ont mieux connu les belles-lettres grecques et latines. Son savoir lui mérita son entrée à l'académie des Inscriptions. On rapporte à ce sujet un trait qui lui fait infiniment honneur : Une place lui était destinée à cette académie ; *Bougainville* se présenta avec moins de titres, et craignit un concurrent tel que Lebeau ; mais comme il connaissait son caractère, il fut franchement lui faire part de ses desirs. Lebeau, sensible à sa peine, courut chez les amis qui lui avaient promis leurs voix, pour les prier de les donner au jeune littérateur. *C'est le moindre sacrifice*, disait-il, *que j'eusse voulu faire pour*

obliger un homme de mérite. Il fut reçu à l'élection suivante. De pareils traits se voient rarement dans la vie des gens de lettres. Le principal ouvrage de Lebeau est son *Histoire du Bas-empire*, en vingt-deux volumes in-12, très-estimée, et qui a exigé, non-seulement une vaste érudition pour rassembler tous les faits, mais aussi une critique extrêmement judicieuse pour démêler le vrai du faux parmi tant d'auteurs qui se contredisent mutuellement. Cet écrivain respectable mourut l'an 1778, et laissa une fille de son mariage.

GOTTSCHED, POÈTE ALLEMAND.

GOTTSCHED a beaucoup contribué à répandre le goût de la bonne littérature en Allemagne. Il a fait une *poétique*, à la tête de laquelle il a placé une traduction en vers de l'*Art poétique d'Horace*; il a aussi composé une tragédie, dont *Caton d'Utique* est le héros. Il est mort à Leipsick en 1766. Son épouse a, comme lui, cultivé les lettres allemandes avec succès : elle s'est également essayée dans le genre tragique et co-

mique ; elle possédait en outre les mathématiques et la musique. Sa mort arriva quatre ans après celle de son époux.

DUCLOS, ÉCRIVAIN FRANÇAIS.

CHARLES DINEAU DUCLOS naquit à Dinant en Bretagne, d'un chapelier, et fut maire de sa ville natale en 1744, quoiqu'il fût alors domicilié à Paris. Par suite du zèle que les États de Bretagne avaient montré pour le service de la patrie, Duclos, qui avait beaucoup échauffé ce zèle, reçut, en récompense, des lettres de noblesse. Sa conduite avait été si agréable dans sa province, que lorsqu'il fut question de désigner au roi les citoyens qui étaient les plus dignes de grâces, il fut unanimement nommé par le tiers-état. Il était depuis 1739 membre de l'académie des Inscriptions. L'Académie française l'adopta en 1747, et le fit son secrétaire perpétuel après la mort de *Mirabeau*. Il eut ensuite le titre d'historiographe. Duclos était un parfait honnête homme, mais d'une sévérité qui dégénérait quelquefois en dureté : les vérités qu'il disait avaient

souvent l'aigreur de la satire. *Bougainville* était venu le voir pour tâcher de se le rendre favorable dans l'élection qu'on allait faire à l'Académie française : *Vous voyez, au surplus*, ajoutait-il à ses raisons, *que je suis atteint d'une maladie qui ne me laissera pas aller loin, et la place sera bientôt vacante. Monsieur*, repartit brusquement *Duclos*, *ce n'est point à l'Académie à donner l'extrême-onction*. Malgré cette espèce de misanthropie, *Duclos* ne manquait pas d'adresse ; il ne disait pas toute sa pensée avec tout le monde et dans toutes les circonstances : il craignait au contraire beaucoup de se compromettre ; il recommanda fort à *J.-J. Rousseau* de ne dire à personne qu'il avait entendu la lecture de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*. Il avait d'abord été ce que l'on appelle *philosophe*, et se conduisit ensuite de manière à ce qu'il pouvait être également à couvert des traits du *parti philosophique*, et des persécutions du *parti dévot*. Cette conduite ferait volontiers croire que sa franchise était plutôt dans son air que dans son cœur. Par suite de sa politique, il ne

voulut rien publier de ce qu'il avait écrit sur l'histoire de son temps. On prétend que ses manuscrits furent, après sa mort, remis au ministère : s'il a dit la vérité, il n'est pas étonnant qu'on ne les ait jamais fait paraître ; mais il est plus probable qu'à l'exemple de *Racine* et de *Boileau*, il eut le titre d'historiographe, et n'écrivit rien. Ses principaux ouvrages sont les *Confessions du comte de****, qui annoncent une grande connaissance du monde et du cœur humain : il mit en action dans ce roman ce qu'il avait expliqué d'une manière assez sèche dans ses *Considérations sur les Mœurs de ce siècle*. Ce dernier livre est le plus recherché de l'auteur ; il est plein de maximes vraies, de définitions exactes, de discussions ingénieuses, de pensées neuves et de caractères bien saisis ; malgré cela, et malgré son peu d'étendue, on a quelque peine à le lire de suite : le style ; quoique soigné, est sec, et le discours n'est animé par aucun sentiment agréable. Les *Mémoires sur les Mœurs du dix-huitième siècle* ont les mêmes avantages et les mêmes défauts. *Acajou* n'est qu'un petit conte bi-

zarre ou l'on trouve de l'esprit. L'*Histoire de Louis XI*, en trois volumes in-12, n'a point répondu à l'attente que le public s'en était formée sur la réputation de l'auteur. Le style en est concis et élégant, mais trop coupé et trop épigrammatique. A l'exemple de *Tacite*, qu'il essaya d'imiter, il s'est moins occupé du détail et des circonstances des faits, que de leur ensemble et de leur influence sur les mœurs, sur les lois, les usages et les révolutions de l'État. Duclos a joui pendant sa vie d'une réputation plus éclatante qu'il ne le méritait : on l'a souvent cité à côté de *Montesquieu*, et de plusieurs autres grands écrivains ; aujourd'hui on reconnaît que c'était seulement un homme de beaucoup d'esprit, qui observait avec finesse, mais sans grandes vues et même sans génie. Ses romans sont des peintures rapides de la société de son temps ; mais ils n'ont pas de chaleur, et piquent très-peu la curiosité. On ne les lit plus.



P. De Saint Foix.



Musschenbroek.



D'Argens.



F. Boucher.



J. de Crebillon.



C.H. de Voisenon.

SAINT-FOIX, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1703.

GERMAIN-FRANÇOIS POUILLAIN DE SAINT-FOIX naquit à Rennes, porta les armes dans sa première jeunesse, et se livra ensuite à l'étude des lettres. Il cultiva en même temps le théâtre et l'histoire. Ses *comédies*, dont il y a trois volumes, sont d'un très-petit genre; ce sont de petites pièces fondées sur les prestiges de la féerie, et qui n'ont d'autre mérite, que d'être joliment écrites. Les principales sont : *les Graces*, *l'Oracle*, *le Sylphe*, et *les Hommes*. Ses ouvrages historiques sont : une *Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, qui n'est qu'une compilation de faits et d'anecdotes sur les grands seigneurs honorés du cordon de cet ordre; et les *Essais historiques sur Paris*, en sept volumes *in-douze*. Ce dernier ouvrage est le seul qui fasse vivre son nom : on y trouve une quantité de faits curieux revêtus d'un style satyrique qui les fait lire avec plus de plaisir encore; mais il n'y faut point chercher d'ordre : l'auteur semblait ignorer que cela fût utile à un livre. Il a

donné carrière à son caractère satyrique dans les *Lettres turques*, faible imitation des Lettres persanes. Saint-Foix, quoique plein d'honneur et de probité, était un homme avec lequel il était très-difficile de vivre ; c'était un véritable spadassin, prêt à se faire couper la gorge pour la première vétille qui avait blessé son humeur bizarre et violente. Quelque peu raisonnable que fût l'opinion qu'il avait commencé à défendre, on ne pouvait l'en faire démentir ; il la soutenait non-seulement avec opiniâtreté, avec emportement, mais encore avec colère. Il fallait bien se garder de louer devant lui, même les gens du plus grand mérite, quand ils avaient le malheur de lui déplaire, car il ne pouvait dissimuler son humeur. De pareilles gens, quelque talent qu'on leur reconnaisse, méritent qu'on les fuie d'une lieue à la ronde. Cet homme querelleur mourut à Paris en 1776.

MUSSCHENBROECK, MATHÉMATICIEN ET
PHYSICIEN HOLLANDAIS,
Né en 1692.

PIERRE DE MUSSCHENBROECK, né à Leyde, a enseigné avec une grande réputation les mathématiques et la physique dans l'université d'Utrecht, et ensuite dans celle de Leyde. Ses ouvrages, écrits en latin, sont des *Essais de physique*, traduits par Sigaud de la Fond, trois volumes in-quarto ; des *Institutions de physique*, et des *Expériences*. Le premier est le plus recherché et le plus estimé. Ce célèbre professeur mourut à Leyde en 1761.

D'ARGENS, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,
Né en 1704.

JEAN-BAPTISTE DE BOYER, marquis d'ARGENS né à Aix en Provence, eut une jeunesse peu réglée. Son père voulut en vain le consacrer à la magistrature ; il prit les armes, et parcourut une partie de l'Europe ; il les quitta ensuite pour suivre le barreau, et les reprit bientôt après ; mais

une blessure qu'il reçut au siège de Philisbourg le força à les quitter pour toujours. Il passa alors en Hollande, et se fit une ressource de sa plume. Le grand *Frédéric*, qui aimait les talens, et qui recherchait surtout les esprits hardis, l'appela à sa cour, et se l'attacha en qualité de chambellan. D'Argens se maria à Berlin, et, après y avoir demeuré vingt-cinq ans, il vint achever sa vie en Provence. La mort le surprit au château de la baronne de la Garde, sa sœur, près de Toulon, en 1771. D'Argens, dans ses écrits, avait pris Bayle pour modèle; ses ouvrages parurent pleins de pensées hardies et dangereuses. Ceux qu'on recherche sont : les *Lettres juives*, les *Lettres chinoises*, les *Lettres cabalistiques*, et la *Philosophie du bon sens*. Il a fait, en outre, un grand nombre de romans aujourd'hui ignorés, et ses *Mémoires*, qu'on ne lit pas davantage.

BOUCHER, PEINTRE FRANÇAIS,

Né en 1704.

FRANÇOIS BOUCHER, premier peintre du roi, eut les plus brillans succès; les écrivains de son temps en firent le plus grand éloge, et on le surnomma généralement le *Peintre des Graces*. Ce peintre des Graces est aujourd'hui tombé dans le plus profond mépris; et l'on a de la peine à concevoir qu'après les magnifiques et sublimes compositions de *le Sueur*, du *Poussin* et de *Lebrun*, on ait pu s'engouer des mesquines productions de ce peintre petit-maître. Ses succès perdirent l'école française pendant environ soixante ans. C'était cependant un homme d'esprit, et ses ouvrages découvrent un riche fonds d'invention et des pensées très-ingénieuses; mais au lieu de suivre le grand goût des maîtres, qu'il alla inutilement étudier à Rome, il voulut plaire aux femmes à la mode; et aux jeunes gens du bon ton; c'est ce qui le perdit et le fit réussir : on prit ses tons rosés pour de la fraîcheur, et ses mines maniérées pour des gentilleses et de la grace; ses

déesses, qui ne sont que de misérables coquettes françaises, parurent *délicieuses*; et les éloges que les gens superficiels lui prodiguèrent, furent répétés par la troupe des ignorans, qui est toujours nombreuse : les gens de lettres, qui, pour l'ordinaire, ne se connaissent point en peinture, dont cependant ils veulent parler, consacrèrent ces éloges dans leurs écrits; de façon que, lorsque les tableaux de ce peintre seront anéantis, nos neveux, à ce concert unanime d'éloges, s'imagineront que Boucher fut l'Apelle de la France. Voilà pourtant ce que peut la prévention quand elle devient générale. Boucher eut le sort de *Ronsard*, mis dans le ciel pendant sa vie, et renversé dans la boue après sa mort. Ce peintre mourut en 1770. Il était dans sa conduite aussi maniéré que dans sa peinture; c'était un petit-maître parfait; il était toujours vêtu de soie rose, et débitait des fleurettes chaque fois que l'occasion s'en présentait. Il refusa, dit-on, le cordon de Saint-Michel, parce qu'il était noir. C'était pousser un peu loin la gaieté des couleurs.

BONNEVAL, AVENTURIER FRANÇAIS;

Né en 1672.

CLAUDE ALEXANDRE, comte de Bonneval, d'une ancienne famille du Limousin, offrit le spectacle d'une de ces destinées que leur bizarrerie fait remarquer. Il servit d'abord en France, se distingua sous *Catinat* et sous *Vendôme*, et serait parvenu aux premiers grades, si quelques mécontentemens ne l'eussent engagé à quitter la France en 1706. Le ministre *Chamillart* le fit condamner à avoir la tête tranchée. Bonneval, retiré en Allemagne, prit du service dans l'armée impériale. La guerre, déclarée en 1716 aux Turcs, lui offrit une nouvelle occasion de se distinguer; il y acquit en effet beaucoup de gloire, et le grade de lieutenant feld-maréchal fut la récompense de sa barvoure. Il eût pu alors couler des jours heureux; mais les discours peu mesurés qu'il tint sur le prince *Eugène* et la marquise de *Prie* lui firent perdre tous ses emplois : on le condamna, en outre, à un an de prison. Cette sévérité l'aigrit au point que, dès

qu'il fut libre, il passa en Turquie, dans l'espoir d'y trouver l'occasion de se venger de ses ennemis. Sa bravoure contre les Turcs l'y avait fait connaître d'une manière avantageuse; on l'accueillit donc avec empressement; il fut créé pacha à trois queues de Romélie, général d'artillerie, et ensuite topigi-bachi. Comme il n'avait aucune religion, il n'eut pas le moindre scrupule à se faire musulman. *Bon !* disait-il à ceux qui lui en parlaient, *je n'ai fait que changer mon bonnet de nuit contre un turban.* Ce mot découvre un homme dont la morale n'était pas sévère : il suffit pour le faire condamner dans la mémoire des honnêtes gens. Bonneval mourut en 1747, à soixante-quinze ans.

CRÉBILLON FILS, ROMANCIER FRANÇAIS,

Né en 1707.

CLAUDE PROSPER JOLYOT DE CRÉBILLON, fils du célèbre tragique, ne ressemble nullement à son père par ses talens. « Crébillon le père, dit d'Alembert, peint du coloris le plus noir les crimes et la méchanceté des hommes ; le fils a tracé du

pinceau le plus délicat et le plus vrai les raffinemens, les nuances, et jusqu'aux graces de nos vices; cette légèreté séduisante qui rend les Français ce qu'on appelle aimables, et ce qui ne signifie pas dignes d'être aimés; cette activité inquiète qui leur fait éprouver l'ennui jusqu'au sein du plaisir même; cette perversité des principes, déguisée et comme adoucie par le masque des bienséances; enfin, nos mœurs tout à la fois corrompues et frivoles, où l'excès de la dépravation se joint à l'excès du ridicule. » On lit encore quelques-uns de ses romans. Ses *œuvres* sont recueillies en onze volumes in-12. Il mourut en 1777. Il vivait avec son père comme avec un frère, un ami. Un mariage qu'il fit avec une Anglaise, contre la volonté du vieillard, ne troubla qu'un instant leur intelligence.

VOISENON, LITTÉRATEUR FRANÇAIS,

Né en 1708.

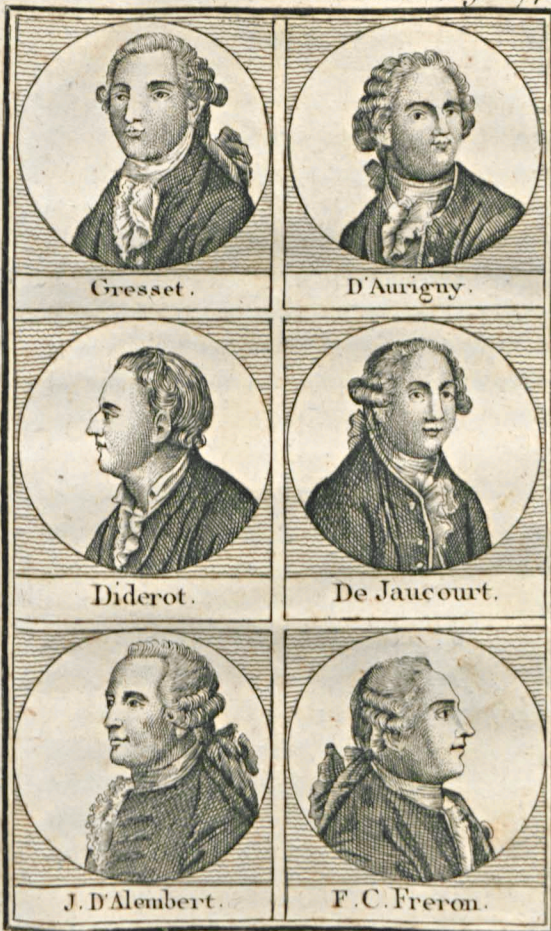
CLAUDE-HENRI DE FUSÉE DE VOISENON se fit un nom par son esprit délicat et les agrémens qu'il apportait dans la société.

Il fit quelques petits contes, quelques petits romans bien pointillés, bien lestes, et surtout bien dénués de chaleur; des poésies fugitives qui eurent sans doute le mérite de l'a propos, et quelques comédies, entre lesquelles il faut distinguer les *Mariages assortis* et la *Coquette corrigée*. Il mourut en 1775. Il était abbé de l'abbaye du Jard, membre de l'Académie française, et ministre plénipotentiaire de l'évêque de Spire. Le duc de Choiseul lui avait fait donner une pension de 6000 livres, afin qu'il s'occupât de l'Histoire de France; il aurait été aussi sage de pensionner Mézerai pour qu'il fit des vaudevilles. L'abbé, sans doute pour montrer qu'il était digne de jouir de sa pension, recueillit quelques pointes et quelques calembours qu'on a donnés sous le titre de *Fragmens historiques*.

GRESSET, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1709.

JEAN-BAPTISTE-LOUIS GRESSET naquit à Amiens, et entra à seize ans chez les jésuites. Il y était encore quand il com-



posa *Vert-Vert*. Ce joli poëme, dont on parla beaucoup dans le monde, le fit sortir de son ordre; il avait alors vingt-six ans. Sa réputation, jointe aux graces de son esprit, lui prépara partout un accueil agréable. La *Chartreuse*, et plusieurs autres poésies qui suivirent *Vert-Vert*, ne firent qu'étendre sa réputation sans y ajouter. Bientôt il voulut s'élever de la poésie légère à la tragédie. Il donna *Edouard III* en 1740, et *Sidnei* cinq ans après; mais le public ne vit dans ces pièces qu'une poésie élégante, peu de fonds, et nulle force tragique. Sa comédie du *Méchant*, qui parut en 1747, obtint bien un autre succès: elle fut généralement regardée comme une des meilleures comédies qu'on avait données depuis Molière, et depuis lors on n'en a pas porté un autre jugement. En 1748, l'Académie française lui ouvrit ses portes. Ce fut quelque temps après qu'il renonça solennellement au théâtre, et qu'il fit imprimer une lettre où il montrait les dangers des spectacles. Il se retira alors à Amiens, où il avait un excellent emploi de finance, et y vécut heureux et tran-

quille, avec une femme qu'il avait épousée. Louis XVI, qu'il eut l'honneur de complimenter au nom de l'Académie, à son avènement au trône, lui donna des titres de noblesse; et *Monsieur* le nomma historiographe de l'ordre de Saint-Lazare. Il mourut le 16 juin 1777.

LA MÉTRIE, LITTÉRATEUR FRANÇAIS,

Né en 1709.

JULIEN OFFRAY DE LA MÉTRIE, fils d'un négociant de Saint-Malo, étudia la médecine, et la pratiqua paisiblement jusqu'à l'époque où il publia son *Histoire physique de l'Ame*. Cet ouvrage, dans lequel il professe le matérialisme, lui attira beaucoup de désagrément; mais cela ne l'empêcha pas, après avoir attaqué la plus forte base de la morale, de saper celle de la médecine; il lança contre ses confrères sa *Pénélope*, ou le *Machiavel en médecine*. La faculté entière s'étant soulevé contre lui, il fut obligé de se réfugier à Leyde. C'est là qu'il fit paraître son ouvrage le plus fameux, *L'Homme machine*. Ce livre lui attira de nouveaux chagrins; *L'Homme machine* fut

livré aux flammes, et l'auteur s'enfuit à Berlin auprès de Frédéric, qui accueillit trop souvent des gens qui ne méritaient pas un pareil honneur. Ce prince lui donna le titre de son lecteur, avec une pension, et le fit entrer à son académie. Sa conversation était gaie, souvent folle; il amusait ordinairement ceux qui l'écoutaient. Il était ivre la moitié de sa vie, et mourut d'une indigestion. « C'est, disait *Diderot*, un écrivain sans jugement, qui confond partout les peines du sage avec les tourmens du méchant, les inconvéniens légers de la science avec les suites funeste de l'ignorance; dont on reconnaît la frivolité de l'esprit dans ce qu'il dit, et la corruption du cœur dans ce qu'il n'ose dire; qui prononce ici que l'homme est pervers par sa nature, et qui fait ailleurs de la nature des êtres la règle de leurs devoirs et la source de leur félicité; qui semble s'occuper à tranquilliser le scélérat dans le crime, le corrompu dans ses vices; dont les sophismes grossiers, mais dangereux par la gaieté dont il les assaisonne, décèlent un écrivain qui n'a plus les premières idées des vrais fondemens de

la morale. » *Voltaire*, *Maupertuis*, d'*Argens*, et tous les écrivains qui le connurent, ne le regardèrent que comme un fou ; il n'écrivait jamais que dans l'ivresse, et ses ouvrages ont tout le décousu des idées d'un homme ivre.

D'AUVIGNY, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

D'AUVIGNY est connu dans la littérature par les huit premiers volumes des *Vies des Hommes célèbres de la France*. Il ne put continuer cet ouvrage. Étant entré au service, il fut tué au combat d'Ettinghen, en 1743, à l'âge de trente-un ans.

WINCKELMANN, CELÈBRE ANTIQUAIRE,

Né en 1710.

JEAN WINCKELMANN a, comme le comte de *Caylus*, passé sa vie à visiter les monumens des anciens, afin d'y puiser le goût et le feu dont il voulait animer les modernes. Son *Histoire de l'Art chez les Anciens* est le plus beau présent qu'il ait pu faire aux artistes. Cet homme célèbre mérita, par ses connaissances et par son zèle pour les

beaux-arts, d'être président des Antiquités à Rome, membre de la Société royale de Londres, de l'académie de Peinture de Saint-Luc à Rome ; et de l'académie des Etrusques à Cortone. Il revenait de Vienne, où l'empereur et l'impératrice-reine l'avaient accueilli d'une manière distinguée, lorsqu'il fut assassiné, en 1767, à Trieste, par un scélérat qui se disait connaisseur, et auquel il avait montré diverses médailles d'or et d'argent.

VELLY, HISTORIEN FRANÇAIS,

Né en 1711.

PAUL-FRANÇOIS VELLY, né près de Fismes en Champagne, est compté parmi les meilleurs historiens français. Il entreprit une *Histoire de France* qui devait être considérable par l'étendue, mais que sa mort, arrivée en 1759, lui fit interrompre au huitième volume. Il s'est principalement proposé de remarquer les commencemens de certains usages, les principes de nos libertés, les vraies sources et les divers fondemens de notre droit public, l'origine des grandes dignités, l'institution

des parlemens, l'établissement des universités, la fondation des ordres religieux ou militaires, enfin les découvertes utiles à la société. Il dissimule souvent les privilèges du clergé, et ne peut oublier qu'il est prêtre lui-même. Souvent il copie des pages de l'*Essai sur l'Histoire générale de Voltaire*, sans daigner le citer. *Villaret*, et, après lui, *Garnier*, ont continué l'*Histoire de France* de l'abbé *Velly*.

HUME, ÉCRIVAIN ANGLAIS,

Né en 1711.

DAVID HUME, né à Edimbourg en Ecosse, d'une famille noble, mais peu riche, est placé parmi les philosophes et les historiens anglais. On a de lui des *Recherches sur l'Entendement humain*; l'*Histoire naturelle de la Religion*; des *Essais de morale et de politique*; des *Discours politiques* et une *Histoire d'Angleterre*. Les premiers ouvrages sont pleins de réflexions profondes, et peu favorables aux préjugés qui gouvernent le commun des hommes. Son *Histoire* est impartiale et sagement écrite. Toutes ses œuvres sont traduites

dans notre langue. On connaît ses démêlés avec *J.-J. Rousseau*. Le philosophe genevois, obligé de fuir, fut appelé en Angleterre, et accueilli avec hospitalité par *Hume*. Malheureusement Rousseau était déjà fortement frappé de cette espèce de folie mélancolique qui a obscurci ses dernières années et ses derniers écrits : il s'imagina que le philosophe anglais voulait l'exposer à la dérision de ses compatriotes, et en accusa celui qui l'avait reçu avec empressement. Hume avait été secrétaire d'ambassade à Turin, à Vienne et en France, et sous-secrétaire du ministère. Il mourut en 1776, à l'âge de soixante-cinq ans.

CLAIRAUT, MATHÉMATICIEN FRANÇAIS,

Né en 1713.

ALEXIS-CLAUDE CLAIRAUT, né à Paris, d'un habile maître de mathématiques, apprit en quelque sorte à lire dans les *Elémens d'Euclide*. A neuf ans, l'application de l'algèbre à la géométrie lui était déjà familière; à onze, il lisait, il entendait les sections des *infinitement-petits* du marquis de l'Hôpital. Il fit, au même âge, sur quatre

courbes du troisième genre qu'il avait découvertes, un mémoire imprimé dans les *Miscellanea Berolinensia*, avec un certificat honorable de l'académie des Sciences; à dix-sept ans, il publia des *Recherches sur les Courbes à double courbure*, dignes des plus grands géomètres; et à dix-huit, il fut reçu à l'académie des Sciences, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge prescrit; il fut presque en même temps associé aux académiciens qui allèrent au nord pour déterminer la figure de la terre. « De retour de la Laponie, il osa calculer la figure du globe, c'est-à-dire quelle forme lui doit imprimer son mouvement de rotation joint à l'attraction de toutes ses parties. Il soumit encore au calcul l'équilibre qui retient la lune entre le soleil et la terre, suivant le système newtonien de ces trois corps. L'aberration des étoiles et des planètes, que *Bradley* avait trouvé être des phénomènes de la lumière, doit encore à Clairaut la théorie claire qu'on en a. Nous ne parlons pas d'une infinité de mémoires sur les mathématiques et l'astronomie, dont il a enrichi l'Académie. C'est d'après ses vues

que l'opinion de regarder les comètes comme des planètes aussi anciennes que le monde, et soumises à des lois universelles, n'est pas seulement une hypothèse, mais une vérité prouvée. » (*Dict. hist.*) Les ouvrages qui l'ont fait regarder comme le premier géomètre de l'Europe, sont des *Elémens de géométrie et d'algèbre*; une *Théorie de la figure de la terre*, et les *Tables de la lune*. Il mit aussi nombre d'extraits très-bien faits dans le *Journal des Savans*. Ce célèbre mathématicien mourut le 17 mai 1765, à cinquante-deux ans, dans les bras de son père, qui avait déjà vu périr dix-neuf enfans.

ALGAROTTI, ÉCRIVAIN ITALIEN,

Né en 1712.

FRANÇOIS ALGAROTTI naquit à Venise. Il débuta dans la littérature par son *Newtonianisme pour les dames*, ouvrage dans le genre de la *Pluralité des Mondes* de *Fontenelle*, mais qui fut moins accueilli. Il fit depuis plusieurs petits morceaux sur divers points de littérature, et quelques

jolies poésies. C'était un très-grand connaisseur en peinture, en sculpture et en architecture. Il séjourna assez long-temps en France, en Angleterre et en Allemagne. Les rois de Prusse et de Pologne cherchèrent à se l'attacher par des honneurs et des bienfaits. *Frédéric* le fit chevalier de l'ordre du Mérite, lui donna le titre de comte, et le nomma son chambellan. Le roi de Pologne, auprès duquel il s'était fixé, l'honora du titre de conseiller intime pour les affaires de la guerre. Ayant quitté la cour de ce prince pour revoir sa patrie, la mort vint le frapper à Pise, le 23 mai 1764.

VILLARET, HISTORIEN FRANÇAIS,

Né en 1715.

CLAUDE VILLARET, né à Paris, commença sa carrière littéraire par un roman fort médiocre, intitulé la *Belle Allemande*. Il prit ensuite, par nécessité, le parti du théâtre, et ne le quitta que huit ans après. De retour à Paris, il obtint la place de premier commis de la chambre des

comptes. Le travail dont il était chargé le mit à même de connaître les sources de l'histoire de France; et ses connaissances dans cette partie le firent choisir pour continuer l'histoire entreprise par l'abbé Velly. Presque dans le même temps il fut nommé secrétaire de la pairie et des pairs; mais ses diverses occupations affaiblirent entièrement sa complexion, naturellement délicate. Il mourut en 1776. Sa continuation de l'*Histoire de France* commence au milieu du huitième volume, et finit aux deux tiers du dix-septième. Elle est pleine de recherches intéressantes, d'anecdotes curieuses; mais les longueurs et les hors-d'œuvre viennent trop souvent en embarrasser la lecture. Le style, élégant et plein, est quelquefois trop orné, et s'écarte de la simplicité historique.

KLEIST, POÈTE ALLEMAND,

Né en 1715.

EWALD-CHRÉTIEN KLEIST, né à Zeblin en Poméranie, est un des bons poètes allemands. Il imita *Gessner*, dont il était l'ami : ses *Idylles* respirent les mêmes sentimens de bienveillance et de vertu que celles du célèbre poète de Zurich. Cet auteur, qui peignait si bien le repos champêtre et la paix des bergers, était un des plus braves guerriers du roi de Prusse : on ne pouvait se battre avec plus de courage que lui ; mais aussi on ne pouvait, quand l'occasion se présentait, servir l'humanité avec plus de zèle et de sensibilité. Dans la direction qu'il eut de l'hôpital de Leipsick, on le vit s'occuper avec ardeur du plus petit besoin du dernier des malheureux entassés par milliers dans cet asile de la misère humaine. Il avait toutes les qualités qui distinguent un homme de la foule de ses semblables ; et, comme si la nature eût voulu le traiter avantageusement sous tous les rapports, il était d'une grande et riche taille, et réunissait sur sa figure l'heureux

mélange d'une fierté guerrière et d'une douceur pleine de graces. Sa conversation avait de la chaleur, était animée par ses connaissances nombreuses, et il pouvait parler avec facilité plusieurs langues ; l'allemand, le latin, le français, le polonais et le danois. S'étant adonné aux armes, il avait fait une étude profonde de l'art militaire : des réflexions qu'il fit sur cet art terrible, il en forma une sorte de roman, intitulé *Cassides*. Quand le guerrier parle dans cet ouvrage, c'est avec une simplicité héroïque ; mais quand le poète se fait entendre, il vous transporte au milieu des combats. Cet homme, qui promettait de devenir un des premiers écrivains de sa nation, et qui n'avait encore pu donner que quelque loisir à la littérature, mourut en 1759, dans sa quarante-quatrième année, des suites des blessures qu'il avait reçues à la sanglante bataille de Kunersdorf. Il avait alors le grade de major du régiment de Haussen.

DIDEROT, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1713.

DENIS DIDEROT, fils d'un coutelier de Langres, fut destiné par ses parens à l'état ecclésiastique, ensuite au barreau, et ne fut ni prêtre ni avocat. Son père, le voyant contraire à ses volontés, le priva de la pension qu'il lui avait payée jusqu'alors. Diderot, qui avait tout sacrifié aux sciences, trouva dans les sciences mêmes les ressources qui lui étaient nécessaires. Il publia ses *Pensées philosophiques*, qu'une partie du public compara, pour la clarté, l'éloquence et la force du style, aux *Pensées de Pascal*, tandis que le reste des lecteurs les traita d'ouvrage dangereux, et propre à saper les fondemens de la société. Diderot, sans s'inquiéter des clameurs, poursuivit sa course. Il forma, avec *Eidous* et *Toussaint*, le projet d'un *Dictionnaire universel de Médecine*, qui fut donné au public en 1746. Le succès de ce grand et utile ouvrage lui donna l'idée d'une entreprise beaucoup plus vaste et plus utile encore : il conçut le plan de l'*En-*

cyclopédie, ou *Dictionnaire de toutes les sciences*. Une entreprise semblable demandait une variété singulière de connaissances, un grand amour du travail, et surtout beaucoup de courage : Diderot avait toutes ces qualités ; et pour que le dessein qu'il avait médité fût exécuté avec plus de perfection, il s'associa un homme aussi laborieux et aussi instruit que lui, *d'Alembert*, qui se chargea de tout ce qui appartenait aux sciences exactes. Un grand nombre de personnes du premier mérite s'empressèrent aussi de contribuer, pour ce qui concernait leurs études particulières, et sans intérêt, à ce bel ouvrage, dès qu'on leur eut fait part du plan. Diderot se chargea de la partie la moins agréable, quoique la plus désirée du public : ce fut de la description des arts et métiers. Il parcourut alors tous les ateliers, interrogea avec soin les ouvriers les plus habiles, rédigea les mémoires qu'ils lui avaient donnés sur leurs divers travaux, on écrivit sous leur dictée. Au détail des procédés employés il joignit souvent des réflexions, des vues et des principes propres à éclairer les

artistes et les artisans. Indépendamment de ce travail immense et minutieux, il fit encore un nombre considérable d'articles de sciences qui manquaient. Enfin il travailla vingt-ans à ce grand ouvrage, qui, malgré ses imperfections, honore la littérature française, valut plusieurs millions au commerce, à ses auteurs des injures et des persécutions, et n'en retira guère que trente mille livres. Aussi le dernier volume était à peine publié, que la nécessité le força de mettre sa bibliothèque en vente. L'impératrice de Russie acquitta envers ce philosophe la dette de la France : elle fit acheter sa bibliothèque 50,000 francs, et lui ordonna d'en conserver la jouissance. Diderot ne reçut jamais que des récompenses étrangères; sa patrie, pour laquelle il avait tant fait, ne fit rien pour lui : il fut de l'académie de Berlin; celles de France ne parurent jamais songer à lui. Il sut s'en consoler; et son nom, quoi qu'en disent encore ses nombreux détracteurs, brillera toujours dans les fastes de notre littérature. Ce qu'on a reproché et ce qu'on doit reprocher à cet écrivain, c'est qu'il prit plai-

sir à publier des choses hardies, qui, mises en pratique, auraient les conséquences les plus dangereuses. Sa tête vive enfantait les idées les plus singulières, et sa main ne pouvait se refuser à les écrire. Diderot ne croyait qu'en Dieu; on a inféré de là qu'il était athée : c'est peut-être une calomnie; mais il y a donné lieu. Sa *Lettre sur les Aveugles, à l'usage de ceux qui voient*, lui coûta la liberté : il fut renfermé pendant six mois à Vincennes. C'est alors que J.-J. Rousseau, qui était son ami, et que l'on ne connaissait pas encore dans les lettres, lui montra une amitié et lui donna des consolations qu'il n'aurait pas dû oublier dans un autre temps. Il publia deux ans après une autre *Lettre sur les Sourds et Muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*; et en 1757 et 58, le *Fils naturel* et le *Père de famille*, deux drames qui eurent le plus brillant succès. Son dernier ouvrage est la *Vie de Sénèque*, qu'on lit avec plaisir, même en improuvant le jugement qu'il porte sur Sénèque et sur d'autres hommes célèbres. Diderot mourut de mort subite, en sortant

de table, le 31 juillet 1784. On a dit de lui beaucoup de bien et beaucoup plus de mal ; mais chacun l'a jugé, comme on juge ordinairement, par esprit de parti plutôt que par esprit de justice. Ses écrits annoncent une ame ardente, une imagination pleine de vivacité : il était le même au milieu d'un cercle ; quand le sujet et les personnes lui plaisaient, il parlait avec une facilité et une véhémence étonnantes, et ses discours étaient, comme ses ouvrages, animés et déparés par des apostrophes et des exclamations continuelles. Il fut marié, et laissa deux filles.

D'ALEMBERT, ECRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1717.

JEAN-LE-ROND D'ALEMBERT naquit à Paris le 16 novembre 1717. Il fut le fruit d'une faute : aussi sa mère, madame de Tencin, l'éloigna de son sein aussitôt qu'il eut vu la lumière ; elle chercha même à détruire jusqu'à l'indice de son erreur, en faisant exposer son malheureux enfant : on le trouva auprès d'une borne. Sa faiblesse, qui donna lieu de croire qu'il allait

mourir, fut la cause du bonheur dont il jouit le reste de ses jours : le commissaire de police, touché de son malheur, au lieu de l'envoyer aux Enfants-Trouvés, le mit chez une vitrière, qui s'y attacha tellement, qu'elle ne voulut plus l'abandonner : elle l'éleva comme son fils. L'enfant répondit plus qu'on n'avait droit de l'espérer aux soins qu'on prit de lui. Il n'avait guère que dix ans quand son maître de pension déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, et qu'il fallait le mettre au collège, où il pouvait entrer en seconde. Il faisait sa *philosophie* lorsque se déclara son penchant pour les mathématiques. Il était encore très-jeune quand il remporta le prix proposé par l'académie de Berlin, dont le sujet était, *la cause générale des Vents*. Cette compagnie, pleinement satisfaite du mémoire, ne se contenta pas de couronner l'auteur ; elle l'élut académicien sans scrutin et par acclamation. *Frédéric*, à qui il dédia son ouvrage, le remercia par une lettre obligeante, lui donna par la suite une pension de douze cents livres, et lui offrit la place de président de l'académie

de Berlin, que d'Alembert refusa pour ne point abandonner sa patrie.

Cependant madame de Tencin, qui ne l'avait point perdue de vue, charmée et même glorieuse des rares talens du fils qu'elle avait si cruellement outragé, voulut le reconnaître, le fit venir chez elle, le caressa beaucoup, et lui découvrit le mystère de sa naissance. *Que me dites-vous là, madame ! s'écria-t-il étonné ! ah ; ce n'est pas vous qui êtes ma mère ; c'est la vitrière ; je ne reconnais qu'elle.* Sa reconnaissance ne fut point qu'en paroles ; il demeura pendant trente ans près de sa mère adoptive, eut pour elle tout le respect possible, et partagea toujours avec cette femme respectable l'aisance que ses talens lui avaient acquise. On ne le regardait encore que comme un grand géomètre ; il se fit connaître ensuite comme un des bons écrivains de la nation, et il dut cette réputation principalement à son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*. C'est à lui aussi qu'on doit les excellens articles de mathématiques dont il a enrichi ce grand ouvrage. Sa réputation était alors répandue par toute

l'Europe. Frédéric, qui était en correspondance depuis long-temps avec lui, l'appela à Wesel après la paix de 1763, et lui sauta au cou pour l'embrasser. L'impératrice de Russie, sensible au mérite de ce philosophe, lui avait proposé, un an auparavant, de se charger de l'éducation du grand-duc de Russie, son fils, et elle avait attaché à cette place cent mille livres de rente et des avantages considérables. D'Alembert, quoique vivement touché de l'honneur qu'on lui faisait, refusa cet emploi si important et si délicat. L'impératrice insista, et le pressa de nouveau par une lettre écrite de sa main ; mais cette seconde tentative fut encore inutile, et le philosophe demeura dans sa patrie. Ces marques de considération, l'amitié de Voltaire, et une correspondance suivie avec le roi de Prusse, qui l'honora jusqu'à la fin de ses jours de son estime ; ses rapports avec les personnes les plus distinguées par leur rang et leur savoir, et surtout avec les étrangers célèbres qui vivaient à Paris ; son influence dans l'académie des Sciences, et principalement dans l'académie française, dont il

était secrétaire depuis la mort de *Duclos* : tout concourut à lui faire jouer un rôle vraiment important. Il est inutile de demander si tant de faveurs lui firent des ennemis ; il ne suffit que de connaître la marche ordinaire des passions, pour n'en pas douter. La tourbe des petits écrivains l'appela un *Magasin littéraire*, et les dévots crièrent que c'était un *philosophe*. On ne put au moins lui refuser les qualités qui font l'homme de bien : sa probité était exacte, son désintéressement noble et sans faste, et sa bienfaisance éclairée. Plusieurs jeunes gens qui annonçaient des talens pour les sciences et pour les lettres, trouvèrent en lui un appui et un guide ; et l'ingratitude de quelques-uns ne put l'empêcher de se livrer à son caractère officieux. Son amitié était aussi courageuse que sincère ; il ne craignit jamais, dans l'occasion, de parler pour ses amis persécutés ou sans faveur ; et, semblable en un point à *La Fontaine* et à *Péllisson*, il dédia ses ouvrages à deux ministres disgraciés : l'un était M. le comte d'*Argenson*, à qui il était redevable de la pension de douze cents liv.

que le roi lui avait accordée en 1756 ; le second était M. le marquis d'*Argenson*, frère du précédent, qui estimait son talent et aimait son caractère. Cet auteur célèbre et estimable mourut le 29 octobre 1783, dans sa soixante-sixième année. Ses principaux ouvrages sont des *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, en cinq volumes in-douze ; des *Elémens de Musique théorique et pratique* d'après les principes de *Rameau* ; des *Eloges lus à l'Académie Française*, et qu'on estime ; un *Traité de Dynamique*, qui fut la base de sa réputation comme mathématicien. Il partagea avec *Euler* la gloire d'être un des plus célèbres géomètres de son siècle. Il ajouta, dit M. de *Condorcet*, un nouveau calcul à ceux dont la découverte avait illustré le dix-septième siècle, et de nouvelles branches de la science du mouvement à celles de *Galilée*, d'*Huyghens* et de *Newton* ; un *Traité de l'Equilibre et du Mouvement des fluides* ; *Réflexions sur la Cause générale des Vents* ; des *Recherches sur la précession des Equinoxes* ; d'autres *Recherches sur divers points importants du*

Système du Monde ; un *Essai d'une Théorie nouvelle de la résistance des fluides* ; des *Opuscules mathématiques*, en huit volumes *in-quarto*, etc. On peut voir, par les titres de ces différens ouvrages, que sa vie fut employée, et bien employée.

DE JAUCOURT, ÉCRIVAIN FRANÇAIS.

Le chevalier LOUIS DE JAUCOURT est principalement connu par une multitude d'excellens articles répandus dans l'*Encyclopédie* : Médecine, histoire naturelle, antiquités, géographie, mœurs, morale, histoire, littérature ; tous les genres lui paraissaient propres, et il les traita tous avec goût, méthode et profondeur. A la vérité il passait presque tous ses jours dans son cabinet, ne connaissant pas d'autre plaisir que celui de l'étude. Il avait été pendant cinq ans disciple du célèbre *Boerhaave*, et il prit le degré de docteur en médecine à l'académie de Leyde. Pour contribuer à répandre cette science si utile, il composa un *Lexicon medicum universale*, qui devait avoir six volumes *in-folio* ; mais malheureusement le manuscrit de cet im-

portant ouvrage périt avec le vaisseau qui le portait en Hollande, où il devait être imprimé. Le chevalier de Jaucourt travailla long-temps à la *Bibliothèque raisonnée*, et fit, en société avec les professeurs *Gaubius*, *Musschenbroeck*, et le docteur *Massuet*, le *Musæum Sebæanum*, en quatre volumes *in-folio*. La mort l'enleva en 1780. C'était un homme plus recommandable encore par ses vertus que par son savoir : sa science en médecine n'était employée que pour les pauvres, et il préféra toujours le repos et les lettres aux avantages que sa naissance pouvait lui faire espérer.

FRÉRON, CRITIQUE FRANÇAIS,

Né en 1719.

ELIE-CATHERINE FRÉRON, né à Quimper, étudia chez les jésuites, et commença, en sortant de chez eux, par aider l'abbé Desfontaines dans ses feuilles critiques et ses entreprises de traductions. Ce fut sous ce fameux abbé qu'il puisa le goût de critiquer, déchirer et déprimer les écrits des plus célèbres auteurs de son temps : il vit

qu'il était beaucoup plus facile de se faire jour, et surtout de gagner de l'argent, par ce misérable métier que par les ouvrages qui demandaient un talent qui lui manquait. Hors d'état de composer un bon livre, il jugea donc tous ceux qui parurent. Il fit d'abord un petit journal intitulé : *Lettres à madame la Comtesse*. Ces lettres, plus mordantes que justes, furent bientôt supprimées. Fréron, qui avait besoin, pour vivre, d'injurier les autres, publia d'autres *Lettres sur quelques écrits du temps* ; elles furent souvent interrompues : il en donna cependant treize volumes. Enfin, en 1754, il entreprit sa fameuse *Année littéraire*, qu'il continua, à raison de huit volumes par an, jusqu'en 1776 ; ainsi il eut le plaisir de médire et calomnier sans interruption pendant vingt-deux ans. Ses feuilles eurent d'abord le plus grand débit, car on aime encore à lire les satyres, tout en méprisant leurs auteurs ; tant il y a de malignité et d'injustice dans le cœur humain ! mais, sur la fin, la partialité et la méchanceté du critique étant bien connues, l'*Année littéraire* baissait beaucoup. Fréron

avait, comme l'on dit, pris la défense de la bonne cause, et il déclara la guerre à tous les gens qu'on nommait *philosophes* : il vit qu'il y aurait surtout beaucoup à gagner en attaquant leur *coryphée*, comme l'on dit encore, au milieu de toute sa gloire : Voltaire devint donc le principal objet de sa fureur. Suivant lui, ce n'était qu'un *plagiaire* habile, un poète seulement brillant, un historien indigne d'être lu, etc. Voltaire fit d'abord tout ce qu'il put pour avoir de la patience, il laissa dire le *feuilliste* ; mais enfin, poussé à bout, il tomba de toute sa force sur cet insecte, et ne garda plus de mesure : le pauvre Fréron ne fut plus qu'un objet de ridicule, et il mourut dans le mépris en 1776. Nous avons de lui quelques *opuscules* oubliés ; des *poésies* qui n'ont jamais mérité d'être connues, à l'exception d'une *Ode sur la bataille de Fontenoi* ; et une petite brochure intitulée *les vrais Plaisirs*, imitée d'un chant de l'*Adone*, de Marini, et qui a tout le précieux et une partie des *concetti* de l'original. Il fallait avoir un peu plus de goût, pour se mêler d'apprendre aux autres comment

on doit en avoir. La critique est sans doute très-utile ; mais c'est quand elle est juste, modérée et honnête : quand elle offense, fût-elle même juste, ce n'est plus qu'une satire odieuse.

GARRICK, CÉLÈBRE COMÉDIEN ANGLAIS,

Né en 1718.

DAVID GARRICK, né à Litchfield en Angleterre, d'un capitaine d'infanterie, fut d'abord mis chez un négociant, d'où il sortit bientôt pour se joindre à une troupe de comédiens qui parcouroit les provinces. La nature l'avait formé pour le théâtre ; et l'impression qu'il produisit partout où il joua porta son nom avec gloire à la capitale : on désira vivement de l'y posséder. Il s'y rendit. Son début eut un éclat étonnant ; le peuple, les grands, tout le monde voulut le voir. Il ne réussissait pas que dans un genre, tous lui étaient propres : il était sublime dans la tragédie, parfait dans la comédie, et avait peut-être plus de talent encore pour les caricatures. Devenu comédien du roi, il acquit une part considérable à la direction des spectacles, et fit la

fortune de ses camarades et la sienne. Sa succession a monté à trois millions six cent mille livres. Il mourut de la pierre, le 28 janvier 1769. Depuis trois ans il avait quitté le théâtre. Son corps fut transporté avec la plus grande pompe à l'abbaye de Westminster, où il fut déposé au pied d'un monument élevé à la mémoire de Shakespeare.

GUYMOND DE LA TOUCHE, POÈTE TRAGIQUE,

Né en 1719.

CLAUDE GUYMOND DE LA TOUCHE, né en 1719, mourut dans sa quarantième année ; mais il vécut assez pour s'illustrer. Sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride* l'a placé parmi nos bons poètes tragiques médiocres. Il avait été chez les jésuites dans sa jeunesse, et ayant éprouvé des désagrémens parmi eux, il s'en vengea dans une épître intitulée *les Soupirs du cloître*, ou *le Triomphe du Fanatisme*. Sa poésie est noble, énergique, mais souvent incorrecte.

VAUCANSON, CÉLÈBRE MÉCANICIEN,

Né en 1720.

VAUCANSON, peut-être le plus grand mécanicien qui ait existé, sentit son génie se développer, comme par hasard, dans son enfance. Sa mère, venant voir son directeur, le laissait ordinairement dans une pièce d'entrée où il y avait une pendule. L'enfant, qui s'ennuyait, s'amusa à considérer cette pendule, et y mit tant de soin, qu'il parvint à en découvrir le mécanisme. Ce fut le coup qui lui apprit ce qu'il devait être; il se livra dès lors à la mécanique, dans laquelle il fit des progrès étonnans. En 1738, il parut à Paris avec une espèce de merveille qui attira tout le monde : c'était un automate qui jouait dix airs différens sur une flûte. Il donna de cette machine admirable un mémoire imprimé, et approuvé avec éloge par l'académie des Sciences. Si ce mémoire, observé dans le temps, au lieu d'être l'exposition d'une machine exécutée, n'eût été que le projet d'une machine à faire, personne n'aurait voulu croire à la possi-



Vaucanson.



J. Cook.



Berquin.



Florian.



M. J. Sedaine.



C. A. Demoustier.

bilité de l'exécution. Encouragé par l'admiration et l'éloge du public, Vaucanson exposa en 1741 d'autres automates qui ne furent pas moins applaudis : il y avait un *canard* qui prenait le grain, le digérait et le rendait, et un *joueur de tambourin* qui jouait une vingtaine d'airs. Cet habile mécanicien dirigeait aussi ses talens extraordinaires vers l'utilité publique : il construisit des *moulins pour la soie*, qui, en simplifiant la main-d'œuvre, donnaient aux organsins une préparation plus parfaite et beaucoup moins dispendieuse. Il perfectionna aussi les *tours* à tirer la soie, et inventa un *métier* sur lequel un enfant pouvait faire les plus belles étoffes connues. Mais quelques-unes de ses inventions économiques et ingénieuses furent rejetées par l'esprit de routine, et par la crainte de rendre inutiles une foule de bras. Il s'occupait d'une machine pour composer une *chaîne sans fin*, quand la mort vint le frapper en 1783. L'académie des Sciences l'avait depuis long-temps accueilli dans son sein.

COOK, CÉLÈBRE VOYAGEUR ANGLAIS,

Né en 1725.

JACQUES COOK, né dans les environs de Newcastle, de parens pauvres, commença par servir dans les mines de charbon. Mis en apprentissage à dix-huit ans chez un marchand de ce minéral, il apprit les premiers élémens de la navigation sur les vaisseaux qui transportaient cette marchandise. Se sentant né pour la marine, il passa sur les vaisseaux du roi, et s'éleva jusqu'au grade de capitaine. « Il partit pour son premier voyage autour du monde, avec MM. *Blanck* et *Solander*, le 30 juillet 1768. Après une course de trois ans, il revint avec les observations les plus précieuses, et partit de nouveau en 1772 avec MM. *Froster*, qui partagèrent ses travaux, et recueillirent ses remarques sur la géographie, l'histoire naturelle et les mœurs. Il pénétra jusqu'au soixante-onzième degré de latitude méridionale où il fut arrêté par les glaces, qui l'empêchèrent de passer plus avant dans une mer qui ne lui offrait plus que des périls nouveaux

et des obstacles insurmontables. Revenu en Europe le 20 juillet 1775, il repartit encore un an après pour sa dernière expédition. Après avoir doublé la terre de Diémen et la Nouvelle-Zélande, il arriva, au mois d'août 1777, dans l'île de Taïti, où il s'était arrêté dans son second voyage. Il poursuivit sa route au mois de décembre; et, dans le mois de mars suivant, il gagna les côtes américaines les plus au sud du Kamtschatka. Il poussa fort loin sa route du côté du détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique; mais des montagnes de glace l'obligèrent de la diriger d'un autre côté. » (*Dict. hist.*) Ayant fait plusieurs découvertes, il revenait, et descendit à l'île d'*Owhihée*, l'une des Sandwick. Les insulaires le virent arriver sur leurs côtes avec une joie et un respect qui allèrent presque jusqu'à l'adoration. Ils se précipitèrent dans leurs chaloupes, et montèrent sur son bord avec tant d'empressement, qu'il fut obligé de prier le chef d'arrêter la multitude : un geste de ce chef dissipa sur-le-champ la foule. Les chefs et le peuple le pressèrent de se rendre à terre.

L'accueil favorable qu'il avait reçu devant lui donner de la confiance : il s'y rendit avec quelques soldats de la marine. Aussitôt il fut proclamé *Orono*, Dieu, ou *Chef des prêtres*. On lui jeta une mante rouge sur les épaules ; on étendit des tapis sur son chemin ; on se prosterna contre terre à son passage ; le peuple le conduisit au *Morais*, en chantant un hymne d'un mouvement très-agréable, et le plaça au rang de ses divinités. Bientôt après on porta à son bord des présens de toute espèce, des fruits, du pain, des cochons, des chiens rôtis. Il donna en échange des clous, des sabres, des miroirs. Ce commerce et cette union ne tardèrent pas à être troublés par le penchant des insulaires à dérober tout ce qui se trouvait à leur portée. On se fit d'abord un jeu de l'adresse avec laquelle plusieurs d'entre eux occupaient un Européen, tandis qu'un autre employait ce mouvement favorable pour lui dérober doucement son sabre, son pistolet ou son chapeau. Le capitaine Cook crut à la fin devoir mettre fin à ce brigandage : on lui avait enlevé ses pistolets et une boussole. Après avoir in-

utilement réclamé, il crut devoir s'assurer du roi d'*Owhihée*, qu'il soupçonnait d'avoir pris part à ce vol ; il mit à terre un nombreux détachement de soldats de marine, et fit braquer des canons sur l'île.

Cette conduite était très-imprudente ; il eût mieux valu se retirer que d'irriter un peuple en s'emparant de son chef. Les naturels, peu effrayés de ces préparatifs et du bruit des canons, emmenèrent leurs femmes dans les forêts, se couvrirent de leurs nattes de combat, et attaquèrent en même temps les navires et le détachement. L'artillerie eut bientôt renversé les pirogues : les soldats poursuivirent les insulaires qu'ils avaient mis en déroute ; et le capitaine Cook était sur le rivage et faisait signe aux vaisseaux de cesser leur feu, lorsqu'un des naturels, armé d'un poignard, l'en frappa, et le poussa rudement dans la mer. L'équipage, qui avait les yeux sur lui, jeta un cri de douleur ; et les insulaires, encouragés par la mort du capitaine Cook, pressèrent vivement les soldats, qui furent obligés de regagner avec beaucoup de perte leurs chaloupes. Cet événement eut lieu

le 24 février 1780. Ainsi périt ce grand homme, le plus habile navigateur de son siècle. Sa mort fut cruellement vengée par le capitaine *Keing*, son successeur : il canonna pendant plusieurs heures la baie de Karokakohoa, et menaça de brûler tout l'archipel, si on ne lui rendait le corps du malheureux capitaine Cook. Il fut rapporté par lambeaux, et enterré avec le plus grand appareil. Les insulaires eux-mêmes lui rendirent les plus grands honneurs funèbres, comme si c'eût été un de leurs chefs. Ces tristes devoirs ramenèrent les deux nations l'une vers l'autre ; la paix fut faite, et il ne resta que le vif regret de la perte irréparable qu'on venait de faire.

BERQUIN, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1749.

ARNAUD BERQUIN naquit à Bordeaux, de parens honnêtes, qui lui firent donner une bonne éducation. Se sentant des dispositions pour l'étude des lettres, il vint, en 1762, à Paris, pour les cultiver sur le théâtre où elles brillent dans toute leur gloire. Il débuta, en 1774, par des *Idylles*

qui eurent du succès ; elles sont en partie imitées de *Gessner* et de quelques autres poètes étrangers ; il y mit de la grace et de la douceur : mais en les lisant on s'aperçoit aussitôt qu'il n'est pas poète ; il ne sait ajouter aucune beauté aux morceaux qu'il imite ; il leur en fait même, pour l'ordinaire, perdre un grand nombre. Les *idylles* de *Gessner*, qu'il a versifiées, sont infiniment plus poétiques et plus agréables dans la traduction en prose de *Huber*, que dans ses faibles imitations. Ainsi, comme poète pastoral, Berquin est beaucoup au-dessous de la réputation qu'on lui a donnée. Il a mieux réussi dans les *romances*. Il n'a ni l'élégance ni la pureté de *Florian* ; mais c'est la même douceur, et, en choisissant pour sujet de ses chants des contes ou des histoires mélancoliques, il a traité ce genre d'une manière qui offre vraiment de l'intérêt : je crois cependant qu'en général ses romances sont trop longues de moitié. Mais l'ouvrage qui lui a assuré une véritable réputation, est *l'Ami des Enfans*, qu'il donna par petits volumes et de mois en mois, pendant les années 1782 et 1783 : le public

s'empessa d'accueillir une production absolument nouvelle dans notre littérature, et qui offrait au jeune âge, avec une lecture agréable, une morale pure et des connaissances utiles. L'Académie française joignit son suffrage à celui du public, et couronna ce charmant ouvrage, comme le meilleur qui eût paru en ce genre. Encouragé par un si brillant succès, Berquin sembla se consacrer à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse. Il donna, en 1784, *l'Ami des Adolescents*, et chercha à développer dans les jeunes cœurs, par une gradation toujours proportionnée à leur âge, les semences fécondes que le premier y fit germer. Il publia, en 1787, *l'Introduction familière à la connaissance de la Nature*, qu'il avait traduite de l'anglais, et dans laquelle on explique toutes les merveilles que les enfans peuvent à peu près concevoir. Il fit imprimer, la même année, le *Petit Grandisson*. Les habitans de la campagne eurent aussi part à son affection; il tâcha de les éclairer dans la *Bibliothèque des Villages*, qu'il entreprit pour eux en 1790. Aucune ligne de ses ouvrages ne justifie ces préju-

gés, ou absurdes ou odieux, encore en vigueur quand il écrivait. On reconnaît partout l'esprit et les sentimens d'un homme sage et sensible qui conduit doucement l'enfance à la raison et à l'humanité. Le *Livre de Famille*, qu'il fit paraître en 1791, est la dernière production sortie de sa plume. Sa complexion délicate ne lui promettait pas de longs jours. La mort l'enleva aux lettres et à ses nombreux amis, le 21 décembre 1791, dans sa quarante-deuxième année (1).

GESSNER, POÈTE SUISSE,

Né en 1729.

SALOMON GESSNER naquit à Zurich dans le cours de l'année 1729. Le goût de la poésie se développa en lui avec les premières idées de l'adolescence. En voyant la nature, il se sentit poète. Il trouva peu de maîtres, et moins encore de modèles dans sa patrie; la versification paraissait, aux yeux de ses

(1) On trouve les *Œuvres* de cet aimable auteur, en dix forts volumes in-12, avec cent quatre-vingt-treize figures, chez Le Prieur, libraire, rue des Mathurins S.-J. n°. 14.

concitoyens, une occupation , non-seulement frivole , mais encore dangereuse. Le jeune Gessner méprisa ce préjugé ridicule, digne des temps d'ignorance et de barbarie; et ses ouvrages ont prouvé que la poésie, loin d'être frivole et dangereuse, pouvait au contraire contribuer à nous faire aimer la vertu : on ne peut en effet les lire sans éprouver le désir de se rapprocher de la simplicité de la nature, et de devenir meilleur. Il débuta dans la littérature par son poëme de *Daphnis*; il était alors fort jeune. Le succès qu'il obtint l'encouragea : Il mit au jour ses *Idylles*, qu'on doit placer encore au-dessus de son beau poëme de *la Mort d'Abel*, qu'il publia quelque temps après; et dès lors il compta parmi les hommes illustres de la république des lettres. Nous ne dirons rien de ces ouvrages : M. Huber, qui les a traduits dans notre langue avec tant de grace, les a jugés; et les éloges qu'il leur a donnés ont été confirmés depuis par les nombreuses éditions qu'on a faites de ces ouvrages; ils sont devenus en quelque sorte classiques, et le poëme de *la Mort d'Abel* est ordi-

nairement mis entre les mains de la jeunesse : honneur que l'on n'accorde qu'aux ouvrages qui réunissent au vrai mérite une morale excellente.

Gessner ne fut pas seulement poète célèbre, mais encore peintre de paysages estimé, graveur agréable, et musicien plein de goût. Sa profession était celle d'imprimeur : ainsi l'on a ses œuvres imprimées par lui, et ornées de jolies figures dessinées et gravées de sa main. Il nous apprend lui-même dans sa *Lettre sur le paysage*, qu'il avait trente ans quand il s'avisa d'apprendre à dessiner.

Son ame douce et aimante chercha de bonne heure une compagne qu'il pût aimer toute sa vie : ses vœux se fixèrent sur la fille de M. Heideggner, conseiller d'état à Zurich; et il obtint sa main. C'est à elle qu'il adressa ses idylles sous le nom de *Chloé*; c'est aussi pour elle, et dans le temps de leurs amours, qu'il composa le poëme si riant du *Premier Navigateur*. Ses talens, sa réputation et ses mœurs, dignes de l'âge d'or, lui méritèrent la considération de ses concitoyens, qui l'élevèrent aux places les plus

importantes de leur république. Il ne quitta cette patrie, qu'il aimait et où il étoit aimé, que pour parcourir quelque temps l'Allemagne. Il fit quelque séjour à Leipsick, à Hambourg, à Berlin, et reçut partout des preuves éclatantes d'estime. L'impératrice *Catherine II* lui envoya une médaille d'or en témoignage de son affection.

La vie de ce poète aimable offre peu d'événemens; il fut heureux, et ne se trouva jamais si bien qu'au milieu de sa famille. On dit qu'il étoit naturellement mélancolique; mais la vue de son épouse chérie, et celle de ses amis, lui inspiraient toujours une gaieté douce. Son entretien étoit vif et animé; son accueil étoit toujours égal, malgré la multitude d'étrangers qui affluèrent chez lui pour l'entendre et l'admirer. Nous ne pouvons mieux le faire connaître qu'en rapportant ce qu'en dit madame de Genlis, qui, dans un voyage en Suisse, s'empressa de l'aller visiter.

« Le lendemain de mon arrivée à Zurich, dit cette dame, j'ai vu Gessner; c'est un bon grand homme qu'on admire sans embarras, avec qui l'on cause sans préten-

tion, et que l'on ne peut voir et connaître sans l'aimer. J'ai fait avec lui une promenade délicieuse sur les bords charmans de la Sil et de la Limmath. C'est là, m'a-t-il dit, qu'il a rêvé toutes ses idylles. Je n'ai pas manqué de lui faire cette question oiseuse que l'on fait toujours aux auteurs célèbres, afin de n'être jamais de leur avis, quelle que soit la réponse. Je lui ai demandé quel est celui de ses ouvrages qu'il aime le mieux; il m'a dit que c'est le *Premier Navigateur*, parce qu'il l'a fait pour sa femme, dans les commencemens de leurs amours. Cette réponse m'a désarmée, et je veux aussi préférer le *Premier Navigateur* à la *Mort d'Abel*.

« Gessner m'a invitée à l'aller voir dans sa maison de campagne. J'avais une extrême curiosité de connaître celle qu'il a épousée par amour, et qui l'a rendu poète; je me la représentais sous les traits d'une bergère charmante, et j'imaginai que l'habitation de Gessner devait être une élégante chaumière, entourée de bocages et de fleurs; que l'on n'y buvait que du lait, et que, suivant l'expression allemande, on

y marchait sur des roses. J'arrive chez lui; je traverse un petit jardin uniquement rempli de carottes et de choux, ce qui commence à déranger un peu mes idées d'églôgues et d'idylles, qui furent tout-à-fait bouleversées en entrant dans le salon, par une fumée de tabac qui formait un véritable nuage, au travers duquel j'aperçois Gessner fumant sa pipe et buvant de la bière, à côté d'une bonne femme en casaquin, avec un grand bonnet à carcasse, et tricotant; c'était madame Gessner. Mais la bonhomie de l'accueil du mari et de la femme, leur union parfaite, leur tendresse pour leurs enfans, leur simplicité, retracent les mœurs et les vertus que Gessner a chantées; c'est toujours une idylle et l'âge d'or, non en brillante poésie, mais en langue vulgaire et sans parure. Gessner dessine et peint supérieurement à la gouache le paysage; il a peint tous les sites champêtres qu'il a décrits. Il m'a donné une gouache ravissante de son ouvrage. »

Cette esquisse de Gessner au milieu de sa famille suffit pour le faire connaître, et ne fait que confirmer l'idée que ses écrits

donnent de lui. Cet heureux peintre de la nature ne poussa pas très-loin sa carrière : il n'avait que soixante ans quand il mourut, des suites d'une paralysie; ce fut le 2 mars 1788. On lui a élevé un tombeau dans sa patrie; le lieu où il repose est une des plus agréables promenades de Zurich.

FLORIAN, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1755.

JEAN-PIERRE CLARIS DE FLORIAN naquit en 1755, au château de Florian dans les Basses-Cévennes, à quelque distance de Saint-Hippolyte. On le mit fort jeune dans une pension de cette ville. Allié de Voltaire, Florian fut envoyé auprès de lui, et sa première apparition dans le monde fut à Ferney. De là il vint à Paris, où on lui donna des maîtres pour cultiver ses talens naissans. Comme sa famille n'était pas riche, il entra, en 1768, chez le duc de Penthièvre, en qualité de page. Ce fut alors qu'il composa les premières lignes qui soient sorties de sa plume, et voici à quel sujet : On parlait un jour de sermons chez le prince; Florian dit

qu'un sermon n'était pas une chose difficile à faire, et qu'il serait capable d'en composer un, si cela était nécessaire. Le prince le prit au mot, et paria cinquante louis qu'il n'en viendrait pas à bout. Le curé de Saint-Eustache, présent, devait être le juge du pari. Florian, au bout de quelques jours, récita, en présence du prince et du curé, un très-beau sermon sur la mort. Le premier convint qu'il avait perdu son pari; le second s'empara du sermon et le fit prêcher dans sa paroisse.

Après avoir rempli les fonctions de page chez le duc de Penthièvre, Florian entra dans le corps royal d'artillerie, et fut envoyé à Bapaume, où était l'école. Il obtint ensuite une compagnie de cavalerie dans le régiment de Penthièvre; et le prince, en lui conservant son grade, le retint néanmoins près de lui par une place de gentilhomme. Fixé à Paris, il débuta honorablement dans la carrière des lettres par sa *Galatée*, imitée de Cervantes. Il publia ensuite *Estelle*, et prouva qu'il pouvait faire mieux qu'imiter les productions des autres. Ses *Nouvelles*, *Numa*, *Gonzalve*,

ses *Mélanges*, ses *Fables*, parurent successivement. Il travailla aussi pour le théâtre. *Arlequin* fut pendant long-temps son héros : il a rendu ce rôle beaucoup plus aimable qu'il ne l'était auparavant, en le rendant et plus sensible et plus moral. Le dernier ouvrage de Florian est sa traduction de *Don Quichotte*; elle n'a paru qu'après sa mort. Il fut reçu à l'Académie française le 14 mai 1788; il était aussi de celles de Madrid et de Lyon. Quoique jouissant d'une fortune modique, il n'en pratiquait pas moins la bienfaisance. Lorsque son libraire lui apportait une somme d'argent, il ne manquait jamais d'en détacher une partie pour les pauvres.

Il se retira à Sceaux dès le commencement de la révolution; mais, à cette époque désastreuse où la naissance et les vertus étaient des titres de proscription, Florian devait fixer l'attention des agens de la terreur : il fut arrêté, et vint à Paris grossir le nombre des malheureux détenus comme suspects. Ce fut dans les fers qu'il composa son poème de *Guillaume Tell*, qui ne l'eût sans doute pas pré-

servé de l'échafaud, sans le 9 thermidor, qui vint briser le sceptre sanglant des révolutionnaires. Florian fut mis en liberté; mais il avait puisé dans sa prison le germe d'une maladie mortelle qui le moissonna quelque temps après.

Il mourut à Sceaux, en 1794, à l'âge de quarante ans, regretté non-seulement de ses amis particuliers, qui le chérissaient, mais encore du public entier, dont il avait mérité l'estime et l'approbation par sa conduite et ses ouvrages.

Florian sera placé dans le petit nombre des auteurs qui ont écrit notre langue avec une extrême pureté : le soin même qu'il prend de son style, semble le rendre un peu monotone et moins facile. Son chef-d'œuvre est *Estelle*. Ce petit roman pastoral est plein de graces et d'intérêt; mais ses bergers sont de la famille d'*Astrée*; ils ont trop d'esprit, et parlent trop bien pour être dans la nature. Le roman de *Gonzalve* est aussi fort agréable, et a une teinte vraiment chevaleresque. *Numa* doit moins plaire aux gens de goût; les idées y sont sans élévation; le législateur des Romains

y fait trop le berger, et le style n'est que pastoral. Les *Nouvelles*, en général, sont très-amusantes et ingénieuses. Quant au *Don Quichotte*, il est traduit et abrégé avec goût; mais on pouvait mieux faire : le style de Florian n'est pas assez rond, assez franc, pour rendre les idées plaisantes de *Sancho Pança*. Sous ce rapport seulement, l'ancienne traduction, quoique grossièrement faite, est préférable à la nouvelle. Les vers de Florian ne valent pas sa prose : ses *Contes* sont sans gaieté, sans facilité; ses petits poèmes, sans intérêt; son idyle de *Ruth*, sans force; mais on lit avec plaisir ses *Fables*, et ses *Romances* sont vraiment délicieuses; personne, chez nous, n'a mieux réussi dans ce dernier genre.

SEDAINE, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Né en 1719.

MARIE-JOSEPH SEDAINÉ naquit à Paris, d'une famille honnête. Il avait commencé ses études dans cette ville, lorsque des événemens malheureux ruinèrent son père, qui fut forcé de se retirer dans le Berri, avec

un petit emploi ; il y mourut peu de temps après. Sedaine , qui n'avait alors que quatorze ans , revint à Paris trouver sa mère. Il paya dans une voiture publique la place de son frère , plus jeune que lui ; et n'ayant plus que dix-huit francs dans sa poche , il suivit la voiture à pied. La saison était rigoureuse : craignant pour son frère , il se dépouilla de sa veste , et le força de s'en revêtir. Il intéressa tellement les voyageurs par cette action touchante , qu'ils obtinrent du conducteur de lui donner une place sur le siège pour achever la route. Arrivé à Paris , pour soutenir sa mère et ses frères , fils d'architecte , il se mit tailleur de pierres. Son intelligence dans ses travaux , et l'emploi qu'il faisait de ses loisirs , fixèrent l'attention d'un entrepreneur : il pensa qu'un jeune homme qui consacrait à la lecture d'Horace , de Virgile et des meilleurs auteurs français , les momens que ses camarades employaient au repos et au plaisir , n'était pas fait pour tailler toujours des pierres ; il le fit son associé. Devenu maître maçon , il rechercha l'amitié de quelques gens de lettres , et commença lui-même à

faire des vers , des chansons , des poésies fugitives. L'*Epître à son Habit* , la plus agréable de toutes , courut d'abord le monde sans nom d'auteur ; et , comme il arrive en pareil cas , on l'attribua à tout le monde , excepté à lui.

Il avait trente-sept ans lorsqu'il donna son premier opéra comique , le *Diable à quatre* , tiré du théâtre anglais. Il était destiné à parcourir pendant trente-six ans cette carrière avec la gloire que ce genre comporte , mais avec la gloire particulière de l'avoir perfectionné , étendu , rendu susceptible des émotions les plus variées , et des peintures les plus vraies de mœurs et de passions. Il ne s'éleva au-dessus de ce genre borné que dans le *Philosophe sans le savoir* et dans la *Gageure imprévue*. Il avait tenté de prendre un vol plus hardi dans sa tragédie de *Maillard* , ou *Paris sauvé* , que les sarcasmes de *Voltaire* sur la tragédie en prose empêchèrent de représenter. Il fit aussi deux pièces pour l'impératrice de Russie. Une seule fut représentée devant elle. Dans l'autre , il dévoilait tellement les intrigues ministérielles ,

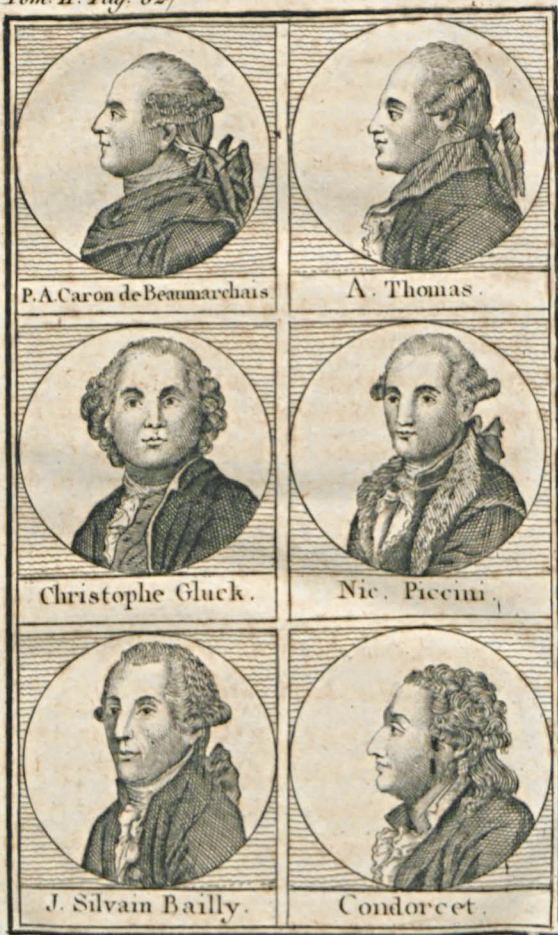
que les ministres s'opposèrent à sa représentation : *Je m'en venge*, écrivait cette princesse à M. Grimm, *en la leur faisant lire*. Pour consoler l'auteur, elle lui envoya vingt mille francs.

Ce ne fut qu'en 1784, et après le succès de *Richard Cœur-de-Lion*, que Sedaine fut reçu à l'Académie française. Son style incorrect avait jusqu'alors servi de prétexte pour l'en écarter; il n'a pas mieux écrit depuis cette époque. Ce poète mourut le 28 floréal de l'an 5 (1797), âgé de soixante-dix-huit ans.

DEMOUSTIER, POÈTE FRANÇAIS,

Né en 1760.

CHARLES-ALBERT DEMOUSTIER naquit à Villers-Coterets le 13 mars 1760. Il fit ses études au collège de Lisieux, à Paris. Ses parens le destinaient au barreau, et il exerça pendant quelques années la profession d'avocat; mais la révolution l'arrêta dans sa carrière, et son goût naturel pour la poésie le fit renoncer à la jurisprudence. On a de lui des *Lettres à Emilie sur la Mythologie*, qui ont eu beau-



coup de succès; *le Siège de Cythère*, poëme oublié; *le Conciliateur*, comédie en cinq actes et en vers, restée au théâtre; *les Femmes*, comédie en trois actes; *Alceste à la campagne*; *le Divorce*; *la Toilette de Julie*; *l'Amour filial*, opéra comique, etc. Ses ouvrages sont jolis, mais on y trouve beaucoup plus d'esprit que de goût; son style a une coquetterie qui fatigue et qui rapetisse toutes les idées; ses graces sont maniérées; du reste, on ne peut lui refuser de la sensibilité, et en général ses ouvrages décèlent la bonté de son cœur. Il est mort à Villers-Coterets, le 2 mars 1801, dans sa quarante-unième année.

BEAUMARCHAIS, ÉCRIVAIN FRANÇAIS,

Mort le 28 floréal an 7.

PIERRE-AUGUSTE CARON BEAUMARCHAIS naquit à Paris, d'un horloger qui lui fit faire ses études et apprendre l'état qu'il professait lui-même. Le jeune homme fut bientôt obligé de quitter la boutique de son père; on, pour mieux dire, le père le chassa de chez lui en lui donnant cent

écus pour en faire ce que bon lui semblerait. Avec son caractère et ses dispositions, cent écus n'étaient pas une somme à l'embarrasser long-temps : en peu de jours il se trouva sans ressources, mais toujours gai et plein des plus grandes espérances du monde. Il pétillait d'esprit, avait bonne tournure, et possédait l'art heureux de gagner les cœurs. Il sut bientôt s'introduire dans les meilleures maisons, et se faire des protecteurs utiles ; il se mêla également de bonnes et de mauvaises affaires, et vit toutes ses entreprises lui succéder. Avidé de fortune et de gloire en même temps, il voulut aussi entrer dans la carrière des lettres : il débuta par son drame d'*Eugénie*, qui eut du succès, mais qui ne lui eût jamais fait une réputation. Ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il changea son nom de *Caron* en celui de *Beaumarchais*. On l'en plaisanta ; il reste même encore quelques épigrammes à ce sujet. Laissant le drame et le sentiment, qui lui convenaient peu, il essaya du comique, et imagina son caractère unique de *Figaro*, *Le Barbier de Séville*, d'abord

en cinq actes, n'eut cependant point de succès à la première représentation ; on alla même jusqu'à le siffler ; mais il fut beaucoup mieux accueilli quand il reparut en quatre actes, et depuis lors il est resté au théâtre, où il fait toujours le plus grand plaisir. Mais le chef-d'œuvre de Beaumarchais est *le Mariage de Figaro*, ou *la Folle Journée*, comédie en cinq actes, qui forme une espèce de suite au *Barbier de Séville*. Cette pièce eut le succès le plus brillant qu'on eût jamais vu au théâtre ; tout le monde voulut la voir ; les trois quarts du public en dirent du mal, et il n'y eut personne qui pût dire : Elle m'a ennuyé. L'auteur revint encore aux caractères et aux personnages qui lui avaient valu tant d'applaudissemens, dans son drame de *la Mère coupable* ; mais cette fois-ci il fut moins heureux : la pièce est cependant restée au théâtre, et y attire toujours beaucoup de monde chaque fois qu'on la donne. Beaumarchais, en travaillant pour le théâtre, s'est formé un genre, ou plutôt une manière qui peut-être ne sera jamais bonne que pour lui. Une imi-

ration vaudrait peu de chose , et cette recherche d'esprit , cet arrangement singulier de mots qui distinguent ses écrits , pourraient , s'ils étaient adoptés généralement , faire plus de tort que de bien à la littérature ; il a ouvert une carrière où peu d'écrivains doivent entrer après lui.

Les procès et les mauvaises affaires qui survinrent à Beaumarchais lui firent autant de réputation que ses comédies ; les *mémoires* qu'il donna dans le temps pour sa défense , furent lus de toute la France et d'une partie de l'Europe : c'est sans contredit , ce qui est sorti de meilleur de sa plume. Sa fortune avança aussi rapidement que sa renommée : cet homme , qui avait été chassé de chez son père avec cent écus , devint un des plus riches particuliers de la France. Ce fut surtout dans les entreprises qu'il forma pour l'approvisionnement des États-Unis d'Amérique qu'il amassa la plus grande partie de ses richesses ; il sut prendre une sorte d'ascendant sur le ministère français , et influa beaucoup sur la détermination qu'il prit de contracter une alliance avec les nouveaux

républicains du Nouveau-Monde. Dans le cours de la révolution française , Beaumarchais , qui depuis long-temps s'était montré *homme libre* , se déclara des premiers pour la liberté ; mais les entreprises considérables qu'on le força de faire pour l'armement lui emportèrent une partie de sa fortune et le firent voir de mauvais œil. Pour éviter la vengeance , qui alors n'épargnait personne , il sortit de France , pour se réfugier en Angleterre. Quelques années après , ayant obtenu son retour , il revint à Paris , et mourut tranquille et estimé , le 28 floréal an 7 (1799) , dans sa magnifique maison du faubourg Saint-Antoine. C'est un de ces hommes dont la vie et les ouvrages méritent de fixer l'attention de l'observateur philosophe.

LA PÉROUSE , CÉLÈBRE VOYAGEUR
FRANÇAIS ,

Né en 1741.

JEAN-FRANÇOIS GALAUP DE LA PÉROUSE , chef d'escadre , naquit à Albi en 1741. Entré dès ses jeunes années dans la

marine, ses premiers regards se tournèrent vers les navigateurs célèbres qui avaient illustré leur patrie, et il prit dès lors la résolution de marcher sur leurs traces; mais ne pouvant avancer qu'à pas lents dans cette route difficile, il se prépara d'avance, en étudiant leurs travaux, à les égaler un jour. Il joignit de bonne heure l'expérience à la théorie. Il avait déjà fait dix-huit campagnes quand le commandement de la dernière lui fut confié. Le gouvernement, désirant faire des découvertes qui fussent utiles aux sciences et à l'humanité, le chargea d'exécuter une expédition projetée à ce sujet. Les deux frégates *Astrolabe* et la *Boussole* furent armées et mises sous ses ordres. Il partit du port de Brest dans le mois de juin, en 1785. Chaque fois qu'il en trouva l'occasion, il fit parvenir au ministère français les mémoires de sa route, et les observations des savans qui l'accompagnaient. Ses dernières lettres furent datées de *Botany-Bay*. Il devait être rendu à l'Isle-de-France dans le cours de 1788; mais, depuis cette époque, on ne reçoit plus de ses nouvelles, et ses traces sont

absolument perdues; son sort reste caché sous le voile le plus épais.

Sa patrie cependant ne l'oublie point : l'Assemblée nationale, par un décret du 9 février 1791, ordonna des recherches qui furent inutiles. Le général *Entrecasteaux* fut chargé de cette expédition. Ce fut la société d'Histoire naturelle qui fit entendre le premier accent à ce sujet à la barre de l'Assemblée. Il ne restait plus à la reconnaissance de la patrie que d'honorer la mémoire de cet illustre navigateur. Pour remplir cet objet, on imprima, aux frais publics et pour le bénéfice de la veuve de cet infortuné marin, les journaux de ses voyages qu'il avait pu faire parvenir. Le général *Millet-Mureau* fut chargé de les rédiger et de les mettre en ordre.

Par une lettre de l'Isle-de-France, en date du 8 vendémiaire an 12, on reçut encore, contre toute espérance, des nouvelles de la Pérouse; et, si la relation est vraie, elle nous apprend comment ce célèbre navigateur termina sa carrière. « Un navire portugais, y dit-on, côtoyant un peu au large les côtes des îles Philippines, aper-

fut un homme qui, monté sur des rochers escarpés et un peu éloignés de la terre, faisait des signaux avec un mouchoir ou un morceau de toile qu'il tenait à la main. Le capitaine fit aussitôt mettre un canot à la mer, et envoya chercher cet homme. Arrivé à bord, il déclara être M. de Lagelet, astronome, embarqué avec M. de la Pérouse, pour l'aider dans ses recherches. On s'empessa de donner à cet infortuné tous les secours que l'on pouvait lui procurer, car il était dans un état pitoyable. Prié de vouloir bien entrer dans de plus amples détails, il donna les suivans :

« M. de la Pérouse, partant de Botany-Bay, le... avec les deux bâtimens sous son commandement, fit route dans le sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. *L'Astrolabe* s'étant brisé sur des écueils, il prit à son bord une partie de l'équipage, qu'on parvint à sauver : mais bientôt après le feu se manifesta à bord de la *Boussole*, qu'il montait; et lorsqu'on parvint à l'éteindre, le vaisseau n'était plus en état de tenir la mer; il atterra cependant sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, où il s'éta-

blit, dans l'espoir que le gouvernement expédierait infailliblement un navire pour aller à sa recherche; il y passa neuf années dans cette attente, et dans une position très-pénible. Au bout de ce temps, sans espoir de secours désormais, il prit le parti d'entreprendre de construire, avec ce qu'il avait sauvé de son vaisseau, une embarcation qui pût au moins le transporter, avec tout son monde, dans quelques parages où il se serait procuré un navire pour repasser en Europe. Comme il faisait abattre des arbres pour cette opération, les naturels du pays, avec qui jusqu'alors il avait été en bonne intelligence, se soulevèrent tout-à-coup, et s'opposèrent à ses projets : il fut forcé de les combattre; mais, assailli par le nombre, il a succombé, et a fini par être massacré, ainsi que toutes les personnes qui étaient avec lui. Quant à moi, me trouvant détaché avec un parti qui, dans la mêlée, avait été destiné à faire diversion, et qui fut aussi égorgé, je parvins à me sauver seul, en me jetant dans une pirogue avec laquelle je gagnai le rocher sur lequel on m'a

aperçu, et où je restai plusieurs jours sans nourriture et en attendant la mort.

Il est à regretter que l'on n'ait pu tirer de cet infortuné de plus amples détails ; mais, dans le cruel état où il se trouvait, les secours furent vainement employés pour le rendre à la vie : il expira de faiblesse et d'épuisement, après six jours de souffrances, et sans pouvoir donner d'autres renseignemens qu'un rouleau de papiers qu'il avait avec lui, et que le capitaine portugais s'est chargé de faire passer au gouvernement français. On présume que la division de *d'Entrecasteaux*, envoyée à la recherche de la Pérouse, a passé à une distance de dix lieues seulement de l'île où cet infortuné navigateur a été forcé de séjourner ; mais la relation de *d'Entrecasteaux* ne fait pas mention de terres aperçues dans ces parages.

THOMAS, ÉCRIVAIN FRANÇAIS.

ANTOINE THOMAS, né dans les environs de Clermont, fut d'abord professeur de troisième au collège de Beauvais, et passa

ensuite dans les bureaux du duc de Praslin, alors ministre, d'où il sortit pour être secrétaire des ligues suisses. Il débuta dans la carrière des lettres en 1756, par des *Réflexions historiques et littéraires sur le Poème de la Religion naturelle* de Voltaire. Trois ans après il fit connaître son véritable talent par son *Eloge du maréchal de Saxe*, couronné par l'Académie française. Cette pièce annonça à la France un nouvel orateur, et un orateur où la force des idées se réunissait à l'éclat de l'éloquence. Il célébra ensuite *Daguesseau*, *Duguay-Trouin*, *Sully*. Ces trois éloges obtinrent encore les suffrages de l'Académie, et surtout ceux du public. L'*Eloge de Descartes* augmenta beaucoup sa réputation ; mais celui de *Marc-Aurèle* y mit le sceau. C'est son chef-d'œuvre, et un des morceaux les plus éloquens que nous ayons dans notre langue. Tous ces discours sont enrichis de notes où l'on remarque autant de savoir que de jugement. L'éloquence de Thomas est noble, élevée, soutenue par une quantité de pensées fortes ou profondes ; mais elle est monotone :

l'élévation y domine, mais c'est toujours de l'élévation; le lecteur n'a pas le temps de respirer, et il se fatigue; les tours y sont trop uniformes; les figures s'y présentent de la même manière, et les mots y sont quelquefois trop grands pour les idées; les idées elles-mêmes y paraissent souvent sous une forme gigantesque: l'auteur affecte aussi trop de prendre ses objets de comparaison dans les sciences exactes; il parle de *choc*, de *frottement*, de *masse*, etc., lorsqu'il ne s'agit que de morale, de littérature et d'éloquence; et son style en contracte une sécheresse qui le rend moins facile. Tels sont les principaux reproches que l'on fait à cet orateur; mais ils sont bien couverts par les beautés du premier ordre que l'on rencontre à chaque page. Il ne lui a manqué que plus de grace et de souplesse; il avait le génie. On peut dire des trois quarts de nos orateurs, qu'ils ne satisfont que l'oreille; Thomas émeut encore le cœur, élève l'âme, et occupe l'esprit. Il était aussi poète, et laisse voir les mêmes défauts dans ses vers que dans sa prose: son *Épître au Peuple*, son *Ode*

sur les *Temps*, son poème de *Jumonville*, ce qu'il a laissé de la *Pétreide*, sont de très-beaux morceaux, où l'on ne désirerait qu'un peu plus de variété dans les images et dans les tours, d'adresse et de chaleur dans la liaison des détails. Le même auteur a encore donné un *Essai sur le Caractère, les Mœurs et l'Esprit des Femmes*, et un *Essai sur les Eloges*, dont on peut porter le même jugement que de ses autres ouvrages.

La considération personnelle dont jouissait Thomas était peut-être encore supérieure à la juste estime qu'on avait pour ses talens. Il avoit dans la société cette simplicité aimable qui empêche souvent un homme d'esprit de connaître ce qu'il vaut, ou du moins de le faire trop sentir aux autres. Il était juste, et surtout plein de modération. Le duc de Praslin, qui n'aimait pas *Marmontel*, engagea Thomas à se présenter en concurrence pour une place vacante à l'Académie française; il refusa de servir l'animosité du ministre, et de lutter contre un homme de lettres dont il aimait le talent et le caractère. Cette

généreuse modération lui valut la défaveur du duc.

Thomas mourut au château d'Oulins, près de Lyon, le 17 septembre 1785.

GLUCK, CÉLÈBRE MUSICIEN.

GLUCK naquit en Saxe. Après avoir obtenu de brillans succès en Allemagne, il vint en mériter de nouveaux en France. Ses principaux ouvrages sont : *Iphigénie en Aulide*, *Orphée et Eurydice*, *Alceste*, *Armide*, *Iphigénie en Tauride*, *Echo et Narcisse*, et *le Siège de Cythère*. Les productions de ce célèbre musicien, en général, échauffent l'âme et la déchirent ; elles ont de grandes beautés, mais interrompues. Il eût été sans doute plus admiré parmi nous, si *Piccini* ne fût venu s'y faire entendre. La capitale et la province se divisèrent entre ces deux grands musiciens ; leurs partisans firent secte, et furent désignés sous les qualifications de *Gluckistes* et de *Piccinistes*. Ils publièrent une foule d'écrits et d'épigrammes les uns contre les autres, et furent plusieurs fois prêts à en venir aux mains ; preuves non équi-

voques de la frivolité du siècle qui vit naître ces querelles. « Gluck, dit Marmon-
tel, n'a ni la mélodie, ni l'unité, ni le charme des airs de *Pergolèse*, de *Galuppi*, de *Jomelli* ; ses airs manquent de ces inflexions, de ces contours, de ce trait pur et facile qui, en musique comme en peinture, distingue les Corrège et les Raphaël. Il a été bien accueilli des Français, et devait l'être. Il a donné à la déclamation musicale plus de rapidité, de force et d'énergie : il a su tirer de grands effets de l'harmonie ; mais avec un orchestre bruyant et gémissant, avec des sons de voix déchirans ou terribles, on peut être privé des charmes de la mélodie. » Sur la fin de sa vie, Gluck se retira à Vienne, où il fut visité, en 1782, par *Paul Petrowitz*, depuis empereur de Russie, et son épouse. Il est mort dans cette ville, le 15 novembre 1787, à l'âge de soixante-quatorze ans.

PICCINI, CÉLÈBRE MUSICIEN.

NICOLAS PICCINI naquit à Bari, dans le royaume de Naples, d'un père qui cultivait la musique, et ne voulait pas l'ap-

prendre à son fils : il le destinait à l'état ecclésiastique ; mais il finit par le placer au conservatoire de Saint-Onuphre. Le fameux *Leo*, et ensuite *Durante*, non moins célèbre, furent ses maîtres. Le jeune élève se plaça bientôt à côté de ces grands musiciens, et l'Italie fut remplie de ses productions et de sa renommée. L'espoir de la fortune l'attira en France, où il ne fut pas plus tôt connu, qu'il eut une foule d'admirateurs. Les pièces dont il a enrichi le répertoire de notre Opéra sont : *Roland*, *Atys*, *Iphigénie en Tauride*, *Adèle de Ponthieu*, *Didon*, *Endymion*, *Pénélope*, *Clytemnestre*, *le Faux Lord*, *Lucette*, *le Mensonge officieux*, *le Dormeur éveillé*, et *Phaon*. *Roland* offrit de grandes beautés il fut surpassé par *Atys*, riche en morceaux d'exécution. Dans *Iphigénie*, Piccini ne craignit pas de se mesurer avec Gluck, qui avait mis en musique le même sujet. *Didon* est regardé comme son chef-d'œuvre. En convenant de la beauté ravissante de la musique de *Roland*, d'*Atys*, d'*Iphigénie* ; ses adversaires lui refusaient le talent de peindre les sentimens profonds

et les passions fortes ; mais il les rendit dans *Didon* avec toutes leurs couleurs, sans affaiblir la marche périodique qui fait le caractère et le charme de sa musique. Ce célèbre musicien, lassé des tracasseries que lui suscitaient les enthousiastes de son rival, désira d'achever sa vie dans sa patrie ; il y retourna dans un moment où tout ce qui venait de France était regardé comme infecté du levain révolutionnaire. On le peignit comme un jacobin au gouvernement napolitain. Il fallut revenir à Paris, avec une fortune délabrée par ses transmigrations, et des maux physiques que l'âge et le chagrin aggravaient. Il y succomba bientôt, et mourut à Passy, le 7 mai 1800, âgé de soixante-douze ans.

BAILLY, SAVANT ASTRONOME FRANÇAIS.

JEAN SYLVAIN BAILLY naquit à Paris, le 15 septembre 1736, de Jacques Bailly, peintre et poète, garde des tableaux du roi. Son père, qui l'aimait beaucoup, ne lui fit faire que de médiocres études, dans la crainte de chagriner son enfance ; aussi ne sut-il que très-peu de latin. Ce fut par ha-

sard qu'il apprit les mathématiques. Un mathématicien, nommé *Moncarville*, avait un fils auquel il pria Bailly père de donner des leçons de dessin, tandis que lui-même enseignerait les mathématiques au jeune Bailly. Ce dernier eut ensuite pour maître, le père du célèbre Clairaut. Ayant rencontré dans la suite l'abbé de la Caille, grand astronome, il s'attacha à lui, étudia l'astronomie, et fit des progrès très-rapides dans cette science. Il n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il fit hommage à l'académie des Sciences de ses *Observations sur la Lune*; et l'année suivante il publia un long travail sur les *Etoiles zodiacales*. En 1766, c'est à dire deux ans après, parut son *Essai* sur les satellites de Jupiter, avec des tables de leurs mouvemens. En 1771, il publia un *mémoire* sur la lumière de ces satellites. Ce dernier écrit, plein de vues profondes, le classa dans le rang des plus grands astronomes. En 1775, il donna le premier volume de son *Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne*, en 1788 celle de l'*Astronomie indienne et orientale*. Ces deux ouvrages importans présentent des recher-

ches savantes, une foule d'idées heureuses, et une immense érudition. Le style a une élégance peu commune, et dont Fontenelle seul a donné un exemple dans les matières scientifiques. Il avait publié en 1779 deux écrits intéressans sur l'*Origine des Sciences* et sur l'*Atlantide de Platon*.

Bailly se délassait de ses travaux astronomiques par la littérature : il a composé les *Eloges* de *Charles V*, de *Molière*, de *Corneille*, de *Cook*, de la *Caille* et de *Gresset*. Cette variété de talens, les graces de son style, l'art de ne jamais nuire à l'intérêt par l'érudition, lui méritèrent l'honneur d'être admis dans les trois académies de Paris : honneur singulier, qui n'avait encore été obtenu que par Fontenelle.

Enfin arriva la révolution, qui devait le porter sur un autre théâtre. Les électeurs de Paris, réunis pour nommer les députés aux états-généraux de 1789, choisirent Bailly pour leur secrétaire, et ensuite pour député. Il présida le premier l'assemblée constituante, et dirigea les délibérations de la fameuse séance du jeu de paume,

où les trois ordres, jusqu'alors divisés, se réunirent. Bientôt après la ville de Paris, ayant changé d'administration, le nomma son *maire*. Il exerça cette dangereuse place pendant deux ans et demi d'orage. Revenu simple citoyen, et retiré à Melun, il cherchait dans le silence et l'obscurité à faire oublier l'éclat de sa vie publique, lorsque le tribunal de sang, formé par *Robespierre*, l'arracha de son asile, pour le condamner à mort le 11 novembre 1793. Il fut décapité le lendemain. Nulle victime de la révolution n'alla à l'échafaud avec plus de sang-froid, et ne montra plus de courage. Ses ennemis prolongèrent son agonie, en éloignant pour lui seul le lieu de son exécution. Il resta plus de deux heures en route, depuis la prison jusqu'au Champ-de-Mars, où il fut immolé. Pendant le trajet on lui lança des pierres, on cracha sur lui, on le couvrit de boue; les bourreaux eux-mêmes furent indignés de tant d'excès. Une pluie très-froide, et tombant à verse, l'avait inondé; un homme lui cria : *Tu trembles, Bailly !* Celui-ci lui répondit avec calme : *Mon ami, ce n'est que de froid.*

Ce furent ses dernières paroles. Il monta sur l'échafaud qu'on avait dressé lentement sous ses yeux, et il s'avança avec empressement sous le fer qui devait terminer ses jours. Il était dans sa cinquante-septième année.

CONDORCET, CÉLÈBRE MATHÉMATICIEN
FRANÇAIS,

MARIE-JEAN-ANTOINE NICOLAS CARITAT, marquis de *Condorcet*, naquit à Ribemond en Picardie, le 17 septembre 1743. Son amour pour les sciences lui fit abandonner les avantages que sa naissance pouvait lui procurer. Il n'avait encore que vingt-un ans lorsqu'il présenta à l'académie des Sciences un Mémoire sur le *Calcul différentiel*, qu'elle jugea digne d'entrer dans la collection des travaux des savans étrangers. Ses liaisons intimes avec d'Alembert et avec Voltaire, sa correspondance avec le roi de Prusse, lui acquirent bientôt de la célébrité. Reçu à l'académie des Sciences, il en devint secrétaire, et prononça successivement des éloges de *Michel de l'Hôpital*, *David Bernouilli*, *Courtanvaux*,

d'Alembert, Euler, Jussieu, Trudaine, Franklin, Buffon, et de quelques autres membres de l'académie des Sciences, morts depuis 1666 jusqu'en 1699. Ces éloges le firent recevoir en 1782 à l'Académie française. Il en eût été beaucoup plus tôt, sans l'espèce de haine que lui portait M. de Maurepas. Il avait été chargé, en 1777, de l'éloge du duc de la Vrillière, et M. de Maurepas lui dit qu'il tardait beaucoup à le prononcer. Condorcet, qui avait l'ame trop élevée pour ne pas préférer la vérité à tout, répondit qu'il ne louerait jamais un pareil ministre. M. de Maurepas ne lui pardonna jamais cette réponse. Condorcet avait, dans plusieurs ouvrages, déjà manifesté les sentimens d'un homme au-dessus des préjugés de son siècle; et quand la révolution vint, il crut, comme presque tous les bons Français, que c'était l'époque qui devait opérer des réformes utiles à la nation; il embrassa donc les premiers principes avec ardeur, bien éloigné de prévoir les tristes résultats que l'intrigue, l'ambition, la scélératesse et l'ineptie amèneraient à la suite d'un commencement qui

paraissait si heureux. L'assemblée constituante le désigna pour gouverneur du Dauphin. Il fut appelé successivement à l'assemblée législative et à la convention. L'ascendant que ses talens et ses opinions lui donnèrent, effarouchèrent le sombre Robespierre, qui dès lors le désigna pour une de ses victimes. Dénoncé comme partisan des Girondins, il fut mis hors de la loi, le 28 juillet 1793. Il se tint caché pendant quelque temps chez une femme généreuse qui exposa sa vie pour garantir la sienne. C'est là qu'il composa, avec autant de calme que si la plus ardente persécution ne l'eût pas poursuivi, son écrit sur les *Progrès de l'esprit humain*. Au milieu de cette occupation, il apprit, par les journaux, qu'une loi barbare, faisant un crime de la pitié et de l'hospitalité, punissait de mort celui qui avait donné asile à un proscrit; il dit alors à la personne qui l'avait reçu : *Il faut que je vous quitte, je suis hors de la loi*. Si vous êtes hors de la loi, répondit-elle, vous n'êtes pas hors de l'humanité. Malgré ses instances pour le retenir chez elle, il passa les barrières de Paris sans passe-port, vêtu d'une simple

veste et ayant un bonnet sur la tête. Son intention était de se cacher pendant quelques jours chez un ancien ami résidant aux environs de Sceaux; mais lorsqu'il parvint chez lui, cet ami était à Paris, et le fugitif fut forcé de passer plusieurs nuits dans les carrières, dans la crainte d'être reconnu. Pressé par la faim, il osa entrer dans un petit cabaret de Clamars : son avidité à manger, sa longue barbe, son air inquiet, furent remarqués par quelqu'un qui le fit arrêter. Conduit au comité du lieu, il déclara être domestique, et s'appeler *Simon*; mais, ayant été fouillé, un *Horace* qu'il portait avec des notes marginales en latin, devint la cause de sa perte. On le conduisit au Bourg-la-Reine, et il fut enfermé dans un cachot. Celui qui vint le lendemain matin lui apporter un peu de pain et d'eau, le trouva glacé et sans mouvement. Sans doute, épuisé par les fatigues, les cruelles inquiétudes, les longs jeûnes, peut-être aussi étouffé par la nourriture qu'il avait prise trop avidement, et par la révolution que dut, en cet état, opérer en lui son arrestation, il trouva une

mort qu'il n'est pas besoin d'attribuer au poison, comme quelques-uns l'ont fait. Tant de tristes circonstances réunies suffisent bien pour tuer un homme. Telle fut la fin déplorable d'un des plus célèbres géomètres de son temps. Ses ouvrages sont nombreux; les principaux sont : *du Calcul intégral*, *Problème des trois corps*, *Essai d'anlayse*, *Lettres d'un Théologien*, *Mémoires sur les Suites infinies et les Equations différentielles*, *des Eloges*, *du Commerce des Grains*, *des Réflexions sur l'esclavage des Nègres*, *Vie de Turgot*, *Vie de Voltaire*, *Essai sur les Loïs criminelles et les Préentions du Parlement*, *des Fonctions des Etats-Généraux*, *de la Forme des élections*, *de la Banque nationale*, et divers rapports et sentimens insérés dans les papiers publics. (*Extrait d'une notice sur la vie de CONDORCET*, par M. DIANYÈRE).

GILBERT, POÈTE FRANÇAIS,

NICOLAS-JOSEPH-LAURENT GILBERT naquit à Fontenoy-le-Château, dans les Vosges, de parens qui, quoique sans fortune, lui firent donner une éducation soignée. Son imagination ardente éveilla de bonne heure en lui le désir de la célébrité. Il vint à Paris sans autres ressource que les espérances qu'il s'était créées. Il croyait qu'il suffisait de se présenter avec quelque talent, pour être accueilli de tout le monde. Il fut cruellement dé trompé : partout où il se présenta, il ne reçut que des refus humilians, ou des offres plus humiliantes encore. Son cœur en fut vivement ulcéré; la plus noire mélancolie s'empara de son ame. Il l'exprima avec force dans une des premières pièces qu'il publia sous le titre de *Poète malheureux*.

C'en est donc fait : déjà la perfide Espérance
Laisse de mes longs jours vaciller le flambeau;
A peine il luit encore, et la pâle Indigence
M'entr'ouvre lentement les portes du tombeau.
Mon génie est vaincu : voyez ce mercenaire,
Qui, marchant à pas lourds dans un sentier scabieux,
Tombe sous son fardeau, long-temps le malheureux

Se débat sous le poids, lutte, se désespère,
Cherchant au loin, des yeux, un bras compatissant :
Seul il soutient la masse à demi soulevée;
Nul ne vient, il succombe, il meurt en frémissant :
Tel est mon sort. Bientôt je rejoindrai ma mère,
Et l'ombre de l'oubli va teus deux nous couvrir.

Ce petit poëme commença à le faire connaître, et attira sur lui la bienveillance de quelques personnes. Il profita de ce premier succès pour en obtenir un plus grand : il fit paraître sa satire intitulée *le Dix-huitième Siècle*. Elle étincelle de beaux vers; mais en faisant la guerre aux vices du jour, il prit plaisir à blesser plusieurs hommes de lettres estimables; il les attaqua avec une sorte de furie qu'on ne peut pardonner qu'à un infortuné que le malheur a aigri, et qui supporte avec peine le spectacle du bonheur des autres.

Sa tête avait été frappée : sa noire mélancolie se changea insensiblement en folie : il s'imagina que l'univers entier conspirait contre lui : tout lui faisait ombrage. Dans un accès de cette folie, il se présenta chez l'archevêque de Paris, qui était son bienfaiteur. En abordant ce prélat, il lui cria

d'une voix terrible : *Sauvez-moi , de grâce ,
je suis damné.... des assassins me pour-
suivent.... leurs poignards sont prêts à me
frapper.... sauvez-moi !*

Cette scène affligeante ayant fait connaître sa maladie , on le porta à l'Hôtel-Dieu , où on lui administra les remèdes convenables à sa situation. Malheureusement , dans un nouvel accès , il prit la clef d'un coffre où il avait serré quelque argent , la mit dans sa bouche et l'avalâ. Il s'en aperçut quand il fut revenu à son bon sens , et ne compta plus dès lors sur la vie. Il chercha des consolations dans la religion , et vit arriver la mort avec la résignation d'un chrétien. Il fit presque en mourant ces vers remarquables par la douceur et la sensibilité qui y règnent :

Mes ennemis , riant , ont dit , dans leur colère :

Qu'il meure , et sa gloire avec lui !

Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :

Leur haine sera ton appui.

J'éveillerai sur toi la pitié , la justice

De l'incorruptible avenir ;

Eux-mêmes épureront , par leur long artifice ,

Ton honneur , qu'ils pensent ternir.

Soyez béni , mon Dieu , vous qui daignez me rendre

L'innocence et son noble orgueil ;

Vous qui , pour protéger le repos de ma cendre ,

Veillez près de mon cercueil.

Au banquet de la vie , infortuné convive ,

J'apparus un jour , et je meurs ;

Je meurs , et sur la tombe , où lentement j'arrive ,

Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut ! champs que j'aimais , et vous douce verdure ,

Et vous riant exil des bois ,

Ciel , pavillon de l'homme , admirable nature ;

Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir long-temps votre beauté sacrée

Tant d'ami sourds à mes adieux !

Qu'ils meurent pleins de jours , que leur mort soit pleurée ,

Qu'un ami leur ferme les yeux !

Gilbert mourut le 12 novembre 1780 , à l'Hôtel-Dieu , âgé seulement de 29 ans. On doit regretter un talent qui s'annonçait avec tant d'énergie ; on doit surtout regretter qu'il l'ait employé dans un genre que les gens de bien ont de la peine à pardonner. Si la satire qui s'exerce contre les dérèglements ou les ridicules du jour est louable et même utile , celle qui s'attaque aux personnes est digne de mépris , et n'est propre qu'à avilir les lettres.

MARMONTEL, ÉCRIVAIN FRANÇAIS.

MARMONTEL est un des bons écrivains du second ordre qui ont brillé dans le dix-huitième siècle. Il naquit à Bort, petite ville du Limousin, en 1723, d'un tailleur qui lui fit donner une bonne éducation, et qui le destinait à l'église. Il porta pendant quelque temps le petit collet; mais, ayant remporté quelques prix aux Jeux floraux de Toulouse, il forma le projet de vivre des fruits de sa plume; il renonça à l'état ecclésiastique, et vint à Paris, où il vécut d'abord dans une médiocrité voisine de l'indigence. Logé en commun avec quelques jeunes littérateurs aussi peu fortunés que lui, chacun avait son jour pour fournir à la dépense. Il commença à se faire connaître par des tragédies, qui n'eurent que de médiocres succès. Ce qui fut plus avantageux pour lui, c'est qu'elles lui firent des protecteurs utiles; Voltaire fut du nombre, et ses bienfaits aidèrent le jeune poète à attendre une meilleure fortune. D'autres personnes lui firent obtenir une pension de quinze cents livres, comme historio-

graphe des bâtimens du roi. A partir de ce moment il se vit toujours au-dessus du besoin. On lui donna quelque temps après le privilège du *Mercure de France*; c'était une petite fortune : ce journal rapportait vingt mille francs chaque année : malheureusement il ne le posséda que deux ans. Il le perdit parce qu'on lui attribua une petite pièce de vers où un grand seigneur était attaqué; il fut même mis à la Bastille; mais il n'y resta que onze jours, et y fut traité avec beaucoup de douceur.

Ce fut quelque temps après qu'il commença à faire paraître ses *Contes moraux*, qui lui acquirent la plus grande réputation. Ce sont des petits tableaux de la société, ou du cœur humain, où il a montré un véritable talent. Plusieurs écrivains de mérite se sont exercés depuis lui dans le même genre, mais personne ne l'a encore égalé.

Aucune de ses tragédies n'est restée au théâtre; mais on revoit toujours avec plaisir, au grand Opéra, *Didon*, qu'il a imitée de Métastase; et, à l'Opéra-Comique, *la*

fausse Magie, Zémire et Azor, Lucile, l'Ami de la maison, Sylvain, etc. En général, ses pièces, écrites avec grace et facilité, sont un peu froides, et quelques-unes seraient déjà oubliées, si la musique ne les eût soutenues.

Le *Bélisaire*, qui parut en 1767, assure, avec ses *Contes*, sa réputation littéraire. « Cet ouvrage, dit Laharpe, est d'un genre élevé : il est trop long, et à le grand défaut de commencer par être un roman, et de finir par un sermon : mais malgré ces défauts, c'est là que se trouve ce que l'auteur, à mon gré, a fait de plus réellement beau. Il y a de la véritable éloquence, mérite infiniment rare en tout genre. » Les principes philosophiques de cet ouvrage le firent censurer et condamner par la Sorbonne. *Les Incas, ou la Destruction de l'empire du Pérou*, qui furent publiés dix ans après, offrent plus de prétentions, et doivent cependant rester au-dessous du *Bélisaire* : le style, qu'on a voulu rendre poétique, est trop uniforme, et le plan n'est pas assez bien conçu ; mais on remarque le beau caractère de *Las Casas*,

et quelques tableaux d'un mérite supérieur. Ses *Elémens de Littérature*, en 6 volumes, sont regardés comme l'un des meilleurs ouvrages didactiques que nous possédions dans notre langue ; ils peuvent être d'un grand secours aux jeunes gens qui cultivent les lettres. Marmontel a fait plusieurs autres ouvrages où l'on retrouve des morceaux dignes de lui, et un grand nombre de petites poésies, parmi lesquelles il y en a de très-agréables.

Par ses nombreux travaux, Marmontel s'était fait une petite fortune qui devait rendre heureux et tranquilles ses derniers jours ; il était de l'Académie française, et depuis 1789 secrétaire perpétuel de cette société ; tout lui présentait une perspective agréable : la révolution détruisit tout. Des remboursements qui lui furent faits en assignats le réduisirent à la plus grande médiocrité ; il supporta ce revers avec courage, et se retira à Abbeville, village près de Gaillon, dans le département de la Seine-Inférieure, où il vécut dans une espèce de chaumière qu'il avait achetée. En 1797, on se ressouvint de lui, et il fut nommé

né député au conseil des anciens par le département de l'Eure. Après le mouvement du 18 fructidor de l'an 5, sa nomination fut cassée, et il retourna dans sa solitude. Il y mourut d'une attaque d'apoplexie, âgé de 79 ans. C'était un homme aimable et indulgent; sa conversation était douce, instructive, semée d'idées abondantes et d'anecdotes; mais ses manières, malgré la longue habitude qu'il avait du monde, furent toujours un peu lourdes et empesées. On se ressouvient de cette épigramme faite contre lui, et dans laquelle on le peignait *si long, si lent, si lourd*. Ses excellentes qualités faisaient facilement oublier ces défauts, qui lui venaient de la nature et de sa première éducation. Il possédait le talent si nécessaire de ménager l'amour-propre des autres, et quelquefois même de le caresser.

Il s'est amusé sur la fin de sa vie à écrire ses *mémoires*. Ils ont de l'intérêt, et l'on y trouve des anecdotes curieuses; mais ils sont quelquefois écrits avec prétention, d'une manière romanesque, et plus souvent d'un style lâche et négligé.

LA HARPE, ÉCRIVAIN FRANÇAIS.

JEAN-FRANÇOIS LAHARPE naquit à Paris le 29 novembre 1739. Son père était capitaine d'artillerie, et issu d'une ancienne famille noble de Suisse. Resté fort jeune encore orphelin et sans fortune, il eût peut-être passé sa vie dans l'obscurité s'il n'eût eu occasion de voir M. Asselin, principal du collège d'Harcourt. Il lui récita des vers français avec tant de grâce, que cet homme éclairé et bienveillant l'accueillit avec bonté, le reçut au nombre de ses élèves, et peu de temps après obtint une bourse en sa faveur. Ses succès nombreux répondirent à la grace qu'on lui faisait.

Son inclination pour la poésie s'annonça de bonne heure; et peu s'en fallut que ses premiers essais ne lui devinssent funestes. Un professeur, sans doute ridicule, était l'objet continuel des plaisanteries de ses élèves: ils firent une satire contre lui, et la communiquèrent à Laharpe, dont le goût, déjà très-sévère, était renommé parmi eux. Il eut l'indiscrétion de faire quelques corrections à cette pièce; cela indisposa ses maîtres

contre lui. Quelque temps après, une nouvelle pièce de vers parut contre M. Asselin même; tout le monde l'attribua au jeune Laharpe, qui protesta en vain de son innocence. Ses succès précoces avaient éveillé de bonne heure l'envie contre lui : la satire, qui n'aurait pas dû sortir de l'ombre du collège, fut portée à la police; et Laharpe fut renfermé pendant plusieurs mois dans une maison de correction. Il fut prouvé de puis qu'il n'avoit eu aucune part au libelle; mais cette injustice empoisonna les premiers jours de sa jeunesse, et contribua peut-être à lui donner cette irascibilité qu'il montra dans plusieurs de ses écrits. Ses rivaux en talens ne manquèrent pas d'appuyer sur sa prétendue ingratitude envers un bienfaiteur auquel il devait son éducation; l'anecdote fut répétée même par ceux qui ne pouvaient ignorer qu'elle était fautive. Cet exemple, dit M. Petitot, est fait pour apprendre aux jeunes gens qui courent la carrière des lettres, combien ils doivent mettre de mesure dans leurs premiers écrits, de réflexions dans leurs premières démarches.

Ce fut par des *héroïdes* que Laharpe débuta dans la carrière littéraire. Ce genre alors avait quelque succès; *Dorat* et *Colardeau* l'avaient mis en honneur par quelques vers heureux. Laharpe lui donna un nouveau lustre. Mais une plus grande gloire l'attendait : en 1764, on joua sa tragédie de *Warwick*; il n'était encore que dans sa vingt-cinquième année, et l'on crut généralement que les grands maîtres du théâtre allaient avoir un successeur : malheureusement il ne s'éleva pas plus haut; ou plutôt il resta beaucoup au-dessous de lui-même dans ses autres tragédies : *Timoléon*, *Pharamond*, *Gustave Wasa*, *Menzikoff*, *les Barmécides*, *Jeanne de Naples*, *les Brame*, *Coriolan* et *Virginie*; ce ne fut que dans *Philoctète*, en suivant les traces de Sophocle, qu'il reparut avec éclat. Cette dernière pièce est une de celles qu'on joue le plus souvent, et qu'on revoit avec plus de plaisir. Ce qu'elle présente de singulier, c'est qu'elle n'a point de rôle de femme; mais, quoique sans amour, elle intéresse vivement par la position du héros et la noble sim-

plicité de l'action. Une pièce de Laharpe qui fit beaucoup de bruit dans son temps, ce fut *Mélanie*, dont on ne voulut pas permettre la représentation, parce qu'elle offrait l'intérieur d'un couvent de religieuses, et un curé qui parlait plus en *philosophe* du siècle qu'en homme de son état. Ce ne fut qu'en 1793 que ce drame parut sur le théâtre; il y obtint un grand succès, et s'y serait maintenu; mais l'auteur, par un sentiment de religion, la retira sur la fin de sa vie, et spécifia sur son testament qu'il ne voulait plus qu'elle fût jouée.

Laharpe cultiva l'éloquence en même temps que le théâtre: il remporta plusieurs prix à l'Académie française et à quelques autres académies de province. Chargé longtemps de la rédaction de la partie littéraire du *Mercur de France*, il l'enrichit d'une foule d'extraits, qu'on peut regarder comme des modèles de critique. C'est principalement sous ce dernier rapport qu'il faut le considérer. C'est un littérateur profond, d'un goût sûr, et qui savait trouver les plus petits défauts d'un ouvrage. Les jeunes gens ont besoin de lire son *Cours de littérature*;

c'est un guide excellent qui les conduira toujours aux bons principes. Voici ce qu'en dit un homme qui ne lui paraît pas très-favorable, mais qui cependant le juge avec justice. « Dans cet ouvrage, devenu trop long, dit-il, on trouve, comme dans tous les jugemens littéraires de l'auteur, la pureté ordinaire de son style, des principes de goût très-sains, quand il n'est animé par aucune passion, un talent remarquable pour la discussion, une dialectique serrée et pressante; mais, indépendamment de quelques erreurs un peu fortes, dans lesquelles il est tombé sur la littérature ancienne, à commencer par Homère, on lui reproche avec raison presque tout ce qu'il a traduit, soit en vers, soit en prose. La négligence avec laquelle il a rendu plusieurs morceaux des oraisons de Cicéron contre Verrès, ou des Catilinaires, est plutôt d'un écolier que d'un professeur de goût. On lui reproche encore la longueur démesurée de quelque articles; de celui de Sénèque, par exemple, qu'il commence par une digression sur *Diderot*, d'environ deux cents pages, tandis qu'il donne à peine

quelques lignes à des objets plus importants. L'auteur aurait pu s'asseoir avec dignité dans la chaire de Quintilien, s'il eût su se défendre de la violence de son caractère, et du ton décisif, impérieux et tranchant qu'il a porté envers plusieurs de ses contemporains qui lui sont supérieurs. Cet un homme d'une taille bien prise dans ses petites proportions, mais qui eut le ridicule de se croire un colosse. »

Laharpe dut naturellement avoir beaucoup d'ennemis : quand il critiquait, il ménageait peu l'auteur qui se trouvait entre ses mains; il semblait même prendre quelquefois plaisir à envenimer les blessures qu'il avait faites. Cette disposition venait de son caractère, qui se montrait le même dans la société : il avait beaucoup de morgue avec ceux qu'il croyait ses inférieurs, et quittait rarement ce ton tranchant qui en impose : mais qui déplaît. Il fut marié deux fois. Voltaire et d'Alembert, qui étaient les chefs de la littérature, l'accueillirent avec bonté à son entrée dans la carrière des lettres; le premier lui donna long-temps asile chez lui. Aussi Laharpe se

montra-t-il reconnaissant : s'il se permit de blâmer quelques-uns des principes de son bienfaiteur, il ne parla jamais qu'avec admiration de son talent extraordinaire. C'est en 1776 qu'il entra à l'Académie française, à la place de Colardeau, qui venait de mourir. Au commencement de la révolution, il en adopta les idées de réforme, mais sans les outrer, et les consigna dans le *Mercur de France*, qu'il rédigeait. Ce ne fut que sous le règne de la terreur qu'il sentit le danger de plusieurs de ces idées. Il fut lui-même compris dans la multitude des victimes qui remplissaient les prisons : on l'arrêta comme suspect. Le spectacle de ces temps horribles changea son cœur : c'est à partir de cette époque qu'il annonça d'autres principes et d'autres sentimens. Cette conversion fut éclatante; elle lui attira de nouveaux revers : au dix-huit fructidor (an 5), il fut condamné à la déportation. Pour échapper à ce malheur, il se réfugia dans une retraite impénétrable à tout autre qu'à l'amitié fidèle. Son caractère n'était plus ce qu'il avait été : il se soumit à cette nouvelle épreuve sans murmurer, sans même se plaindre.

Voici le tableau qu'un de ses amis a fait de sa manière de vivre dans cet asile ; il servira à faire connaître la personne de cet écrivain célèbre. « Nous nous rendimes » dit cet ami , à sa retraite avec les précautions nécessaires pour ne pas trahir son secret. En entrant, nous fûmes également frappés de sa sérénité et de la fraîcheur de son teint. Nous lui fîmes compliment sur sa bonne santé ; il nous dit qu'il ne regrettait pas la liberté de circuler dehors, que sa santé était bonne, qu'il avait toujours appétit, qu'il dormait bien, et qu'une sage distribution de son temps le mettait à l'abri de toute espèce d'ennui. Dans l'été il se levait d'assez bonne heure, et dans l'hiver plus tard, parce qu'il ne se couchait alors qu'à minuit. Il ne s'apercevait jamais de la longueur du temps ; il se mettait au travail entre huit et neuf heures du matin, jusqu'à l'heure du dîner, qu'il faisait bon, car il avait toujours été un peu gourmand, et il ne s'en cachait pas : le reste de la journée était rempli par ses exercices de piété et par quelques instans de repos, surtout après ses repas. Nous passâmes une soirée

avec lui Sa conversation fut extrêmement intéressante et aussi variée qu'on peut la supposer dans une tête aussi bien meublée que la sienne. Dans plus de six heures d'entretien, il ne lui échappa pas un mot de malveillance et même de plainte contre ses persécuteurs. Il y mêla de temps à autre des réflexions pieuses, mais sans aucune espèce d'affectation. Nous n'avons jamais mieux apprécié la droiture, la franchise et la bonté de son cœur, que dans ce tête-à-tête que nous n'oublierons jamais. On nous servit un souper auquel il ne manqua rien, et dont il prit bien sa part ; il y fut d'une gaieté charmante. » C'est une femme qui recueillit Laharpe chez elle pendant le temps de sa proscription. Le procédé de cette personne bienfaisante est d'autant plus louable, qu'elle ne connaissait point cet homme de lettres ; que l'esprit d'intérêt n'entraînait pour rien dans ses calculs, et que si Laharpe eût été découvert, elle se serait trouvée exposée à des suites très-fâcheuses pour elle. Laharpe chercha à lui prouver sa reconnaissance, en lui léguant par son testament la moitié des avantages qui pouvaient ré-

sulter des manuscrits qu'il laissait et de la propriété de ses ouvrages. Il mourut, après une maladie de vingt-cinq jours le 22 pluviöse an 11 (1803), à l'âge de 64 ans. Son cercueil fut accompagné au cimetière de Vaugirard par les membres de l'Institut et un grand nombre d'amis.

BERTIN, POÈTE FRANÇAIS.

ANTOINE BERTIN naquit à l'île de Bourbon, le 10 octobre 1752. Il reçut son éducation en France, et y fit toutes les poésies qui ont assuré sa réputation. Il doit être compté au rang de nos poètes les plus agréables. Il était fort jeune lorsqu'il commença à attirer l'attention sur lui. On l'a comparé à Properce, et l'on a dit qu'il en avait les défauts et les beautés. Il publia en 1782 un recueil d'*élégies* intitulé *les Amours*. On y trouve de la délicatesse dans la manière d'exprimer les idées, des descriptions vives, de la sensibilité; on y désirerait une moralité plus sévère, et peut-être moins de travail dans la versification. Bertin était capitaine de cavalerie. Vers la fin de 1789, il passa à Saint-

Domingue, dans l'intention d'épouser la fille d'un riche colon; mais la veille même de son mariage, il fut attaqué d'une fièvre violente, et mourut au bout de dix-sept jours de maladie, à la fin de juin 1790. Il n'avait que 38 ans.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES NOMS CONTENUS DANS CE VOLUME.

V	AUGELAS, écrivain français,	Page 5.
	Toiras, maréchal de France,	6.
	Le Guide, peintre italien,	7.
	La famille des Arnauld,	8.
	Hobbes, philosophe anglais,	14.
	Racan, poète français,	15.
	Théophile, poète français,	16.
	Le Guerchin, peintre italien,	17.
	Vouet, peintre français,	18.
	Callot, graveur,	19.
	Balzac, écrivain français,	20.
	Chapelain, poète français,	22.
	Malleville, poète français,	24.
	Mansard, architecte français,	<i>Ibid.</i>
	Le Bernin, architecte italien,	25.
	Voiture, littérateur français,	27.
	Bochard, savant,	28.
	Gomberville, écrivain français,	29.
	Tristan, poète français,	<i>Ibid.</i>
	Scudéry, poète français,	30.
	Philippe Champagne, peintre,	31.
	Lemoine, poète français,	<i>Ibid.</i>
	Des Barreaux, poète français,	32.
	Sarrazin, poète français,	33.

Calprénède, romancier français,	Page 33.
La Rochefoucauld, moraliste,	34.
Mairet, poète tragique,	35.
Godeau, poète français,	36.
Perrot d'Ablancourt, traducteur,	38.
Georges Monck, général anglais,	39.
Torricelli, mathématicien,	40.
Rotrou, poète français,	<i>Ibid.</i>
David Téniers, peintre flamand,	42.
Mézerai, historien français,	43.
Scarron, poète burlesque	46.
Benserade, poète français,	40.
Mignard, peintre français,	49.
Gérard-Dow, peintre flamand,	50.
Le Nôtre, dessinateur de jardins,	51.
Ménage, savant,	52.
Saint-Évremond, écrivain français,	53.
Les deux Perrault,	56.
Le cardinal de Retz,	60.
Chapelle, poète français,	63.
Et Bachaumont,	<i>Ibid.</i>
Brébeuf, poète français,	65.
Les Vossius,	66.
De Marolles, traducteur,	68.
Thévenot, voyageur,	70.
Bergerac, écrivain français,	<i>Ibid.</i>
Rapin, poète latin,	72.
Wauwermans, peintre,	<i>Ibid.</i>
Puget, sculpteur français,	<i>Ibid.</i>
Berghem, peintre hollandais,	73.
Duhamel, physicien français,	74.
Pélisson, écrivain français,	<i>Ibid.</i>

Nicole, moraliste chrétien,	Page 79.
Herbelot, savant français,	81.
Segrais, poète français,	<i>Ibid.</i>
La Quintinie, célèbre jardinier,	83.
Girardon, sculpteur français,	84.
Boyle, physicien irlandais,	<i>Ibid.</i>
Ray, naturaliste anglais,	85.
Bouhours, grammairien français,	<i>Ibid.</i>
Coytel, peintre français,	87.
Huyghens, mathématicien hollandais,	88.
Laurent Eschard, historien anglais,	<i>Ibid.</i>
Santeuil, poète,	89.
Huet, savant français,	91.
Nanteuil, célèbre graveur français,	92.
Richelet, grammairien français,	93.
Puffendorf,	94.
Dryden, poète anglais,	95.
Spinosa, philosophe,	97.
Mabillon, savant français,	101.
Leuwenhoeck, physicien,	104.
Lulli, célèbre musicien,	105.
Saint-Amand, poète français,	107.
Saint-Aulaire, poète français,	108.
Mascaron, orateur français,	110.
Boursault, poète français,	111.
Chaulieu, poète français,	113.
Brueys, auteur comique,	114.
Fleury, historien,	115.
Coisevox, sculpteur français,	118.
Les Audran, célèbres graveurs,	<i>Ibid.</i>
Edelynck, graveur,	120.
Barbier d'Aucourt, écrivain français,	<i>Ibid.</i>

Banier, traducteur,	Page 121.
La Monnoye, écrivain français,	122.
Moréri, biographe français,	123.
Dangeau,	124.
Lemery, Chimiste français,	<i>Ibid.</i>
Beauchâteau, enfant célèbre,	125.
Montfleury, comédien français,	126.
Galland, savant français,	127.
Hamilton,	128.
Dufresny, poète comique,	129.
Daniel, historien français,	131.
Dacier, savant français,	133.
Tallard, maréchal de France,	134.
Baron, comédien français,	136.
La famille des Basnage, célèbres savans,	138.
Les Bernouilli, célèbres mathématiciens,	140.
Nieuwentyt, philosophe hollandais,	144.
Vergier, poète français,	145.
Vertot, historien,	146.
Voisin, gerde-des-sceaux et chancelier de France,	148.
Tournefort, célèbre botaniste,	149.
Campistron, poète français,	151.
Forbin, illustre marin français,	153.
Boulainvilliers, écrivain français,	155.
La famille des Coustou, sculpteurs français,	157.
Saint-Pierre, écrivain et citoyen français,	158.
Saurin, mathématicien,	161.
Vanière, poète,	163.
Rollin, savant français,	164.
Valiniéri, savant naturaliste italien,	168.
D'Ancourt, auteur comique français,	169.

Prior, poète anglais,	Page 171.
Jonatham Swift, écrivain irlandais,	173.
Boerhaave, savant médecin,	177.
Folard, militaire français,	178.
Terrasson, écrivain français,	180.
Titon du Tillet, ami des lettres françaises,	182.
Vac-Huysum, peintre hollandais,	183.
Charlevoix, écrivain français,	184.
Duhalde, écrivain français,	<i>Ibid.</i>
Apostolo Zéno, poète tragique italien,	185.
Polignac, poète et négociateur,	187.
Calmet, savant français,	191.
La Motte, écrivain français,	192.
Bouhier, savant et poète français,	197.
Scipion Maffei, écrivain italien,	198.
Clarke, écrivain anglais,	200.
Porée, écrivain latin,	201.
L'abbé d'Olivet, écrivain français,	202.
Haller physicien, médecin et poète suisse,	203.
Le Sage, romancier français,	204.
Rameau, musicien français.	206.
Lenglet Dufresnoy, écrivain français,	210.
Stanislas Leczinski, roi de Pologne,	216.
Réaumur, naturaliste français,	219.
Grécour, poète français,	222.
Desfontaines, écrivain français,	223.
Hénaut, écrivain français,	226.
Fréret, savant français,	227.
La famille des Vanloo, peintres français,	228.
Les Jussieu, médecins et naturalistes,	229.
Lemoine, peintre français,	231.
Marijaux, écrivain français,	232.

Brumoy, traducteur,	Page 234.
S'Gravesande, mathématicien,	235.
Pluche, écrivain français,	236.
Crévier, écrivain français,	237.
La Chaussée, poète dramatique français,	238.
Caylus, savant antiquaire,	239.
Panard, poète français,	243.
Du Resnel, poète français,	245.
Racine fils, poète français,	<i>Ibid.</i>
Prévôt écrivain français,	247.
Barbeyrac, écrivain français,	254.
Stéèle, écrivain anglais,	255.
Kœnig, mathématicien suisse,	256.
Thomson, poète anglais,	257.
De la Noue, auteur comique,	258.
Lebeau, écrivain français,	259.
Gottsched, poète allemand,	260.
Duclos, écrivain français,	261.
Saint-Foix, écrivain français,	265.
Musschenbroek, mathématicien et physi-	
cien hollandais,	267.
D'Argens, écrivain français,	<i>Ibid.</i>
Boucher, peintre français,	269.
Bonneval, aventurier français,	271.
Crébillon fils,	272.
Voisenon, littérateur français,	273.
Gresset, poète français,	274.
La Métairie, écrivain cynique,	276.
D'Auigny, écrivain français,	278.
Winckelmann, célèbre antiquaire,	<i>Ibid.</i>
Velly, historien français,	279.
Hume, écrivain anglais,	280.

Clairaut, mathématicien français,	Page 281.
Algarotti, écrivain italien,	283.
Villaret historien français,	284.
Kleist, poète allemand,	286.
Diderot, écrivain français,	288.
D'Alembert, écrivain français,	292.
De Jaucourt, écrivain français,	298.
Fréron, critique français,	299.
Garrick, célèbre comédien anglais,	302.
Guimond de la Touche, poète tragique,	303.
Vaucanson, célèbre mécanicien,	304.
Cook, célèbre voyageur anglais	306.
Berquin, écrivain français,	310.
Gessner, poète suisse,	313.
Florian, écrivain français,	319.
Sedaine, écrivain, français,	323.
Demoustier, poète français,	326.
Beaumarchais, écrivain français,	327.
La Pérouse, célèbre voyageur français,	331.
Thomas, écrivain français,	336.
Gluck, célèbre musicien,	340.
Piccini, célèbre musicien,	341.
Bailly, savant astronome français,	343.
Condorcet, célèbre mathématicien fran- çais,	347.
Gilbert, poète français,	352.
Marmontel, écrivain français,	356.
Laharpe, écrivain français,	361.
Bertin, poète français,	370.



